

JACQUES LACAN

D'UN DISCOURS
QUI NE SERAIT PAS
DU SEMBLANT

1971

Texte établi et annoté par LDDCM

Bibliographie / Index



XANADU EST ENCORE LOIN
éditeur

MCMXCV

Illustration de couverture :
La Vérité et le Semblant lancés aux trousses du Plus-de-jour
Gravure biélorusse du XVI^e siècle

Note du Scoliaste

*Devant la méfiance générale,
on fera réaliser les expériences
par des orphelins.*

Lichtenberg, *Aphorismes*

Le tigre en bouillon encrasse les filtres.

Alexandre Vialatte, *Antiquité du grand Chosier*

La présente édition du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant* se veut avant tout un *outil de travail*, et entend en proposer à l'innocent lecteur (oxymore, je sais bien) un texte en aucune façon définitif, mais établi aussi soigneusement que possible, accompagné des éléments d'information qui m'ont paru pouvoir en favoriser une lecture active. Je me suis servi d'une version sans légitimité autre que son existence même, autrement dit qui se trouvait passer à ma portée. La micro-informatique, ce pur produit du discours du maître, a permis de lui assurer une présentation matérielle décente. Pour le reste, elle a été débarrassée de ses coquilles et de ses fautes d'orthographe, et relue ligne à ligne afin d'en pointer les bourdes supposées, sans que je cesse de me demander si ce faisant je n'en commettais pas de nouvelles : épuisante corvée de patates théorique, dont rien n'assure que je me sois bien tiré. Je précise à toutes fins utiles que je ne suis ni analyste, ni analysant, c'est même ce qui me paraît fonder mon droit à entreprendre ce travail, que personne ne m'a demandé. Comprenez qu'il est sans garantie : là est son intérêt. Ce ne sera jamais qu'une interprétation - mais après tout vous en êtes une autre. *La compétence n'existe que de ce que c'est dans l'incompétence qu'elle prend assiette à se proposer sous forme d'idéalité à son culte* (séminaire du 9 juin 1971). Ceci devrait vous rassurer.

Le texte dont j'ai fait usage m'a semblé raisonnablement fiable. Fiable, dans la mesure où les négligences et les approximations y sont plus fréquentes que les erreurs flagrantes - ces dernières d'ampleur relativement réduite, et essentiellement liées à des homophonies ou à une ponctuation incertaine (ce qui montre qu'il s'agit d'un décryptage de bande magnétique). Raisonnablement, en ce sens qu'il y subsiste des lacunes, et des passages apparemment corrompus ou du moins peu assurés. Ils sont signalés entre crochets de la façon suivante :

- Trois point de suspension, [...], indiquent une lacune ;
- Un mot ou un membre de phrase en caractères romains, par exemple [vient à ce point prévalente que], indique un passage peu clair ou corrompu ;
- Un mot ou un membre de phrase en caractères italiques, par exemple [*toutes*], constitue un ajout ou un rectificatif proposés par moi.

Il fut un temps où je croyais pouvoir ne pas trop faire tache aux Langues O à feindre d'y étudier le japonais ; le peu qui m'en reste m'a suffi pour voir que les caractères chinois notés par le transcritteur (car ce sont les mêmes dans les deux langues) étaient complètement faux. J'ai donc fatigué dictionnaires et manuels pour en retrouver les formes exactes, je vous ai même déniché le texte chinois du passage de Mencius décortiqué par Lacan dans le séminaire du 17 février 1971. Les transcriptions phonétiques, notées de manière encore plus aléatoire, ont été normalisées conformément au système *pinyin*, parce que c'est le plus répandu (mais prenez garde, il a le gros défaut de s'écrire d'une façon qui ne correspond pratiquement jamais à la prononciation réelle !)

Le caractère notoirement elliptique du discours lacanien posait ici des problèmes particuliers, s'agissant des renvois aux cultures extrême-orientales. Il en allait de même (les deux phénomènes me semblant d'ailleurs liés) des nombreuses références plus ou moins polémiques à certains auteurs jamais nommés, mais bien présents - en particulier, comme on le verra, à Serge Leclaire, Jacques Derrida ou André Green. Il ne m'a pas paru entièrement hors de propos de fournir quelques informations indispensables à l'intelligibilité de ces allusions, et de les *situer* par des indications maintenues à dessein au niveau de la banalité révoltante. Je signale à ce sujet qu'en règle générale, leur élucidation n'a pas entraîné de trop grosses difficultés - et sans doute étaient-elles encore plus aisément lisibles pour l'auditoire de 1971, ce qui explique en partie - mais en partie seulement - que Lacan n'ait pas jugé utile de les expliciter.

Une oblativité des plus retorses, et un pessimisme croissant sur le niveau culturel de mes contemporains, m'ont conduit par ailleurs à donner certaines précisions (origine des citations, références bibliographiques, renvois à d'autres séminaires, rappels historiques). J'ai enfin joint au texte et aux notes divers documents, une bibliographie et un index.

Une telle entreprise n'est évidemment pas sans comporter une certaine part de niaiserie qu'il est inutile de m'objecter - c'est précisément de là que je suis parti. Ceci se veut pierre d'attente et rien de plus : le *midrach* n'est pas inclus. Que le lecteur se démerde, et ne vienne pas arguer d'une innocence (voir plus haut) au demeurant de pure cautèle - on vous connaît, allez !

Qu'il soit par ailleurs prévenu - la méthode ne va pas sans inconvénients, dont le principal est sans doute d'imposer une sorte de rabougrissement du point de vue. L'explication Lacan-Derrida, par exemple, prend l'aspect quelque peu dérisoire d'une querelle de boutiquiers dans laquelle le proprio de la guinguette *A la Division du Sujet* s'en irait débiter le patron du caboulot *A la Déconstruction Algéroise*. Et il y aurait (entre autres) toute une étude à faire sur *Lacan et la Chine*. La besogne est, à bien des niveaux, d'une ampleur considérable. Je ne m'y risquerai pas de sitôt.

Je ne savais pas à quoi je m'exposais quand j'ai entrepris cette tâche, que je n'ai pu mener à bien qu'aidé par des gens aux compétences infiniment supérieures aux miennes. Je tiens donc à remercier :

- Le Doyen des Joyciens Troyens, pour ses informations sur Joyce ;
- Les Jivaros lacaniens de divers plumages qui m'ont donné un coup de main sans se croire obligés de me demander ma carte ;
- Mordicus and Co. pour sa traduction du chinois ;
- La Rousse Aux Doux Volumes, qui m'a recherché nombre de références bibliographiques ;
- Le Riemannien Satanique, qui m'a retrouvé l'ouvrage de Lorenzen et m'a éclairci de très nombreuses allusions mathématiques ; la fille du dit, qui m'a vérifié les transcriptions grecques ;
- Monsieur Arsène, le seul garçon de café parisien à savoir réellement préparer le picon-bière.

Il va de soi qu'ils ne sont nullement responsables des erreurs, pataquès et franchises âneries que j'aurais pu laisser subsister dans ce texte. Croyez bien que j'aurais préféré.

Le Dessus de Cheminée Masqué

Katmandou-La Trinité-sur-Mer, oct. 94-juin 95

"D'un discours", ce n'est pas du mien qu'il s'agit. Je pense, l'année dernière, vous avoir assez fait sentir ce qu'il faut entendre par ce terme : discours. Je rappelle, le discours du maître et ces quatre, disons, positions, les déplacements de ces termes au regard d'une structure réduite à être tétraédrique. J'ai laissé à qui voudrait s'y employer préciser ce qui justifie que ces glissements, qui auraient pu être plus diversifiés, je les aie réduits à quatre. Le privilège de ces quatre, si personne ne s'y emploie, peut-être cette année vous en donnerai-je en passant l'indication. Je ne prenais ces références qu'au regard de ce qui était ma fin énoncée dans ce titre, *L'envers de la psychanalyse*. Le discours du maître n'est pas l'envers de la psychanalyse. Il est où se démontre la torsion propre, dirais-je, du discours de la psychanalyse, ce qui fait que ce discours fait poser la question d'un endroit et d'un envers, puisque vous savez l'importance de l'accent qui est mis dans la théorie, dès son émission par Freud, l'importance de l'accent qui est mis sur la double inscription. Or, ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt, c'est la possibilité d'une action double à l'endroit, à l'envers, sans qu'ait à être franchi un bord. C'est la structure dès longtemps bien connue, dont je n'ai eu qu'à faire usage, dite de la bande de Möbius.

Ces places et ces éléments, c'est où se désigne que ce qui est à proprement parler discours ne saurait d'aucune façon se référer d'un sujet, bien qu'il le détermine. C'est là, sans doute, l'ambiguïté de ce par quoi j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à l'intérieur du discours psychanalytique. Rappelez-vous mes termes, au temps où j'intitulais un certain rapport de la fonction et du champ de la parole et du langage dans la psychanalyse : intersubjectivité, écrivais-je alors, et Dieu sait à quelles fausses traces l'énoncé de termes tels que celui-là peut donner occasion. Qu'on m'excuse d'avoir eu, ces traces, à les faire premières. Je ne pouvais aller au devant que du malentendu. Inter, certes, en effet, c'est ce que seule la suite m'a permis d'énoncer d'une intersignifiante, subjectivité de sa conséquence, le signifiant étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant où le sujet n'est pas. C'est bien en cela que pour ce que là où il est représenté, il est absent, que représenté tout de même il se trouve ainsi divisé.

Le discours, ce n'est pas seulement qu'il ne peut plus, dès lors, être jugé qu'à la lumière de son ressort inconscient, c'est qu'il ne peut être énoncé comme quelque chose d'autre que ce qui s'articule d'une structure, où quelque part il se trouve aliéné d'une façon irréductible. D'où mon énoncé du discours introductif, "D'un discours", je m'arrête - ce n'est pas le mien. C'est de cet énoncé du discours comme ne pouvant être, comme tel, discours d'aucun particulier, mais se fondant d'une structure, et de l'accent que lui donne la répartition, le glissement de certains de ses termes, c'est de là que je pars cette année pour ce qui s'intitule *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. A ceux qui n'ont pu, l'année dernière, suivre ces énoncés qui sont donc préalables, j'indique que la parution, qui date déjà de plus d'un mois, de *Scilicet 2/3* leur en donnera les références

principales. *Scilicet* 2-3, parce que c'est un écrit, c'est un événement, sinon un avènement, de discours. D'abord en ceci, c'est que celui dont je me trouve l'instrument sans qu'on puisse éluder qu'il nécessite votre presse, autrement dit que vous soyez là, et très précisément sous cet aspect dont quelque chose de singulier fait la presse, assurément, avec disons les incidences de notre histoire, il est quelque chose qui se touche, qui renouvelle la question de ce qu'il peut en être du discours en tant qu'il est le discours du maître ; ce quelque chose qui ne peut faire que de lier quelque chose dont on s'interroge à le dénommer, n'allons pas trop vite à nous servir du mot révolution. Mais il est clair qu'il faut discerner ce qu'il en est de ce qui, en somme, me permet de poursuivre mes énoncés de cette formule, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*.

Deux traits sont ici à retenir dans ce numéro de *Scilicet*. C'est ce que je mets à l'épreuve, somme toute, à quelque chose près qui est en plus, de mon discours de l'année dernière, dans une configuration qui justement se caractérise par l'absence de ce que j'ai appelé cette presse de votre présence. Et pour y mettre son plein accent, je la dirai de ces termes : ce que cette présence signifie, je l'épinglerai du plus-de-jouir pressé. Car c'est très précisément de cette figure que peut être estimé - si elle va au-delà de la gêne, comme on dit, concernant trop de semblance dans le discours où vous êtes inscrits, le discours universitaire, celle, qu'il est facile de dénoncer, d'une neutralité, par exemple, que ce discours ne peut prétendre soutenir, d'une sélection compétitive, quand il ne s'agit que des signes qui s'adressent aux avertis, d'une formation du sujet, quand il s'agit de bien autre chose. Pour aller au-delà de cette gêne des semblants, pour que quelque chose s'espère qui permette d'en sortir - rien ne le permet que de poser qu'un certain mode de rigueur dans l'avancement d'un discours ne clive, en position dominante dans ce discours, ce qu'il en est du triage de ces globules de plus-de-jouir au titre de quoi vous vous trouvez, dans le discours universitaire, pris ; c'est précisément que quelqu'un, à partir du discours analytique, se mette à votre regard dans la position de l'analysant - ce n'est pas nouveau, je l'ai déjà dit, mais personne n'y fait attention - qui constitue l'originalité de cet enseignement, et ce qui motive ce que vous lui apportez de votre presse. C'est ce qu'à parler à la radio, j'ai mis à l'épreuve de cette soustraction, précisément, de votre présence, cet espace où vous vous pressez, annulé et remplacé par l'inexiste pur de cette intersignifiante dont je parlais tout à l'heure, pour qu'y vacille le sujet. C'est simplement un aiguillage vers quelque chose dont l'avenir dira la portée possible.

Il est un autre trait dans ce que j'ai appelé cet événement, cet avènement de discours, c'est cette chose imprimée qui s'appelle *Scilicet*, c'est, comme un certain nombre déjà le savent, qu'on y écrit sans signer. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que chacun de ces noms qui se trouvent mis en colonne à la dernière page de ces trois numéros qui constituent une année, peut être permuté avec chacun des autres, affirmant de là qu'aucun discours ne saurait être d'auteur. Là, ça parle, dans l'autre cas c'est [megieren] [*sans doute l'allemand* Regieren, "*gouverner*" ¹], là l'avenir dira si c'est la formule que, disons dans

cinq ou six ans, adopteront toutes les revues, les revues bien s'entend. Je n'essaie pas, dans ce que je dis, de sortir de ce qui est ressenti, éprouvé dans mes énoncés comme accentuant, comme tenant de l'artefact du discours. C'est bien sûr dire - c'est la moindre des choses - que, ce faisant, ça exclut que je prétende tout en couvrir. Ça ne peut être un système. Ça n'est, à ce titre, pas une philosophie. Il est clair qu'à quiconque qui prend, sous le biais où l'analyse nous permet de redoubler ce qu'il en est du discours - ceci implique qu'on se déplace, dirais-je, dans un "des-univers". Ce n'est pas la même chose qu'un divers. Mais même à ce divers je ne répugnerais pas, et pas seulement pour ce qu'il implique de diversité, mais jusqu'à ce qu'il implique de diversion. Il est très clair aussi que je ne parle pas de tout, que même dans ce que j'énonce, cela résiste à ce qu'on parle de tout à son propos. Ça se touche du doigt tous les jours. Même sur ce que j'énonce, que je ne dise pas tout, cela est autre chose, je l'ai déjà dit - ça tient à ceci que la vérité n'est qu'à mi-dire.

Ce discours donc, qui se confine à n'agir que dans l'artefact, n'est en somme que le prolongement de la position de l'analyste, en tant qu'elle se définit de mettre le poids de son plus-de-jouir à une certaine place - c'est néanmoins la position qu'ici je ne saurais soutenir, très précisément de n'être pas dans cette position de l'analyste. Comme je l'ai dit tout à l'heure, à ceci près qu'il vous y manque le savoir, c'est plutôt vous qui y seriez, dans votre presse. Ceci dit, quelle peut être la portée de ce que, dans cette référence, j'énonce d'un discours qui ne serait pas du semblant ? Ça peut s'énoncer de ma place, et en fonction de ce que j'ai énoncé précédemment, c'est un fait en tout cas que je l'énonce. Remarquez que c'est un fait aussi puisque je l'énonce. Vous pouvez n'y voir que du feu, c'est-à-dire penser qu'il n'y a rien de plus que le fait que je l'énonce. Seulement, si j'ai parlé, à propos du discours, d'artefact, c'est que, pour le discours, il n'y a rien de fait, si je puis dire, déjà, et il n'y a de fait que du fait du discours. Le fait énoncé est, tout ensemble, le fait du discours. C'est ça que je désigne par le terme d'artefact. Et bien entendu c'est ce qu'il s'agit de réduire, parce que si je parle d'artefact, ce n'est pas pour en faire surgir l'idée de quelque chose qui serait autre, d'une nature dont vous auriez tort de vous y engager pour en affronter les embarras, parce que vous n'en sortiriez pas.

La question ne s'instaure pas dans les termes - est-ce, ou n'est-ce pas, dicible ? Mais dans ceci, c'est dit ou ce n'est pas dit. Je pars de ce qui est dit dans un discours dont l'artefact est supposé suffire à ce que vous soyez là. Ici, coupure, car je n'ajoute pas - à ce que vous soyez là à l'état de plus-de-jouir pressé. J'ai dit coupure, parce qu'il est questionnable de savoir si c'est en tant que plus-de-jouir pressé déjà que mon discours pourra sortir. Il n'est pas tranché, quoiqu'en pense tel ou tel, que ce soit ce discours, celui de la suite des énoncés que je vous présente, qui vous mette dans cette position d'où il est questionnable par le "parle pas" d'un discours qui ne serait pas du semblant. Du semblant, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que cela veut dire, dans cet énoncé ? Du semblant de discours, par exemple. Vous le savez, c'est la position dite du logico-positivisme - c'est que si, à partir d'un signifié à mettre à l'épreuve de quelque

chose qui tranche par oui ou par non, ce qui ne permet pas de s'offrir à cette épreuve, voilà ce qui est défini ne vouloir rien dire. Et avec ça, on se croit quitte d'un certain nombre de questions qualifiées de métaphysiques. Ce n'est certes pas que j'y tiennne, mais je tiens à faire remarquer que la position du logico-positivisme est intenable, en tout cas à partir de l'expérience analytique notamment.

Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe œdipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle - et je dirai plus, que l'interprétation y reste toujours du même niveau, elle ne reste vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle déchaîne la vérité comme telle. Elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie. Nous verrons tout à l'heure les schémas de l'implication logique dans leurs formules classiques. Ces schémas nécessitent le temps de ce verdict qui n'appartient qu'à la parole, fût-elle, à proprement parler, insensée. Le passage de ce moment où la vérité se tranche de son seul déchaînement, à celui d'une logique qui va tenter de donner corps à cette vérité, c'est très précisément le moment où le discours, en tant que représentant de la représentation, est renvoyé, disqualifié ; et s'il peut l'être, c'est parce que, en quelque partie, il l'est toujours déjà, que c'est cela qu'on appelle le refoulement. Ce n'est plus une représentation qu'il représente, c'est cette suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité. Ce fait de vérité, ce n'est pas du semblant, et l'Œdipe est là pour nous apprendre, si vous me permettez, pour vous apprendre que c'est du sang, du sang rouge. Seulement voilà, le sang rouge ne reflète pas le semblant, il le colore, il le rend re-semblant, il le propage ; un peu de sciure, et le cirque recommence !

C'est bien pour cela que c'est au niveau de l'artefact de la structure d'un discours que peut s'élever la question d'un discours qui ne serait pas du semblant. En attendant, il n'y a pas de semblant de discours, il n'y a pas de métalangage pour en juger, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai. Je me suis amusé un jour à faire parler la vérité. Je demande où il y a un paradoxe. Qu'est-ce qu'il peut y avoir de plus vrai que l'énonciation "Je mens" ? Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si le "je mens", vous le mettez sur un papier à titre d'écrit. Tout le monde sent qu'il n'y a rien de plus vrai qu'on puisse dire à l'occasion, que de dire "je mens". C'est même très certainement la vérité qui, à l'occasion, ne soit pas brisée. Car qui ne sait qu'à dire "Je ne mens pas", on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque chose de faux ? Qu'est-ce à dire ? La vérité dont il s'agit quand elle parle, celle dont j'ai dit qu'elle parle "je", qui s'énonce comme oracle, qui parle ? Ce semblant, c'est le signifiant en lui-même. Qui ne voit que ce qui le caractérise, ce signifiant dont, au regard des linguistes je fais un usage qui les gêne - il s'en est trouvé pour écrire ces lignes destinées à bien avertir que sans doute Ferdinand de Saussure n'en avait pas la moindre idée. Qu'est-ce qu'on en sait ? Ferdinand de Saussure faisait comme moi, il ne disait pas tout. La preuve, c'est qu'on a trouvé dans ses papiers des choses qu'il n'a

jamais voulu faire sortir². Le signifiant, on croit que c'est une bonne petite chose qui est apprivoisée par le structuralisme, on croit que c'est l'Autre en tant qu'Autre, et la batterie du signifiant, et tout ce que j'explique. Bien sûr, bien entendu, cela vient du ciel parce que je suis un idéaliste à l'occasion ! Artefact, ai-je dit d'abord, bien sûr. L'artefact, c'est absolument certain que ce soit notre sort de tous les jours, nous le trouvons à tous les coins de rue, à la portée du moindre geste de nos mains.

S'il y a quelque chose qui soit un discours soutenable, en tout cas soutenu, celui de la science nommément, il n'est peut-être pas vain de se souvenir qu'il est parti très spécialement de la considération du semblant. Le départ de la pensée scientifique, je parle de l'Histoire, qu'est-ce que c'est ? L'observation des astres, qu'est-ce que c'est si ce n'est la constellation, c'est-à-dire le semblant typique ? Les pas premiers de la physique moderne, autour de quoi est-ce que ça tourne au départ ? Non pas, comme on le croit, des éléments, car les éléments, les quatre, j'entends même vous y ajouter la quintessence, c'est déjà du discours, du discours philosophique, et comment ! C'est des météores. Descartes a fait un traité des météores³. Un des pas décisifs tourne autour de la théorie de l'arc-en-ciel. Et quand je parle de météores, c'est quelque chose qui se définit d'être dans quelque chose dont l'efficacité n'est pas tranchée, pour la simple raison que nous ne savons pas comment cela s'est fait qu'il y ait eu, si je puis dire, accumulation de signifiants. Car les signifiants, je viens de vous le dire, sont répartis dans le monde, dans la nature, il y en a à la pelle. Et pour que naisse le langage - c'est déjà quelque chose, que d'amorcer cela - il a fallu que, quelque part, s'établisse ce quelque chose, ce que je vous ai indiqué à propos du pari - c'était le pari de Pascal, nous ne nous en souvenons pas. Supposez ceci, l'ennuyeux c'est que cela suppose déjà le fonctionnement du langage, parce qu'il s'agit de l'inconscient. L'inconscient et son jeu, cela veut dire que parmi les nombreux signifiants qui courent le monde, il va y avoir en plus votre corps morcelé. Il y a quand même des choses dont on peut partir en pensant qu'elles existent déjà.

Elles existent déjà dans un certain fonctionnement, où nous ne serions pas forcés de considérer l'accumulation du signifiant. C'est des histoires de territoire. Si le signifiant, votre bras droit, va dans le territoire de votre voisin faire la cueillette, ce sont des choses qui arrivent tout le temps, à ce moment votre voisin saisit votre signifiant bras droit, et vous le rebalance par-dessus la chose mitoyenne. C'est ce que vous appelez curieusement projection. C'est une façon de s'entendre, c'est d'un phénomène comme celui-ci qu'il faudrait partir. Si votre bras droit, chez votre voisin, n'était pas entièrement occupé à la cueillette des pommes, par exemple, s'il était resté tranquille, il est assez probable que votre voisin l'aurait adoré, c'est l'origine du signifiant-maître, un bras droit, un sceptre. Le signifiant-maître ne demande qu'à commencer comme cela, c'est un schéma très satisfaisant, en plus ça vous donne le sceptre, tout de suite vous voyez la chose se matérialiser comme signifiant. Le procès de l'Histoire se montre, d'après tous les témoignages, dans ce qu'on a, un tout petit peu plus compliqué. Il est certain que la

petite parabole, celle par laquelle j'avais commencé d'abord, le bras qui vous est renvoyé d'un territoire à l'autre, c'est pas forcé que ce soit votre bras qui vous revienne, parce que les signifiants, ce n'est pas individuel ; on ne sait pas lequel est à qui.

Alors nous entrons dans une espèce d'autre jeu originel, quant à la fonction du hasard, que celui d'Edipe. Vous me faites un monde pour l'occasion, disons un schéma, un support divisé comme ça en un certain nombre de cellules territoriales. Cela se passe à un certain niveau, celui où il s'agit de produire, où il s'agit de comprendre un peu ce qui s'est passé. Après tout, non seulement on peut recevoir un bras qui n'est pas le sien - par ce processus d'expulsion que vous avez appelé, on ne sait pourquoi, projection, si ce n'est que cela vous est projeté, bien sûr - non seulement un bras qui n'est pas le vôtre, mais plusieurs autres bras. Alors à partir de ce moment-là, cela n'a plus d'importance que ce soit le vôtre, ou que ce ne soit pas le vôtre. Mais enfin, comme après tout de l'intérieur d'un territoire on ne connaît que ses propres frontières, et que l'on n'est pas forcé de savoir que sur ces frontières, il y a six autres territoires, on balance ça un petit peu comme on peut, et alors il se peut que de ces territoires, il y en ait une pluie. L'idée du rapport qu'il peut y avoir entre le rejet de quelque chose et la naissance de ce que je vous appelais tout à l'heure le signifiant-maître, est certainement une idée à retenir.

Mais pour qu'elle prenne tout son prix, il faut certainement qu'il y ait eu, par un processus de hasard en certains points, accumulation du signifiant. A partir de là, peut se concevoir quelque chose qui soit la naissance d'un langage. Ce que nous voyons, à proprement parler, s'édifier comme premier mode de support dans l'écriture, ce qui sort le langage en donne en tout cas une certaine idée : chacun sait que la lettre A est une tête de taureau renversée, et qu'un certain nombre d'éléments comme celui-là, [MOBILER], laissent encore leur trace. Ce qui est important, c'est de ne pas parler trop vite, et de voir où continuent de rester les trous. Par exemple, il est bien évident que le départ de cette esquisse était déjà lié à quelque chose marquant le corps d'une possibilité d'ectopie et de ballade, qui évidemment reste problématique. Mais après tout, là encore, tout est toujours là. Nous avons enfin, c'est un point très sensible que nous pouvons contrôler tous les jours, il n'y a pas très longtemps, même cette semaine, quelque chose, une très jolie photo d'un journal dont certainement tout le monde s'est délecté. Les possibilités de l'exercice de découpage de l'être humain sont tout à fait impressionnantes, c'est même de là que tout est parti.

Il reste un autre trou. Vous le savez, on s'est cassé la tête, on a bien fait la remarque que Hegel c'est très joli, mais qu'il y a quand même quelque chose qu'il n'explique pas - il explique la dialectique du maître et de l'esclave, mais il n'explique pas qu'il y ait une société de maîtres. Il est tout à fait clair que ce que je viens de vous expliquer est certainement intéressant en ceci, que par le seul jeu de la projection, de la rétorsion, il est clair qu'au bout d'un certain nombre de coups, il y aura certainement, je dirais, une moyenne de signifiants plus importante dans certains territoires que dans d'autres. Mais enfin, il reste encore à voir comment ces signifiants vont pouvoir, dans un territoire,

faire société de signifiants. Il convient de ne jamais laisser dans l'ombre ce qu'on n'explique pas, sous prétexte que l'on a réussi à donner un petit commencement d'explication. Quoi qu'il en soit, l'énoncé de notre titre de cette année, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, concerne quelque chose qui a à faire avec l'économie. Ici, le "semblant" - nous tairons "à lui-même" - il n'est pas semblant d'autre chose, il est à prendre au sens du génitif objectif, il s'agit du semblant comme objet propre dont se règle l'économie du discours. Est-ce que nous allons dire que c'est aussi ce qui tient le discours ? Seul le mot subjectif est ici à repousser, pour la simple raison que le sujet n'apparaît qu'une fois instaurée quelque part cette liaison des signifiants, qu'un sujet comme tel ne saurait être que produit de l'articulation signifiante, qu'un sujet comme tel, à proprement parler, est déterminé. Un discours, de sa nature, fait semblant, comme on peut dire qu'il fait florès ou qu'il fait léger, ou qu'il fait chic.

Si ce qui s'énonce de parole est justement vrai d'être toujours très authentiquement ce qu'elle est, au niveau où nous sommes de l'objectif et de l'articulation, c'est donc très précisément comme objet de ce qui ne se produit que dans le dit discours, que le semblant se pose. D'où le caractère à proprement parler insensé de ce qui s'articule. Mais il faut dire que c'est bien là que se révèle ce qu'il en est de la richesse du langage, à savoir qu'il détient une logique qui dépasse de beaucoup tout ce que nous arrivons à en cristalliser, à en détacher. J'ai employé la forme hypothétique, "D'un discours qui ne serait pas du semblant". Chacun sait les développements qu'a pris après Aristote la logique de mettre l'accent sur la fonction hypothétique, tout ce qui s'est articulé de donner la valeur "vrai" ou "faux" à l'articulation de l'hypothèse, et à combiner ce qui en résulte de l'implication d'un terme à l'intérieur de cette hypothèse, comme étant signalé comme vrai. C'est l'inauguration de ce qu'on appelle le *modus ponens*⁴ et bien d'autres modes encore, chacun sait ce que l'on en a fait. Il est frappant qu'au moins à ma connaissance, jamais personne nulle part n'ait individualisé la ressource que comporte l'usage de cet hypothétique sous la forme négative.

Chose frappante, si on se réfère par exemple à ce qui en est recueilli dans mes *Ecrits*, quand quelqu'un, à l'époque héroïque où je commençais à défricher le terrain de l'analyse, comme quelqu'un venait de contribuer au déchiffrement de la *Verneinung*, encore qu'à commenter Freud lettre à lettre il s'aperçût fort bien - car Freud le dit en toutes lettres - que la *Bejahung* ne comporte qu'un jugement d'attribution - en quoi Freud marque une finesse et une compétence tout à fait exceptionnelles à l'époque où il écrit ceci, car seuls quelques logiciens de diffusion modeste pouvaient à la même époque l'avoir souligné. Le jugement d'attribution, c'est qu'il ne préjuge en rien de l'existence ; la seule position de la *Verneinung* implique l'existence de quelque chose qui est très précisément ce qui est nié. Un discours qui ne serait pas du semblant pose que le discours comme je viens de l'énoncer est du semblant. Ce qui a un grand avantage, de le poser ainsi, c'est qu'on ne dit pas du semblant de quoi. Car c'est là, bien

sûr, c'est là ce autour de quoi se proposent d'avancer nos énoncés, c'est de savoir de quoi il s'agit là où ce ne serait pas du semblant.

Bien sûr, le terrain est préparé d'un pas singulier et timide, qui est celui que Freud a fait dans "Au-delà du principe de plaisir". Je ne veux ici - parce que je ne peux pas en faire plus - qu'indiquer le nœud que forment, dans ces énoncés, la répétition et la jouissance. C'est en fonction de ceci, que la répétition va contre le principe de plaisir qui, je dirais, ne s'en relève pas, que l'hédonisme ne peut, à la lumière de l'expérience analytique, que rentrer dans ce qu'il est, à savoir un mythe philosophique, j'entends un mythe d'une classe parfaitement définie. C'est une thèse, et je l'ai énoncée l'année dernière, de l'aide qu'ils ont apportée à un certain procès de maître, en permettant au discours du maître, comme tel, d'édifier un savoir. Ce savoir est savoir de maître. Ce savoir de tous les temps a supposé - puisque le discours philosophique en porte encore la trace - l'existence, en face du maître, d'un autre savoir dont, Dieu merci, le discours philosophique n'a pas disparu sans avoir épinglé avant qu'il devait y avoir, à l'origine, un rapport entre ce savoir et la jouissance. Celui qui a ainsi clos le discours philosophique, Hegel pour le nommer, bien sûr ne voit que la façon dont, par le travail, l'esclave arrivera à accomplir quoi ? Rien d'autre que le savoir du maître. Mais qu'introduit de nouveau ce que j'appellerai l'hypothèse freudienne ? C'est, sous une forme extraordinairement prudente, mais tout de même syllogistique, ceci - si nous appelons principe de plaisir ceci que toujours, de par le comportement du vivant, il est retenu à un niveau qui est celui de l'excitation minimale - et ceci règle son économie - s'il s'avère que la répétition s'exerce de façon telle que la jouissance dangereuse, qu'une jouissance qui outrepassa cette excitation minimale soit [ramenée], est-il possible - c'est sous cette forme que Freud énonce la question - qu'il soit pensé que la vie, prise elle-même dans son cycle - c'est une nouveauté au regard de ce monde qui ne la comporte pas universellement - que la vie comporte cette possibilité de répétition, qui serait le retour à ce monde en tant qu'il est semblant. Je vais vous faire remarquer par un graphique au tableau que ceci comporte, au lieu d'une suite de courbes d'excitation descendantes, et toutes confinant à une limite (**FIG. 1.1**), la possibilité d'une intensité d'excitation qui peut aussi bien aller à l'infini, ce qui est conçu comme jouissance ne comportant, de soi, en principe, d'autre limite que ce point de tangence inférieur (**FIG. 1.2**), ce point que nous appellerons suprême en donnant son sens propre à ce mot, qui veut dire le point le plus bas d'une limite supérieure, de même qu'infime est le point le plus haut d'une limite inférieure. La cohérence donnée du point mortel, dès lors conçu sans que Freud le souligne, comme une caractéristique de la vie - mais à la vérité, ce à quoi on ne songe pas est en effet ceci, c'est que l'on confond ce qui est de la non-vie et ce qui est loin, fichtre ! de ne pas remuer ce silence éternel des espaces infinis qui sidérait Descartes [sic]. Ils parlent, ils chantent, ils se remuent de toutes les façons à nos regards, maintenant. Le monde dit inanimé n'est pas la mort. La mort est un point, est désignée comme un point-terme, comme un point-terme de quoi ? De la jouissance de la vie.

Séance du 13 janvier 1971

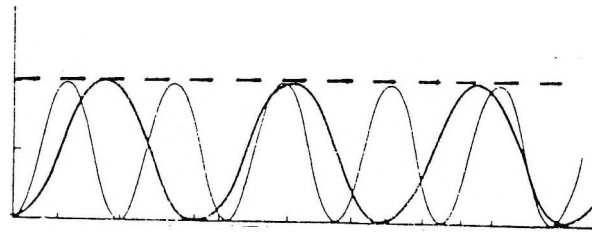


FIG. 1.1

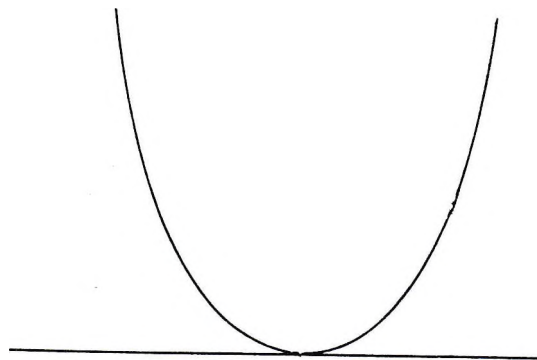


FIG. 1.2

C'est précisément ce qui est introduit par l'énoncé freudien, celui que nous qualifierons de l'hyperhédonisme, si je puis m'exprimer de cette façon.

Qui ne voit pas que l'économie, même celle de la nature, est toujours faite de discours, celui-là ne peut saisir que ceci indique qu'il ne saurait s'agir ici de la jouissance qu'en tant qu'elle est elle-même non seulement fait, mais effet de discours. Si quelque chose qui s'appelle l'inconscient peut être mi-dit comme structure langagière, c'est pour qu'enfin nous apparaisse le relief de cet effet de discours, qui jusque là nous paraissait comme impossible, à savoir le plus-de-jouir.

Est-ce à dire, pour suivre une de mes formules, qu'en tant que c'était comme impossible qu'il fonctionnait comme réel ? J'ouvre la question, car à la vérité rien n'explique que l'irruption du discours de l'inconscient, tout balbutiant qu'il reste, implique quoi que ce soit, dans ce qui le précédait, qui fût soumis à sa structure. Le discours de l'inconscient est une émergence, c'est l'émergence d'une certaine fonction du signifiant. Qu'il existât jusque-là comme enseigne, c'est bien en quoi je vous l'ai mis au principe du semblant. Mais les conséquences de son émergence, c'est cela qui doit être introduit comme quelque chose qui ne change - qui ne peut pas changer, car ce n'est pas du possible. C'est au contraire de ce qu'un discours se centre de son effet comme impossible, qu'il aurait quelque chance d'être un discours qui ne serait pas du semblant.

Séminaire du 20 janvier 1971

Si je cherchais ces feuilles, ce n'est pas pour me rassurer de ce que j'ai énoncé la dernière fois, dont je n'ai pas le texte à cette heure-ci, je viens de m'en plaindre. Il me revient des propos - je n'ai aucune peine à me donner pour cela - du type de celui-ci, qu'il se trouve que certains se sont demandé, en quelques points de mon discours de la dernière fois, comme ils s'expriment, où je veux en venir. Donc, nous avons pu, en un certain tournant, nous demander la dernière fois où je veux en venir. A la vérité, cette sorte de question me paraît assez prématurément être significative, c'est-à-dire que ce sont loin d'être des personnes négligeables, ce sont des personnes fort averties, dont le propos m'a été rapporté quelquefois tranquillement par eux-mêmes. Il serait peut-être, étant donné justement ce que j'ai avancé la dernière fois, plus impliqué de se demander d'où je pars, ou même d'où je veux vous faire partir. Déjà, cela a deux sens. Ça peut vouloir dire aller quelle part. Mais ça peut aussi vouloir dire décaniller d'où vous êtes. Où je veux en venir est en tout cas fort exemplaire de ce que j'avance concernant le désir de l'Autre. *Che vuoi ?* - qu'est-ce qu'il veut dire ? Evidemment, quand on peut le dire tout de suite, on est beaucoup plus dans son assiette. C'est une occasion de remarquer le facteur d'inertie que constitue ce *Che vuoi ?*, au moins quand on peut y répondre. C'est bien pour cela que dans l'analyse, on s'efforce de laisser cette question en suspens. Néanmoins, j'ai bien précisé la dernière fois que je ne suis, ici, pas dans la position de l'analyste. De sorte que, en somme, à cette question, je me crois obligé de répondre - je dois dire, ce disant, ce pourquoi j'ai parlé du semblant qui se donne pour ce qu'il en est de la fonction primaire de la vérité. Il y a un certain "je parle" qui fait ça, et le rappeler n'est pas superflu pour, à cette vérité qui fait tellement de difficultés logiques, donner sa juste situation.

C'est d'autant plus important à rappeler que, s'il y a dans Freud désigné comme ça un certain temps, s'il y a dans Freud quelque chose qui soit révolutionnaire - je vous ai déjà mis en garde contre un certain usage abusif de ce mot, mais il est certain que s'il y a eu un moment où Freud était révolutionnaire, c'est dans la mesure où il mettait au premier plan une fonction qui est aussi ce qu'a apporté Marx, c'est à savoir de considérer un certain nombre de faits comme des symptômes - c'est d'ailleurs là le seul élément qui leur est commun. La dimension du symptôme, c'est que ça parle, ça parle même à ceux qui ne savent pas encore entendre, ça ne dit pas tout, même à ceux qui le savent. Cette promotion du symptôme, c'est là le tournant que nous vivons dans un certain registre qui, disons, s'est poursuivi ronronnant pendant des siècles autour de la connaissance, [...] nous soyons complètement dépourvus, et on sent bien ce qu'il y a de désuet dans la théorie de la connaissance, quand il s'agit d'expliquer l'ordre de procès que constituent les formulations de la science. La science physique donne des modèles. Actuellement, que nous soyons, parallèlement à cette évolution de la science, dans une position qu'on peut qualifier d'être sur la voie de quelque vérité, voilà ce qui montre une certaine

motaeptique

Marx
&
Freud

hétérogénéité de statut entre deux registres, après que dans mon enseignement, et seulement là, on s'efforce d'en montrer la cohérence, qui ne va pas de soi, ou qui ne va pas de soi que pour ceux qui, dans cette pratique de l'analyse, en rajoutent quant au semblant. C'est ce que j'essaierai d'articuler aujourd'hui.

J'a dit une deuxième chose - le semblant n'est pas seulement repérable, essentiel pour désigner la fonction primaire de la vérité ; il est impossible, sans cette référence, de qualifier ce qu'il en est du discours, ce tout au moins par quoi, l'année dernière, j'ai essayé de donner un poids à ce terme en en définissant quatre, et je n'ai pu, la dernière fois, que le rappeler, en rappeler je crois hâtivement les titres - à quoi certains, bien sûr, ont trouvé que là on perdait pied. Que faire ? Je ne peux pas refaire, même à titre rapide, l'énoncé de ce dont il s'agit, quoique bien sûr j'aurai à y revenir et à montrer ce qui y est. J'ai indiqué qu'on s'y reporte dans les réponses dites *Radiophonie* du dernier *Scilicet*, ce qu'il en est, en quoi consiste cette fonction du discours telle que je l'ai énoncée l'année dernière. Il se supporte de quatre places privilégiées, parmi lesquelles une d'entre elles, précisément, restait innommée, et justement celle qui, de chacun de ces discours, donne le titre par la fonction de son occupant. C'est quand le signifiant-maître est à une certaine place que je parle du discours du maître, quand un certain savoir l'occupe aussi, que je parle de l'université, quand le sujet, dans sa division fondatrice de l'inconscient, y est en place, que je parle du discours de l'hystérique, et enfin quand le plus-de-jouer l'occupe, que je parle de discours de l'analyste. Cette place en quelque sorte sensible, celle d'en haut et à gauche pour ceux qui ont été là et qui s'en souviennent encore, cette place qui est ici occupée, dans le discours du maître, par le signifiant en tant que maître, cette place non désignée encore, je la désigne de son nom, du nom qu'elle mérite - c'est très précisément la place du semblant. C'est dire, après ce que j'ai énoncé la dernière fois, à quel point le signifiant, si je puis dire, y est à sa place. D'où le succès du discours du maître. Ce succès, tout de même, il mérite bien que l'on y fasse attention un instant, car enfin, qui peut croire qu'aucun maître n'ait régné que sous la force ? Surtout au départ, parce qu'enfin, comme nous le rappelle Hegel dans son admirable escamotage : un homme en vaut un autre. Si le discours du maître fait le lien de la structure, le point fort autour de quoi s'ordonnent plusieurs civilisations, c'est que le ressort y est tout de même bien autre chose que la violence, et d'un autre ordre. Ce n'est pas dire que nous soyons sûrs, d'aucune façon, que dans ces sphères, dont il faut dire que nous ne pouvons les articuler qu'avec la plus extrême précaution - que dès que nous les épinglons d'un terme quelconque, primitif, prélogique, archaïque ou quoi que ce soit de quelque ordre que ce soit - archaïque serait le commencement, pourquoi ? Et pourquoi ce ne serait pas aussi un déchet, cette société primitive ? Mais rien ne tranche. Ce qui est certain, c'est qu'elle vous montre qu'il n'est pas obligé que les choses s'établissent en fonction du discours du maître. Néanmoins, et premièrement, la configuration mytho-rituelle, qui est la meilleure façon de les épingler, n'implique pas forcément l'articulation du discours du maître. Néanmoins, il faut le dire, c'est une

semblant

certaine forme d'alibi que de nous intéresser tellement à ce qui n'est pas le discours du maître. Dans la plupart des cas, c'est une façon de noyer le poisson - pendant que l'on s'en occupe, on ne s'occupe pas d'autre chose. Et pourtant, le discours du maître est une articulation essentielle, et la façon dont je l'ai dite devrait être ce à quoi certains - je ne le dis pas pour vous - devraient s'employer à rompre leur esprit, parce que ce dont il s'agit, et ceci je l'ai bien montré la dernière fois, tout ce qui peut arriver de nouveau et qu'on appelle le discours, en insistant sur le tempérament qu'il convient d'y mettre de ce qu'on appelle révolutionnaire, ne peut consister qu'en un changement, qu'en un déplacement du discours. A savoir, à chacune de ses places, je voudrais en quelque sorte pour faire image - mais à quelle sorte de crétinisation toute image peut-elle conduire - représenter par, si l'on peut dire, quatre godets qui auraient chacun leur nom. La façon dont, dans ces quatre godets, glissent un certain nombre de termes, nommément ce que j'ai désigné de S_1 et S_2 , en tant que, point où nous en sommes, S_2 constitue un certain corps de savoir, le a en tant qu'il est directement conséquence du discours du maître, le $\$$ qui, dans le discours du maître, occupe cette place qui est une place dont nous allons parler aujourd'hui, que j'ai déjà nommée, elle, qui est la place de la vérité. La vérité n'est pas le contraire du semblant. La vérité, si je puis dire, est cette dimension ou cette D-E-M-A-N-sion, si vous me permettez de faire un nouveau mot pour désigner ces godets - cette demansion, je vous l'ai déjà dit, qui est strictement corrélatrice de celle du semblant; cette demansion, je vous l'ai déjà dit, qui, cette dernière, celle du semblant, la supporte. Il est clair que la question est peut-être un peu à côté, qui est celle - alors là, qui m'est revenue par des voix tout à fait indiscretes, que je salue si elles sont encore là aujourd'hui, qu'elles ne soient pas offensées qu'on les ait entendues au passage se demander, en hochant gravement leur bonnet, paraît-il : "Est-ce que c'est un idéaliste pernicieux ?" Est-ce que je suis un idéaliste pernicieux ? Ça me paraît être tout à fait à côté de la question, parce que j'ai commencé, et avec quel accent - je dirai qu'enfin je disais le contraire de ce que j'avais à dire exactement, par mettre l'accent sur ceci, que le discours c'est l'artefact.

Ce que j'aborde avec cela, c'est exactement le contraire, parce que le semblant, c'est le contraire de l'artefact. Comme je l'ai fait remarquer, dans la nature le semblant foisonne. La question, dès [qu'il s'agit plus] de la connaissance, dès qu'on ne croit pas que c'est de la voie de la perception, dont nous extrairions je ne sais quelle quintessence, que nous connaissons quelque chose, mais au moyen d'un appareil qui est le discours, il n'est plus question de l'idée. La première fois, d'ailleurs, que l'idée a fait son apparition, elle était un peu mieux située qu'après les exploits de l'évêque Berkeley. C'est de Platon qu'il s'agissait, et qui se demandait où était le réel de ce qui était nommé un cheval, son idée d'une idée, c'était l'importance de cette dénomination. Dans cette chose multiple et transitoire, d'ailleurs parfaitement obscure à son époque plus qu'à la nôtre, est ce que toute la réalité d'un cheval n'est pas dans cette idée, en tant que cela veut dire signifiant d'un cheval. Il ne faut pas croire que, parce qu'Aristote met l'accent

de la réalité sur l'individu, il est beaucoup plus avancé ; l'individu, cela veut dire très exactement ce que l'on ne peut pas dire, et jusqu'à un certain point, si Aristote n'était pas le merveilleux logicien qu'il est, qui a fait le pas unique, le pas décisif grâce à quoi nous avons un repère concernant ce que c'est qu'une suite articulée de signifiants, on pourrait dire que, dans sa façon de pointer ce qui est l'οὐσία, autrement dit le réel, il se comporte comme un mystique, car le propre de l'οὐσία, c'est lui-même qui le dit, elle ne peut d'aucune façon être attribuée, elle n'est pas dicible. Ce qui n'est pas dicible, c'est précisément ce qui est mystique. Seulement me semble-t-il qu'il n'abonde pas de ce côté-là, mais il laisse la place aux mystiques.

Il est évident que la solution de la question de l'idée ne pouvait pas venir à Platon. C'est du côté de la fonction et de la variable que tout trouve sa solution. Mais il est clair que s'il y a quelque chose que je suis, c'est que je ne suis pas nominaliste, je veux dire que je ne pars pas de ceci, que le nom c'est quelque chose qui se plaque comme ça sur le réel. Et il faut choisir, si on est nominaliste, il faut complètement renoncer au matérialisme dialectique. De sorte qu'en somme, la tradition nominaliste, qui est à proprement parler le seul danger d'idéalisme qui peut se produire ici dans un discours tel que le mien, est très évidemment écartée. Il ne s'agit pas d'être idéaliste ou réaliste comme on l'était au Moyen Age, un réalisme des universaux, mais il s'agit de désigner, de pointer ceci, que notre discours, notre discours scientifique, ne trouve le réel qu'à ce qu'il dépende de la fonction du semblant. Les effets de l'articulation, j'entends algébrique, du semblant, et comme tel il ne s'agit que de lettres, voilà le seul appareil au moyen de quoi nous désignons ce qui fait trou dans ce semblant, dans ce semblant articulé qu'est le discours scientifique. Le discours scientifique progresse sans plus même se préoccuper qu'il est ou non semblant. Il s'agit seulement que son réseau, que son filet, que son latis, comme on dit, fasse apparaître les bons trous à la bonne place. Il n'a pas de référence, que l'impossible auquel aboutissent ses déductions - c'est impossible et c'est le réel. L'appareil du discours, en tant que c'est lui, dans sa rigueur, qui rencontre les limites de sa connaissance, voilà avec quoi nous vivons dans la vie quelque chose de réel. Ce qui nous importe dans ce qui nous concerne, à savoir le champ de la vérité - et pourquoi est-ce la champ de la vérité seulement, ainsi qualifiable, qui nous concerne, je vais essayer de l'articuler aujourd'hui - pour ce qui nous concerne, nous avons affaire à quelque chose qui se rend compte qu'il diffère de cette position dans la physique du réel.

Ce quelque chose qui résiste, qui n'est pas préalable à tout sens, qui est conséquence de notre discours, cela s'appelle le fantasme. Mais ce qui est à éprouver, ce sont ses limites, c'est sa structure, sa fonction. Le rapport, dans un discours, d'un des termes, du a , le plus-de-jouir, à l' S du sujet, soit précisément le point qui, dans le discours du maître, est rompu, voilà ce que nous avons à éprouver dans sa fonction. Quand, dans la position tout opposée, celle où le a occupe cette place, c'est le sujet qui est en face, la place où il est interrogé, c'est là que le fantasme doit prendre son statut, son statut qui

l'acis?

est défini par la part de l'impossibilité qu'il y a dans l'interrogation analytique. Pour éclairer ce qu'il en est d'où je veux en venir, j'irai à ce que je veux aujourd'hui marquer de ce qu'il en est de la théorie analytique. A ce titre, je ne reviens pas - je saute par-dessus la fonction qui s'exprime d'une certaine façon de parler, que j'ai ici m'adressant à vous. Je ne puis faire néanmoins que d'attirer votre attention sur ceci, que si la dernière fois, je vous ai interpellés du terme qui a pu paraître impertinent - à combien juste titre - à beaucoup, de "plus-de-jouir pressé", devrais-je parler alors de quelque espèce de caviar pressé, ça a pourtant un sens, un sens qui est celui de ce que je préserve [de] mon discours qui, en aucun cas, n'a le caractère de ce que Freud a désigné comme le discours du leader. C'est bien au niveau du discours qu'au début des années 20 Freud a articulé dans *Massenpsychologie und Ich-analyse* quelque chose qui, singulièrement, s'est trouvé être le principe du phénomène nazi. Reportez-vous au schéma qu'il nous donne dans cet article, à la fin du chapitre "L'identification"⁵. Vous y verrez presque là en clair pour qu'y soient portées et indiquées les relations du *I* et du *a*. Vraiment, le schéma semble fait pour qu'y soient portés en clair les signes lacaniens.

Ce qui, dans un discours, s'adresse à l'Autre comme un "tu", fait surgir l'identification à quelque chose qu'on peut appeler l'idole humaine. Si j'ai parlé la dernière fois du sang rouge comme étant le sang le plus vain à propulser contre le semblant, c'est bien parce que, vous l'avez vu, on ne saurait s'avancer pour renverser l'idole sans tout aussitôt après prendre sa place, comme on sait que c'est ce qui s'est passé pour un certain type de martyrs.

C'est bien dans la mesure où quelque chose dans tout discours qui fait appel au "tu" provoque à l'identification camouflée, secrète, qui n'est pas celle à cet objet énigmatique - qui peut être rien du tout, le tout petit plus-de-jouir d'Hitler qui n'allait peut-être pas plus loin que sa moustache, voilà ce qui a suffi à cristalliser des gens qui n'avaient rien de mystiques, qui étaient tout ce qu'il y a de plus engagés dans le procès du discours du capitalisme avec ce que cela comporte de mise en question du plus-je-jouir dans la plus-value. Il s'agissait de savoir si, à un certain niveau, on en aurait encore son petit bout. Et c'est bien cela qui a suffi à provoquer cet effet d'identification. Il est amusant, simplement, que cela ait pris la forme d'une idéalisation de la race, à savoir de la chose qui dans l'occasion était la moins intéressée. Mais on peut trouver d'où procède ce caractère de fiction, on peut le trouver. Ce qu'il faut dire, simplement, c'est qu'il n'y a aucun besoin de cette idéologie pour qu'un racisme se constitue, qu'il suffit d'un plus-de-jouir qui se reconnaisse comme tel, et que quiconque s'intéresse à ce qui peut advenir fera bien de se dire que toutes les formes de racisme, en tant qu'un plus-de-jouir suffit très bien à le supporter, voilà ce qui maintenant nous est mis à l'ordre du jour. Voilà ce qui, pour les années à venir, nous pend au nez, vous allez mieux saisir pourquoi quand je vous dirai ce que la théorie, l'exercice authentique de la théorie analytique, nous permet de formuler quant à ce qu'il en est du plus-de-jouir.

On s'imagine qu'on dit quelque chose quand on dit ce que Freud a apporté, c'est la sous-jacence de la sexualité à tout ce qu'il en est du discours. On dit cela quand on a été un tout petit peu touché par ce que j'énonce de l'importance du discours pour définir l'inconscient, et puis qu'on ne prend pas garde que je n'ai pas encore, moi, abordé ce qu'il en est de ce terme - sexualité, rapport sexuel.. Il est étrange, certes - et il n'est pas étrange que d'un seul point de vue, le point de vue de la charlatanerie qui préside à toute action thérapeutique dans notre société - il est étrange qu'on ne se soit pas aperçu du monde qu'il y a entre le terme sexualité partout où il commence, où il commence seulement à prendre une substance biologique - et je vous ferai remarquer que, s'il y a quelque part où on peut commencer de s'apercevoir du sens que cela a, c'est plutôt du côté des bactéries - du monde qu'il y a entre cela et ce dont il s'agit concernant ce que Freud énonce - les relations que l'inconscient révèle. Quels que soient les trébuchements auxquels lui-même a pu succomber dans cet ordre, ce que Freud révèle dans le fonctionnement de l'inconscient n'a rien de biologique - cela n'a le droit de s'appeler sexualité que par ce qu'on appelle rapport sexuel, complètement légitime d'ailleurs, jusqu'au moment où on se sert de "sexualité" pour désigner autre chose, à savoir ce que l'on étudie en biologie, à savoir le chromosome et sa combinaison, XX, XY, XXY, cela n'a absolument rien à voir avec ce dont il s'agit, qui a un nom parfaitement énonçable et qui s'appelle les rapports de l'homme et de la femme.

Il convient de partir avec ces deux termes, et avec leurs pleins sens, avec ce que cela comporte de relations, parce qu'il est très étrange, quand on voit les petits essais timides que les gens font pour penser à l'intérieur des cadres d'un certain appareil qui est celui de l'institution psychanalytique, on s'aperçoit que tout n'est pas réglé par les ébats de ce qu'on nous donne comme conflictuel, et ils voudraient autre chose - du non-conflictuel, cela repose. Et alors là, ils s'aperçoivent par exemple de ceci, c'est qu'on n'attend pas du tout la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon. Ce n'est pas du tout pareil, ils s'émerveillent de cela ! Et alors, je vous signale quelque chose qui s'appelle *Sex and Gender*, c'est un anglais, c'est un nommé Stoller⁶, c'est très intéressant à lire à deux points de vue, d'abord parce que cela donne sur un sujet important, celui des transexualistes, un certain nombre de cas très bien observés avec leurs corrélats familiaux. Vous savez peut-être que le transexualisme cela consiste très précisément en un désir très énergique de passer, par tous les moyens, à l'autre sexe, fût-ce à se faire opérer quand on est du côté mâle. Voilà. Ce transexualisme avec les coordonnées qui sont là, vous y apprendrez certainement beaucoup de choses, car ce sont des observations tout à fait utilisables. Vous y apprendrez également ceci, le caractère complètement inopérant de l'appareil dialectique avec lequel l'auteur de ce livre traite ces questions, qui font que surgissent tout à fait directement les plus grandes difficultés qu'il rencontre pour expliquer tout cela. Une des choses les plus surprenantes, c'est que la face psychotique de ces cas est complètement éludée par lui, faute de tout repère, la

fonction lacanienne ne lui étant jamais parvenue aux oreilles, ce qui explique tout de suite, et très aisément, sous la forme de ces cas... mais qu'importe.

L'important c'est ceci, c'est que parler d'identité de genre, qui n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer dans ces termes, l'homme et la femme - il est clair que la question n'est posée, de ce qui en surgit précocement, qu'à partir de ceci, qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre homme et femme, et que pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement, que rien ne nous permet, dans ces définitions de l'homme et de la femme, de les abstraire de l'expérience parlante complètement, jusque et y compris dans les institutions où elle s'exprime, à savoir le mariage. Si l'on ne comprend pas qu'il s'agit, à l'âge adulte, de faire homme, que c'est cela qui constitue la relation [de] l'autre partie, que c'est à la lumière, au départ, en partant de ceci qui constitue une relation fondamentale, qu'est interrogé tout ce qui, dans le comportement de l'enfant, peut être interprété comme s'orientant vers ce "faire homme" par exemple, et que de ce "faire homme" l'un des corrélats essentiels, c'est de faire signe à la fille qu'on l'aime, que nous nous trouvons, pour tout dire, placés d'emblée dans la dimension du semblant - et aussi bien tout en témoigne, y compris les références, qui sont communes, qui traînent partout, à la parade sexuelle chez les mammifères supérieurs principalement, mais aussi dans un très grand nombre de vues que nous pouvons avoir très très loin dans le phylum animal, qui montrent le caractère essentiel, dans le rapport sexuel, de quelque chose qu'il convient parfaitement de limiter au niveau où nous le touchons, qui n'a rien à faire avec un niveau cellulaire, qu'il soit chromosomique ou pas, ni avec un niveau organique, qu'il s'agisse ou non de l'ambiguïté de tel tractus de gonade - c'est à savoir un niveau éthologique qui est celui-ci, celui proprement du semblant. C'est en tant que le mâle - le mâle le plus souvent, la femelle n'en est pas absente, puisqu'elle est précisément le sujet qui est atteint par cette parade - c'est en tant qu'il y a parade que quelque chose qui s'appelle copulation, sexuelle sans doute dans sa fonction, mais qui est statuée d'éléments d'identité particuliers - il est certain que le comportement sexuel humain trouve référence aisément dans cette parade telle qu'elle est définie au niveau animal.

Il est certain que le comportement sexuel humain consiste dans un certain maintien de ce semblant animal. La seule chose qui l'en différencie, c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours, et que c'est au niveau du discours seulement qu'il est porté vers, permettez-moi, quelque effet qui ne serait pas du semblant. Cela veut dire qu'au lieu d'avoir l'exquise courtoisie animale, il arrive aux hommes de violer une femme et inversement. Aux limites du discours en tant qu'il s'efforce de faire tenir le même semblant, il y a de temps en temps du réel, c'est ce qu'on appelle le passage à l'acte, et je ne vois pas de meilleur endroit pour désigner ce que cela veut dire. Observez que, dans la plupart des cas, le passage à l'acte est soigneusement évité. Cela n'arrive que par accident. Et c'est bien là aussi une occasion d'éclairer ce qu'il en est de ce que je

différencie depuis longtemps du passage à l'acte, à savoir l'*acting-out* - faire passer le semblant sur la scène, le montrer à la hauteur de la scène, en faire exemple, voilà ce qui dans cet ordre s'appelle l'*acting-out*. On appelle cela encore la passion. Mais enfin - je suis forcé d'aller vite - vous remarquerez que c'est à ce propos, et là tel que je viens de dire les choses, pour bien pointer, bien désigner ceci que j'ai dit depuis longtemps, c'est que le discours est là en tant qu'il permet l'enjeu de ce qu'il en est du plus-de-jouir, à savoir - j'y mets tout le paquet - c'est très précisément ce qui est interdit au discours sexuel. Je l'ai déjà exprimé plusieurs fois, je l'aborde ici sous un autre angle. Ceci est rendu tout à fait sensible par l'économie, mais massive, de la théorie analytique, à savoir tout ce que Freud a rencontré, et lui d'abord, et si innocent, si je puis dire, que c'est en cela un symptôme, c'est-à-dire qu'il fait avancer les choses au point où elles ne nous concernent que sur le plan de la vérité.

Le mythe de l'Œdipe, qui ne voit qu'il est nécessaire de désigner le réel, car c'est bien ce qu'il a la prétention de faire, ou plus exactement ce à quoi le théoricien est réduit quand il formule cet hyper-mythe, c'est que le réel à proprement parler s'incarne de quoi ? De la jouissance sexuelle, comme quoi ? Comme impossible, puisque ce que l'Œdipe désigne, c'est l'être mythique dont la jouissance serait de quoi ? De toutes les femmes. Qu'un appareil semblable soit en quelque sorte imposé par le discours même, est-ce que ce n'est pas là le recoupement le plus sûr de ce que j'énonce de théorie concernant la vraie valeur du discours, concernant la prévalence du discours, concernant tout ce qu'il en est précisément de la jouissance ?

Ce que la théorie analytique articule, c'est quelque chose dont le caractère saisissable comme objet est ce que je désigne de l'objet *a*, en tant que, par un certain nombre de contingences organiques favorables, il vient remplir - sein, excrément, regard ou voix - la place définie comme celle du plus-de-jouir. Qu'est-ce que la théorie énonce, sinon ceci - quelque chose qui tend ce rapport du plus-de-jouir, ce rapport au nom de quoi la fonction de la mère [vient à point tellement prévalente que] dans toute observation analytique.

Le plus-de-jouir ne se normalise que d'un rapport qu'on établit à la jouissance sexuelle, à ceci près que la jouissance sexuelle ne se formule, ne s'articule que du phallus, en tant qu'il est son signifiant. Le phallus, quelqu'un a écrit un jour ceci, je ne sais pourquoi, que ce serait le signifiant qui désignerait le manque de signifiant⁷. C'est absurde. Je n'ai jamais articulé une chose pareille. Le phallus est très proprement la jouissance sexuelle en tant qu'elle est coordonnée, qu'elle est solidaire d'un semblant. C'est bien ce qui se passe, et c'est là ce dont il est étrange de voir tous les analystes s'efforcer de détourner leur regard et, loin d'avoir toujours insisté sur ce tournant, cette crise de la phase phallique, tout leur est bon pour l'éluder, la crise. La vérité à laquelle il n'en est pas un, de ces jeunes êtres parlants, qui n'ait à y faire face, c'est qu'il y en a qui n'en ont pas... de phallus, double intrusion au manque parce qu'il y en a qui n'en ont pas, et plus : cette vérité manquait jusqu'à présent.

L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes pour le garçon, et de ce qu'il y ait des hommes pour la fille. Et ce qui est important, cela n'est même pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est la situation réelle, permettez-moi - c'est que pour les hommes, la fille c'est le phallus, et que c'est cela qui les châtre, que pour les femmes le garçon c'est la même chose, le phallus, que c'est cela qui les châtre aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis et que c'est raté. Le garçon ni la fille d'abord ne courent de risques que par les drames qu'ils déclenchent. Ils sont le phallus pendant un moment. Voilà le réel. Le réel de la jouissance sexuelle en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus, autrement dit le Nom-du-Père, l'identification de ces deux termes ayant en son temps scandalisé de pieuses personnes.

Mais il y a quelque chose qui vaut la peine qu'on y insiste un peu plus. Quelle est la part donc, fondatrice, dans cette opération de semblant, telle que celle que nous venons de définir au niveau du rapport homme et femme, quelle est la place du semblant, du semblant archaïque ? C'est assurément ce pourquoi il vaut la peine de retenir un peu plus le moment de ce que représente la femme. La femme c'est précisément, dans cette relation, dans ce rapport, pour l'homme l'heure de la vérité. La femme est en position, au regard de la jouissance sexuelle, de ponctuer l'équivalence de la jouissance et du semblant. C'est bien en cela que gît la distance où se trouve tel homme. Si j'ai parlé de l'heure de la vérité, c'est parce que c'est celle à quoi toute la formation de l'homme est faite pour répondre, en maintenant envers et contre tout le statut de son semblant. Il est certainement plus facile à l'homme d'affronter aucun ennemi sur le plan de la rivalité, que d'affronter la femme en tant qu'elle est le support de cette vérité, de ce qu'il y a de semblant dans le rapport de l'homme à la femme.

A la vérité, que le semblant soit ici la jouissance, j'entends pour l'homme, c'est suffisamment indiquer que la jouissance est semblant. C'est parce qu'il est à l'intersection de ces deux jouissances que l'homme subit au maximum le malaise de ce rapport qu'on désigne comme sexuel - comme disait l'autre, ces plaisirs qu'on appelle physiques. Par contre, nulle autre que la femme - et c'est en cela qu'elle est l'Autre - ne sait mieux ce qui, de la jouissance et du semblant, est disjonctif. C'est parce qu'elle est la présence de ce quelque chose qu'elle sait, à savoir que jouissance et semblant, s'ils s'équivalent dans une dimension de discours, n'en sont pas moins distincts dans l'épreuve, que la femme représente pour l'homme la vérité, tout simplement, à savoir celle-là seule qui peut donner place en tant que telle au semblant.

Il faut dire que tout ce qu'on nous a énoncé comme étant le ressort de l'inconscient, ne représente rien que l'horreur de cette vérité. Tout cela, bien sûr, qu'aujourd'hui j'essaie, pour ainsi dire, je tente de vous développer comme on le fait d'une fleur japonaise, qui n'est peut-être pas spécialement agréable à tous à entendre, c'est ce que l'on empaquète d'habitude sous le registre du complexe de castration. Moyennant quoi, là, avec cette petite étiquette, tout le monde est calme, on peut le laisser de côté, on n'a

plus jamais rien à dire, sinon que c'est là, on lui fait une petite révérence de temps en temps.

Mais que la femme soit la vérité de l'homme, que cette vieille histoire proverbiale, quand il s'agit de comprendre quelque chose, le "cherchez la femme" à quoi on donne, naturellement, une interprétation policière, soit quelque chose de tout autre, à savoir que, pour avoir la vérité d'un homme il convient de savoir quelle est sa femme, j'entends son épouse à l'occasion, et pourquoi pas ? C'est le seul endroit où cela ait un sens, ce que quelqu'un, un jour, dans mon entourage, a appelé le pèse-personne. Pour peser une personne, rien de tel que de peser sa femme, quand il s'agit d'un homme.

Quand il s'agit d'une femme, ce n'est pas la même chose, parce que la femme a une très grande liberté à l'endroit du semblant ; elle arrivera à donner du poids même à un homme qui n'en a aucun. Ce sont des vérités qui, bien sûr, au cours des siècles, étaient déjà parfaitement repérées depuis longtemps, mais qui ne se sont jamais dites que de bouche à bouche, si je puis dire. Et toute littérature [en est faite, existe, il s'agirait de connaître son ampleur]. Naturellement cela n'a d'intérêt que si l'on prend la meilleure. Quelqu'un par exemple dont il faudrait un jour que quelqu'un se charge, c'est Baltasar Gracian, qui était jésuite éminent, et qui a écrit des choses parmi les plus intelligentes qu'on puisse écrire, leur intelligence est absolument prodigieuse en ceci, que tout ce dont il s'agit, c'est à savoir établir ce qu'on peut appeler la sainteté de l'homme, en un mot, deux points : être saint. C'est le seul point de la civilisation occidentale où le mot saint ait le même sens qu'en chinois, *shenren*⁸. Notez ce point, parce que tout de même il est tard aujourd'hui, et ce n'est pas aujourd'hui que je l'introduirai. Je vous ferai cette année quelques petites références aux origines de la pensée chinoise. Quoi qu'il en soit, oui, je me suis aperçu d'une chose, c'est peut-être que je ne suis lacanien que parce que j'ai fait du chinois autrefois, je veux dire par là que je m'aperçois, à relire des trucs comme cela que j'avais parcourus, ânonnés comme nigaud, je me suis aperçu à les relire maintenant que c'est de plain-pied avec ce que je raconte. Je ne sais pas, je vous donne un exemple. Dans le Mencius, qui sont des livres fondamentaux, canoniques, de la pensée chinoise, il y a type qui est son disciple, d'ailleurs, qui n'est pas lui, mais qui commence d'énoncer des choses comme ceci : *Ce que vous ne trouverez pas du côté du Yan* (c'est-à-dire du discours), *ne le cherchez pas du côté de votre esprit* - cela, je vous traduis esprit, c'est *XING*, mais cela veut dire qu'il ne désignait pas le *XIN* qui veut dire le coeur, ce qu'il désignait, c'était bel et bien l'esprit, le *Geist* de Hegel. Mais enfin cela demanderait un peu plus de développements. *Et si vous ne trouvez pas du côté de votre esprit, ne le cherchez pas du côté de votre QI* - c'est-à-dire de ce que les Jésuites traduisent comme cela, comme ils peuvent en perdant un peu le souffle, de votre sensibilité⁹. Je ne vous indique cet étagement que pour vous dire la distinction qu'il y a entre ce qui s'articule, et ce qui est du discours, et ce qui est de l'esprit, qui me paraît essentiel - si vous n'avez pas trouvé au niveau de la parole, c'est désespéré, n'essayez pas

d'aller chercher ailleurs au niveau de l'esprit. Meng tseu ou Mencius se contredit, c'est un fait, mais il s'agit de savoir par quelle voie, et pourquoi.

Ceci pour vous dire qu'une certaine façon de mettre au premier plan ce qui s'appelle discours, c'est pas du tout quelque chose qui nous fasse remonter à des archaïsmes, parce que le discours à cette époque, à l'époque de Mencius, était déjà parfaitement articulé et constitué. Ce n'est pas au moyen de références à une pensée primitive qu'on peut le comprendre. A la vérité, je ne sais pas ce que c'est qu'une pensée primitive. Une chose beaucoup plus concrète, et que nous avons à notre portée, c'est ce que l'on appelle le sous-développement. Mais cela, le sous-développement, c'est pas archaïque, je dirai même plus - ce dont on s'aperçoit, et dont on s'apercevra de plus en plus, c'est que le sous-développement est très précisément la condition du progrès capitaliste. Sous un certain angle, la révolution d'Octobre elle-même en est une preuve. Et ce qu'il faut savoir et voir, c'est que ce à quoi nous avons à faire face, c'est à un sous-développement qui va être de plus en plus patent, de plus en plus étendu. Ce dont il s'agit en somme, c'est que nous mettions à l'épreuve ceci - si la clef de beaucoup d'autres problèmes qui vont se poser à nous n'est pas de nous mettre au niveau de cet effet de l'articulation capitaliste, que j'ai laissé dans l'ombre l'année dernière à ne vous donner que sa racine dans le discours du maître ? Je pourrai peut-être vous en donner un peu plus cette année.

Il conviendrait de voir ce que nous pouvons tirer de ce que j'appellerai une logique sous-développée. C'est cela que j'essaie d'articuler devant vous, comme disent les textes chinois, pour votre meilleur usage.

Séminaire du 10 février 1971

On me demandait si je ferais mon séminaire aujourd'hui, en raison de la grève. Il y a deux personnes qui m'ont demandé mon opinion sur la grève. Eh bien moi, je vous la demande ? Personne n'a rien à faire valoir en faveur de la grève ? A propos du séminaire, tout au moins ? Moi, j'en tiens compte, car je ne vais pas faire défaut à votre présence. J'étais pourtant moi-même, ce matin, assez porté à faire la grève. J'y étais porté en raison de ceci, que ma secrétaire m'a montré une petite rubrique dans le journal concernant la grève, le mot d'ordre de la dite grève, et auquel était adjoint, vu le journal dont il s'agissait, un communiqué du ministère de l'Education nationale concernant tout ce qui avait été fait pour l'Université (nombre d'enseignants qui sont réservés par nombre d'étudiants, etc.) Je n'irai pas contester ces statistiques, néanmoins la conclusion qui en est tirée, que cet effort qui est très large devrait en tout cas satisfaire, je dirai qu'elle n'est pas conforme à mes informations, qui sont pourtant de bonne source. De sorte qu'en raison de ceci, j'étais assez porté à faire la grève.

Votre présence me forcera, disons, par ce qu'on appelle dans notre langage la courtoisie, et dans un autre, auquel j'ai annoncé, par une sorte de revenez-y, que je me référais - c'est à savoir la langue chinoise, dont je me suis laissé aller à vous confier qu'il fut un temps où j'en avais appris un petit bout qui s'appelle le *Yi*. Le *Yi*, enfin dans la grande tradition, c'est une des quatre vertus fondamentales de qui, de quoi ? Enfin, d'un homme d'une certaine date¹⁰. Et si j'en parle comme cela à mon séminaire, puisque je pensais avoir à tenir avec vous quelques propos familiers - c'est d'ailleurs sur ce plan que je pense aujourd'hui vous tenir. Ce ne sera pas, à proprement parler, ce que j'avais préparé. A ma façon, quand même, je tiendrai compte de cette grève, et c'est d'une façon - vous allez le voir, à quel niveau je vais placer les choses - c'est d'une façon plus familière que, pour répondre d'une façon plus écoutable à cette présence - c'est à peu près le meilleur sens qu'on puisse donner à ce *Yi* - vous verrez que j'en profiterai pour aborder un certain nombre de points, qui depuis quelque temps font équivoque, c'est-à-dire que, puisqu'aussi bien quelque chose est en question au niveau de l'Université, c'est aussi au niveau de l'Université, à quoi dans bien des cas je dédaigne de faire état, de mouvements qui me parviennent, à quoi je pense aujourd'hui devoir répondre. Comment ? Peut-être le savez-vous - votre présence en témoigne-t-elle ou pas, comment le savoir - je ne suis pas, dans mon rapport à la dite Université, que dans une position, disons, marginale. Elle croit pouvoir me donner un abri, ce dont certes je lui dois hommage - encore se manifeste-t-il, depuis quelque temps, quelque chose dont je ne peux pas ne pas en tenir compte, étant donné le champ dans lequel je me trouve enseigner.

C'est un certain nombre d'échos, de bruitages, de murmures qui me parviennent du côté du champ défini de façon universitaire, et qui s'appelle la linguistique. Quand je parle, bien sûr, de dédain, il ne s'agit pas de sentiment, il s'agit de conduite. Dans un

temps qui déjà remonte justement, si je me souviens bien, à quelque chose, cela doit faire deux ans, ce n'est pas énorme, il est sorti dans une revue que personne ne lit plus, dont le nom même est désuet, la *Nouvelle Revue Française*, il est paru un certain article qui s'appelait *Exercices de style de Jacques Lacan*¹¹. C'était un article, moi, que j'ai signalé. J'étais à cette époque-là sous le toit de l'Ecole Normale, enfin sous le toit, sous l'auvent, à la porte, et j'ai dit : lisez donc ça, c'est marrant¹² ! Il s'est avéré, comme vous l'avez vu par la suite, que c'était là moins marrant que ça en avait l'air, puisque c'était en quelque sorte la clochette où j'avais plutôt, quoi que je sois sourd, à entendre confirmation de ce qui m'avait déjà été annoncé, que ma place n'était plus sous cet auvent. C'est une confirmation que j'aurais pu entendre, parce que c'était écrit, enfin c'était dans l'article. C'était, enfin, écrit - enfin quelque chose, je dois dire, de gros - que l'on pouvait espérer, au moment où je ne serais plus sous l'auvent de l'Ecole Normale, l'introduction, dans la dite Ecole, de la linguistique - je ne suis pas sûr de citer très exactement les termes, vous pensez bien que je ne m'y suis pas reporté ce matin, puisque tout cela est improvisé - de la linguistique de haute qualité, ou de haute tension ou de n'importe quoi de cette espèce, enfin quelque chose qui désignait, en effet, que la linguistique avait quelque chose, mon Dieu, de galvaudé dans le sein de cette Ecole Normale¹³, au nom de quoi, grands dieux ? Je n'ai jamais été chargé, dans cette Ecole Normale, d'aucun enseignement, et si l'Ecole Normale se trouvait, à entendre cet auteur, si peu initiée à la linguistique, ce n'était certainement pas à moi qu'il fallait s'en prendre.

Ceci vous indique le point sur lequel j'entends tout de même préciser quelque chose ce matin. C'est à savoir en effet ceci, ceci qui est soulevé, et depuis longtemps, avec une sorte d'insistance, c'est ce thème qui est repris d'une façon plus ou moins légère dans un certain nombre d'interviews, il y a une question qui est soulevée autour de quelque chose - est-on structuraliste ou pas quand on est linguiste ? Et on tend à se démarquer - "je suis fonctionnaliste". "Je suis fonctionnaliste"¹⁴, pourquoi ? Parce que le structuralisme - c'est quelque chose, d'ailleurs, de pure invention journalistique, c'est moi qui vous le dis - c'est tout de même quelque chose qui sert d'étiquette, et qui, bien sûr, étant donné ce qu'il inclut, à savoir un certain sérieux, n'est pas sans inquiéter ; à quoi, bien sûr, on tient à marquer qu'il se réserve.

La question du rapport de la linguistique et de ce que j'enseigne est, autrement dit, ce que je veux mettre au premier plan, de façon à dissiper, en quelque sorte qui fasse date, une certaine équivoque. Les linguistes, et les linguistes universitaires, entendaient en somme se réserver le privilège de parler du langage. Et le fait que c'est autour du développement de la linguistique que se joue, que se tient l'axe de mon enseignement, aurait quelque chose d'abusif, qui est dénoncé selon des formules diverses, dont la principale est celle-ci, c'est me semble-t-il la plus consistante, que de la linguistique, il est fait, dans le champ qui se trouve être celui auquel je m'en sers - celui aussi dans lequel quelqu'un, qui certes en l'occasion mériterait qu'on y regarde d'un peu plus près, beaucoup plus que pour ce qui est de moi, parce que l'on peut n'avoir qu'une idée assez

vague, du moins je trouve, c'est Lévi-Strauss, par exemple. Et alors Lévi-Strauss, par exemple, et encore d'autres, Roland Barthes, nous ferions de la linguistique un usage, je cite, un usage métaphorique. Eh bien, en effet, c'est là-dessus que je voudrais bien marquer quelques points. Il y a quelque chose d'abord qu'il faudrait dire, parce que c'est quand même inscrit dans quelque chose qui compte : le fait que je sois encore là à soutenir ce discours, le fait que vous y soyez aussi pour l'entendre, me l'assure. Mais il faut bien croire qu'une formule n'est pas tout à fait déplacée, concernant ce discours en tant que je le tiens, c'est que d'une certaine façon, enfin, disons que je le sais, sais quoi ? Tâchons d'être exact, il semble prouvé que je sais à quoi m'en tenir. La tenue d'une certaine place, ceci je le souligne, cette place n'est autre - je le souligne parce que ce n'est pas à énoncer pour la première fois, je passe mon temps à bien répéter que c'est de là que je me tiens - de la place que j'identifie à celle d'un psychanalyste ; la question, après tout, peut être discutée, puisque bien des psychanalystes la discuteraient, mais enfin c'est à quoi je m'en tiens.

Ce n'est pas tout à fait pareil que si j'énonçais : je sais où je me tiens, non pas parce que le "je" serait répété dans la deuxième partie de la phrase, mais - c'est là que le langage montre toujours ses ressources - c'est-à-dire "je sais où je me tiens", c'est où qui porterait l'accent de ce que je me targuerais de savoir. J'aurais, si je puis dire, j'aurais la carte, le *mapping* de la chose. Et pourquoi, après tout, je ne l'aurais pas ? Eh bien, il y a une forte raison sans laquelle je ne saurais même soutenir que je sais où je me tiens, cela est vraiment dans l'axe de ce que j'ai cette année à vous dire, c'est que le principe de la science, tel que le procès en est pour nous engager, je parle de ce à quoi je me réfère quand je lui donne pour sens la science newtonienne, l'introduction du champ newtonien - c'est qu'en aucun domaine de la science on ne l'a, ce *mapping*, cette carte, pour nous dire où l'on est, et qu'en plus tout le monde est d'accord là-dessus que, pour qu'en vaille l'aune, de l'objection qui peut être faite dès que l'on commence à parler de la carte justement, de son hasard et de sa nécessité, eh bien, n'importe qui est en posture de vous objecter que vous ne faites plus de la science, mais de la philosophie, cela ne veut pas dire que n'importe qui sait ce qu'il dit en vous le disant, mais enfin il est, dans cette position, très fort. Le discours de la science réduit cet "où nous sommes sans cela". Ce n'est pas avec cela qu'il opère.

L'hypothèse - rappelez-vous Newton, affirmant qu'il n'en feignait aucune¹⁵ - l'hypothèse employée, pourtant, ne concerne jamais le fond des choses. L'hypothèse dans le champ scientifique, et quoi qu'en pense quiconque, l'hypothèse participe avant tout de la logique. Il y a un "si", le conditionnel d'une vérité, qui n'est jamais que logiquement articulé. Alors, le conséquent doit être vérifiable, il est vérifiable à son niveau, tel qu'il s'articule. Cela ne prouve en rien la vérité de l'hypothèse. Je ne suis absolument pas en train de dire que la science est là, qui nage comme pure construction, qu'elle ne mord pas sur le réel. Dire que cela ne prouve pas la vérité de l'hypothèse, c'est simplement rappeler ce que je viens de dire, à savoir que l'implication, en logique,

n'implique nullement qu'une conclusion vraie puisse s'inspirer d'une prémisse fausse. Il n'en reste pas moins que la vérité de l'hypothèse, dans un champ scientifique établi, en tant qu'il a son statut - et son statut ne peut pas se définir autrement que du consentement de tous ceux qui sont autorisés dans ce champ, autrement dit - du champ scientifique, le statut est universitaire.

Ce sont des choses qui peuvent paraître grosses. Il n'en reste pas moins que c'est cela qui motive qu'on donne le niveau de l'articulation du discours universitaire, telle que j'ai essayée de la faire l'année dernière. Or il est clair que la façon dont je l'ai articulé est la seule qui permette de s'apercevoir pourquoi il n'est pas accidentel, caduc, lié à je ne sais quel accident, que le statut du développement de la science comporte la présence, la subvention d'autres entités sociales, qu'on connaît bien, de l'armée, par exemple, ou de la marine, comme on dit encore, et de quelque autre, comme cela, élément d'un certain ameublement. C'est tout à fait légitime, si nous voyons que, radicalement, le discours universitaire ne s'aurait s'articuler qu'à partir du discours du maître. La répartition des domaines dans un champ, dont le statut universitaire - voilà d'où seulement peut se poser la question de ce qui arrive, mais d'abord de si c'est possible qu'un discours s'articule autrement. C'est là que s'introduit dans sa massivité - je m'excuse de repartir d'un point vraiment aussi originel, mais après tout, puisque peuvent me venir, et de personnes autorisées d'être linguistes, des objections comme celle-ci, que de la linguistique je ne fais qu'un usage métaphorique, je dois rappeler - je dois une réponse, quelle que soit l'occasion à laquelle je la fais, et je la fais ce matin en raison du fait que je m'attendais à rencontrer une atmosphère plus combative. Eh bien, donc, je dois rappeler ceci, c'est que si je peux dire décemment que je sais, je sais quoi ? Par ce qu'après le nommé Mencius, dont je vous ai introduit le nom la dernière fois - ce que le dénommé Mencius, peut-être, peut nous servir à définir. Bon.

Reste que si, Mencius me protège, je sais à quoi m'en tenir, il me faut dire en même temps que je ne sais pas ce que je dis. Je sais ce que je dis, autrement dit - c'est ce que je ne veux pas dire. Cela, c'est la date que marque ceci, qu'il y a Freud, et qu'il a introduit l'inconscient. L'inconscient ne veut dire rien, si cela ne veut pas dire cela que, quoi que je dise et d'où que je me tienne, même si je me tiens bien, je ne sais pas ce que je dis - et aucun des discours, tels que l'année dernière je les ai définis, ne laisse espoir, ne permet à quiconque qui profère quoi que ce soit, de prétendre espérer même, d'aucune façon, savoir ce qu'il dit.

Je dis, même si je ne sais pas ce que je dis - seulement je le sais, que je ne le sais pas, et je ne suis pas le premier à dire quelque chose dans ces conditions, cela s'est déjà entendu - je dis que la cause de ceci n'est à chercher que dans le langage lui-même. C'est ce que j'ajoute de nouveau, ce que j'ajoute à Freud, même si dans Freud c'est déjà là, patent, parce que quoi que ce soit qu'il démontre de l'inconscient n'est jamais que matière de langage. Lequel ? Eh bien, justement, cherchez-le, c'est du français, du chinois que je vous causerai, du moins je le voudrais. Il n'est que trop clair qu'à un

certain niveau, ce que je cause c'est de l'aigreur, très spécialement du côté des linguistes. C'est de nature plutôt à faire penser que le statut universitaire - cela n'est que trop évident dans les développements - cela impose à la linguistique de tourner à une drôle de chose. D'après ce que l'on en voit, ce n'est pas douteux. Que l'on me dénonce dans cette occasion, mon Dieu, cela n'est pas non plus très surprenant, puisque cela n'est pas d'une certaine définition du domaine universitaire que je me tiens, que je peux me tenir.

Ce qu'il y a d'amusant, c'est qu'il est évident que nous ne sommes pas pour rien - que d'un certain nombre de gens dans lesquels je me suis rangé tout à l'heure, en y ajoutant deux autres noms - c'est évidemment à partir de nous que la linguistique voit s'accroître le nombre de ses postes, ceux que décomptait ce matin dans le journal le ministère de l'Education nationale, et puis aussi le nombre des étudiants. Enfin, l'intérêt, la vague d'intérêt que j'ai contribué à apporter à la linguistique, est, paraît-il, un intérêt qui vient de l'ignorance. Eh bien, ce n'est déjà pas si mal. Ils étaient à ignorer avant, mais maintenant ils s'intéressent ! J'ai réussi à intéresser les ignorants à quelque chose, en plus, qui n'était pas mon but, parce que la linguistique, je vais vous dire, moi je m'en fous ! Ce qui m'intéresse directement c'est le langage, parce que je pense que c'est ce que j'ai à faire, à cela que j'ai affaire quand j'ai à faire une psychanalyse. L'objet linguistique, c'est aux linguistes de le définir. Dans le champ de la science, chaque domaine progresse de définir son objet. Ils le définissent comme ils l'entendent, et ils ajoutent que j'en fais un usage métaphorique. C'est tout de même curieux que les linguistes ne voient pas que tout usage du langage, quel qu'il soit, se déplace dans la métaphore, qu'il n'y a de langage que métaphorique, comme le démontre toute tentative de "métalangagier", si je puis m'exprimer ainsi, qui ne peut faire autrement que d'essayer de partir de ce que l'on définit toujours, chaque fois que l'on avance, dans un effort de logicien, de définir d'abord un langage objet dont il est clair, dont il se touche du doigt, aux énoncés de n'importe lequel de ces essais logiciens, qu'il est insaisissable, ce langage objet. Il est de la nature du langage - je ne dis pas de la parole - que, du langage même, pour ce qui est d'accrocher quoi que ce soit qui y signifie, le référent n'est jamais le bon - et c'est cela qui fait un langage.

Toute désignation est métaphorique, elle ne peut se faire que par l'intermédiaire d'autre chose. Même si je dis "ça", "ça" en le désignant, eh bien, j'implique déjà de l'avoir appelé "ça", que je choisis de n'en faire que cela. Alors que cela n'est pas cela, la preuve c'est que quand je l'allume c'est autre chose. Même au niveau de "ça", ce fameux "ça" qui serait le réduit du particulier, de l'individuel, nous ne pouvons omettre que c'est un fait de langage de dire "ça", et qu'à le désigner comme "ça", cela n'est pas mon cigare. Ça l'est quand je le fume, et quand je le fume, je n'en parle pas.

Le signifiant à quoi se réfère le discours, à l'occasion, quand il y a discours, il apparaît que nous ne pouvons guère y échapper qu'il discourt - c'est ce à quoi se réfère le discours à propos de quelque chose dont il peut bien, le signifiant, être le seul

support. Il évoque de sa nature un référent. Seulement, cela ne peut être le bon, et c'est pour cela que le référent est toujours réel, parce qu'il est impossible à désigner, moyennant quoi il ne reste plus qu'à le construire. Et on le construit si l'on peut.

Il n'y a aucune raison que je me prive - enfin, je ne vais pas vous rappeler, tout de même, ce que vous savez tous, parce que vous l'avez lu dans un tas d'ordures occultisantes dont vous vous abreuvez, comme chacun sait, je ne parle pas du Yin et du Yang comme tout le monde, vous savez cela - le mâle et la femelle. Voilà le Yang (**FIG. 3.1**), et pour le Yin je le ferai une autre fois. Je le ferai une autre fois, parce que je ne vois pas pourquoi ces caractères chinois, qui ne sont que pour peu d'entre nous quelque chose, j'en abuserais. Je vais m'en servir quand même. Nous ne sommes pas non plus là pour faire des tours de passe-passe, si je vous en parle c'est parce qu'il est bien évident que voilà l'exemple de référents introuvables. Cela ne veut pas dire, foutre, qu'ils ne soient pas réels. La preuve, c'est que nous en sommes encombrés. Si je fais un usage métaphorique de la linguistique, c'est à partir de ceci, c'est que l'inconscient ne peut se conformer à une recherche - je dis la linguistique - qui est insoutenable. Cela n'empêche pas de la continuer, bien sûr, c'est une gageure, mais j'ai déjà fait assez usage de la gageure pour savoir, pour que vous sachiez, plutôt, que vous soupçonniez que cela peut servir à quelque chose. C'est aussi important de perdre que de gagner.

La linguistique ne peut être qu'une métaphore, qui se fabrique pour ne pas marcher. Mais en fin de compte, cela nous intéresse beaucoup, parce que, vous allez le voir - vous allez le voir, je vous l'annonce, c'est cela que j'ai à vous dire cette année - c'est que la psychanalyse, elle, c'est dans cette même métaphore qu'elle se déplace toutes voiles dehors. C'est bien ce qui m'a suggéré ce retour comme cela, après tout on sait ce que c'est, à mon vieux petit acquis de chinois. Après tout, pourquoi est-ce que j'aurais pas entendu trop mal, quand j'ai appris cela avec mon cher maître Demiéville¹⁶ ? J'étais déjà psychanalyste.

Alors, qu'il y ait une langue, quand même, dans laquelle ceci (**FIG. 3.2**) se dit *WEI* - mais cela fonctionne à la fois dans la formule *WU WEI* qui veut dire "non-agir"¹⁷, mais pour un rien vous voyez *WEI* employé comme "comme", cela veut dire comme, c'est-à-dire que cela sert de conjonction pour faire métaphore. Ou bien encore, cela veut dire "en tant que cela se réfère à telle chose" - on y est encore plus, dans la métaphore, c'est-à-dire justement que cela n'en est pas, puisque c'est bien forcé de s'y référer, enfin, une chose se réfère à une autre. La plus grande largeur, la plus grande souplesse est donnée à l'usage éventuel de ce terme *WEI*, qui veut néanmoins dire "agir". Une langue comme celle-ci [n'est pas] une langue où les verbes - enfin, les verbes les plus verbes, agir, qu'est-ce qu'il y a de plus verbe, qu'est-ce qu'il y a de plus verbe actif - se transforment en menues conjonctions. C'est courant. Cela m'a beaucoup aidé, quand même, à généraliser la fonction signifiante, même si cela fait mal aux entournares à quelques linguistes qui ne savent pas le chinois. Moi, je voudrais bien demander à un certain, par exemple, comment lui, la double articulation, dont il fait - enfin, quand même, la

double articulation, on en crève - la double articulation, qu'est-ce qu'il en fait de la double articulation¹⁸ ? En chinois, voyez-vous, c'est la première, et toute seule, et puis qui se trouve, comme ça, produire un sens qui, de temps en temps, fait que, comme tous les mots monosyllabiques - on ne va pas dire qu'il y a le phonème qui ne veut rien dire et les mots qui veulent dire quelque chose : deux articulations à deux niveaux. Même le phonème, au niveau du phonème cela veut dire quelque chose ! Cela n'empêche pas que, quand même, quand vous mettez plusieurs phonèmes qui veulent déjà dire quelque chose ensemble, cela fait un grand mot de plusieurs syllabes tout à fait comme chez nous, et qui a un sens qui n'a aucun rapport avec ce que veulent dire chacun des phonèmes. Alors la double articulation, elle est marrante, là ! C'est drôle qu'on ne se souvienne pas qu'il y a une langue comme cela, quand on énonce comme générale une fonction de la double articulation comme caractéristique du langage. Je veux bien que tout ce que je dis soit une connerie, mais qu'on s'explique ! Qu'il y ait un linguiste ici qui vienne me dire en quoi la double articulation tient au [*inaudible*]

Alors ce *WEI*, comme cela, pour vous habituer, je vous l'introduis, comme on dit, tout doucement. Je vous en apporterai le minimum d'autres, mais enfin qui puissent servir à quelque chose. Cela allège bien les choses, d'ailleurs, que ce verbe soit à la fois "agir" et puis la conjonction de métaphore. Peut-être que *Im Anfang war die Tat*, comme il dit l'autre, que l'agir était au commencement, c'est peut-être exactement la même chose que dire : "Au commencement était le verbe." Il n'y a peut-être pas d'autre agir que celui-là. Ce qu'il y a de terrible, c'est que je ne peux pas vous mener comme ça longtemps avec la métaphore et que j'irai plus loin, car plus loin vous serez fourvoyés, parce que justement le propre de la métaphore, c'est de ne pas être toute seule, il y a aussi la métonymie qui fonctionne pendant ce temps-là et même pendant que je vous parle, parce que, quand même, la métaphore, comme disent ces gens compétents, très sympathiques et qui s'appellent les linguistes - ils sont même si compétents qu'ils ont été forcés d'inventer la notion de compétence. La langue, c'est la compétence en elle-même. Et en plus, c'est vrai, on n'est compétent en rien d'autre, seulement, comme ils s'en sont aperçus aussi, qu'il n'y a qu'une façon de le prouver, c'est la performance. C'est eux qui appellent cela ainsi. Moi, je n'en ai pas besoin, je suis en train de la faire, la performance, et en faisant la performance de vous parler de la métaphore, naturellement je vous floue, parce que la seule chose intéressante, c'est ce qui se passe dans la performance - c'est la production du plus-de-jour, du vôtre et de celui que vous m'imputez quand vous réfléchissez. Au niveau du plus-de-jour, ou presse, comme je l'ai déjà expliqué, c'est à ce niveau-là que se fait l'opération de la métonymie, grâce à quoi vous pouvez à peu près être emmenés n'importe où, conduits par le bout du nez. Naturellement pas simplement déplacés dans le couloir, mais ce n'est pas cela qui est intéressant, de vous emmener dans le couloir, ni même de vous battre sur la place publique, l'intéressant, c'est de vous garder là, bien rangés, bien serrés, bien pressés, les uns contre les autres. Pendant que vous êtes là, vous ne nuisez à personne. Cela nous

ménera assez loin, ce petit badinage, parce que c'est tout de même à partir de là que nous essaierons d'articuler la fonction du *YI*.

Vous comprenez, je vous rappelle cette histoire du plus-de-jouir, je vous la rappelle, enfin, comme je peux. Il est bien certain qu'il n'a été définissable par moi qu'à partir de quoi ? D'une sérieuse édification, celle de la relation d'objet telle qu'elle se dégage de l'expérience dite freudienne. Cela ne suffit pas, il a fallu que cette relation, je la coule, je lui fasse godet de la plus-value de Marx, ce à quoi personne n'avait songé pour cet usage. La plus-value de Marx, cela ne s'imagine pas comme ça. Si cela s'invente, c'est au sens où le mot invention veut dire que l'on trouve une bonne chose déjà installée dans un petit coin, autrement dit qu'on fait une trouvaille. Pour faire une trouvaille, il fallait que cela soit déjà assez poli, assez rodé, par quoi ? Par un discours. Alors, le plus-de-jouir, comme la plus-value, ne sont détectables que dans un discours développé, dont il n'est pas question de discuter qu'on puisse le définir comme le discours du capitaliste. Vous n'êtes pas bien curieux, et surtout peu interventionnistes, de sorte que l'année dernière, quand je vous ai parlé du discours du maître, personne n'est venu me chatouiller pour me demander comment cela se situait là-dedans, le discours du capitaliste. Moi, j'attendais ça. Je ne demande surtout qu'à vous l'expliquer, surtout que c'est simple comme tout - un tout petit truc qui tourne, et votre discours du maître se montre tout ce qu'il y a de plus transformable dans le discours du capitaliste. L'important, ce n'est pas cela, la référence à Marx, c'était suffisant pour montrer que cela avait le plus profond rapport avec le discours du maître. Ce à quoi je veux en venir, c'est ceci, c'est que pour attraper quelque chose d'aussi essentiel que ce qui est là, disons, support - support, chacun sait que je ne vous en abreuve pas, c'est bien la chose du monde dont je me méfie le plus, parce que c'est avec cela, bien sûr, que l'on fait les pires extrapolations, c'est avec cela que l'on fait pour tout dire la psychophilie. La psychophilie, c'est qu'elle nous est bien nécessaire pour pouvoir arriver à penser la fonction du langage. Alors, quand je réalise que du plus-de-jouir le support c'est la métonymie, c'est là que j'y suis entièrement justifié - c'est ce qui fait que vous me suiviez - par le fait que le plus-de-jouir est essentiellement un objet glissant - il est impossible d'arrêter ce glissement en aucun point de la phrase.

Néanmoins, pourquoi nous refuser à nous apercevoir que le fait qu'il soit utilisable dans un discours - linguistique ou pas, je l'ai déjà dit, cela m'est égal - dans un discours qui est le mien, et qu'il ne le soit qu'à emprunter, non au discours, mais à la logique du capitaliste, est quelque chose qui nous introduit, ou plutôt nous ramène, à ce que j'ai avancé la dernière fois, et qui a laissé certains un peu perplexes. Chacun sait que je finis toujours ce que j'ai à vous raconter dans un petit galop, parce que peut-être j'ai trop traîné, musardé avant, certains me le disent. Que voulez-vous, chacun son rythme ; c'est comme cela que je fais l'amour. Je vous ai parlé d'une logique sous-développée. Ça a laissé certains, comme ça, à se gratter la tête : qu'est-ce que cela va être que cette logique sous-développée ? Je vous demande pardon de ceci, j'avais auparavant bien

陽

FIG. 3.1

YÁNG

爲

FIG. 3.2

WÉI

性

FIG. 3.3

XÌNG

天

FIG. 3.4

TĪAN

命

FIG. 3.5

MÌNG

marqué que ce que véhicule l'extension du capitalisme, c'est le sous-développement. Enfin, je vais le dire maintenant, parce que quelqu'un que j'ai rencontré à la sortie, et à qui j'ai fait une confidence - j'aurais voulu illustrer la chose en disant que monsieur Nixon, c'est en somme Houphouët-Boigny en personne... Vous auriez dû le dire, m'a-t-il répondu. Eh bien je vous le dis. La seule différence entre les deux, c'est que monsieur Nixon a été psychanalysé d'une certaine façon, dit-on. Eh bien, vous voyez le résultat ! Quand quelqu'un a été psychanalysé d'une certaine façon, et cela est toujours vrai, dans tous les cas, dans un certain champ, une certaine école, par des gens que l'on peut nommer, eh bien c'est incurable, il faut tout de même dire les choses comme elles sont. C'est incurable, et cela va même très loin. Il est par exemple manifeste qu'il est exclu que quelqu'un qui a été psychanalysé quelque part, dans un certain endroit, par certaines personnes, et non pas par n'importe lesquelles, eh bien ce quelqu'un ne peut rien comprendre à ce que je dis, cela c'est vu et il y a des preuves. Il sort même tous les jours des bouquins pour le prouver. Que je sois tout seul, cela soulève tout de même des questions sur ce qu'il en est des possibilités de la performance, à savoir de fonctionner dans un certain discours.

Donc, si le discours est suffisamment développé, il y a quelque chose, disons, rien de plus, qu'il se trouve que c'est vous, mais cela n'est que pur accident ; personne ne sait votre rapport à ce quelque chose qui vous intéresse quand même. Voilà, c'est comme cela que ça s'écrit (**FIG. 3.3**), ça se lit dans une transcription classique française *SING*, vous mettez un *H* devant c'est la transcription anglaise ; dans la plus récente transcription chinoise, si je ne m'y trompe pas, après tout c'est purement conventionnel, c'est écrit comme cela, cela s'écrit *XING*, cela se prononce *SING*, c'est la nature¹⁹, c'est cette nature quand même, dont vous avez pu voir que je suis loin de l'exclure de cette affaire. Si vous n'êtes pas complètement sourdingues, vous avez quand même pu remarquer que la première chose qui valait la peine d'être retenue dans ce que je vous ai dit dans le premier entretien, c'est que le signifiant, j'ai bien insisté, il cavale partout dans la nature. Je vous ai parlé des étoiles, des constellations plus exactement, il y a étoile et étoile [...] Depuis des siècles quand même [...] Le ciel c'est ça (**FIG. 3.4**), c'est le premier trait, celui qui est au dessus, qui est important ; c'est un plateau, un tableau noir, puisque l'on me reproche de me servir du tableau noir ! C'est tout ce qu'il nous reste comme ciel, mes bons amis, c'est pour cela que je m'en sers, pour mettre dessus ce qui doit être vos constellations.

Alors, le discours suffisamment développé, de ce discours il résulte que tous, autant que vous êtes, et que vous soyez ici ou aux USA, c'est le même tabac, et de même ailleurs, vous êtes sous-développés par rapport à ce discours, je parle de ce quelque chose à quoi il s'agit de s'intéresser, et qui est exactement ce dont on parle quand on parle de votre sous-développement. Où le situer exactement ? Qu'en dire ? Ce n'est pas faire de la philosophie que de demander ce qui arrive, quelle en est la substance. Il y a des choses dans ce cher Meng tseu. Et comme, après tout, je n'ai pas de raison de vous

faire droguer, je n'ai véritablement aucun espoir que vous fassiez [*semblant*] d'y foutre le nez. Je vais donc aller, aussi bien, pourquoi pas, à ce que je devrai ménager de trois étages d'échelons, surtout qu'il nous y dit des choses fort intéressantes. Il y a un truc, on ne sait pas comment cela sort, d'ailleurs, c'est fait Dieu sait comment, c'est un collage, les choses se suivent, comme on dit, et ne se ressemblent pas. Enfin bref, à côté de cette notion du *XING*, de la nature, sort tout d'un coup celle du *MING* (**FIG. 3.5**), ou décret du ciel²⁰. Evidemment, je pourrais très bien m'en tenir au *MING*, au décret du ciel, c'est à savoir continuer mon discours, ce qui veut dire en somme - c'est comme ça parce que c'est comme ça, un jour la science poussa sur notre terrain, en même temps le capitalisme faisait des siennes, et puis, mon Dieu, il y a eu comme cela - on ne sait pas pourquoi, décret du ciel ? - il y a eu Marx, qui a en somme assuré au capitalisme une assez longue survie. Et puis il y a eu Freud, qui tout d'un coup a été inquiet de quelque chose qui, manifestement, devenait le seul élément d'intérêt qui eût encore quelque rapport avec cette chose que l'on avait autrefois rêvée et qui s'appelait la connaissance. Enfin, dans une époque où il n'y avait plus la moindre trace de quelque chose qui ait un sens de cette espèce, il s'est aperçu qu'il y avait le symptôme. C'est là que nous en sommes, c'est là-dessus que vous vous orientez, tous tant que vous êtes, la seule chose qui vous intéresse, qui ne tombe pas à plat, qui ne soit pas simplement inepte comme information, ce sont des choses qui ont l'apparence de symptôme, c'est-à-dire en principe des choses qui vous font signe, mais à quoi on ne comprend rien. C'est la seule chose sûre. Je vous dirai comment [...]

L'homme, c'est intraduisible, c'est comme ça, c'est le type bien. Fait très curieux, ce détour de jonglerie et d'échange entre le *XING* et le *MING*. C'est évidemment beaucoup trop calé pour que je vous en parle aujourd'hui, mais je le mets à l'horizon, à la pointe, pour vous dire que c'est là qu'il faudra en venir, puisque de toute façon le *XING*, ce quelque chose qui ne va pas, qui est sous-développé, il faut bien savoir où le mettre. Qu'il puisse vouloir dire la nature, cela n'a pas quelque chose de très satisfaisant, vu l'état où en sont les choses pour ce qui est de l'histoire naturelle. Ce *XING*, il n'y a aussi aucune espèce de chance pour que nous le trouvions dans ce truc rudement calé à obtenir, à serrer de près, qui s'appelle le plus-de-jour. Si c'est si glissant, cela ne rend pas facile de mettre la main dessus. C'est tout de même certainement pas à cela que nous nous référons quand nous parlons de sous-développement.

Je sais bien qu'il faut terminer maintenant, parce que, mon Dieu, l'heure avance. Je vais vous laisser peut-être un peu trop en haleine. Tout de même, je vais revenir un peu en arrière sur le plan de l'agir métaphorique, et pour vous dire en quoi, puisqu'aujourd'hui cela a été mon pivot, la linguistique convenablement filtrée, critiquée, focalisée - enfin pour tout dire à condition que nous fassions exactement ce que nous voulons, ce que font les linguistes, pourquoi ne pas en tirer profit ? Il peut arriver qu'ils fassent quelque chose d'utile. Si la linguistique est ce que je disais tout à l'heure, une métaphore qui se fabrique exprès pour ne pas marcher, cela, peut-être, peut

donner des idées pour ce qui pourrait bien, pour nous, être notre but, d'où nous, nous tenons Meng tseu, et puis quelques autres, à son époque ils savaient ce qu'ils disaient, parce qu'il ne faudrait pas confondre, tout de même, le sous-développement avec le retour à un état archaïque. Ce n'est pas parce que Meng tseu vivait au III^e siècle avant J. C. que je vous le présente comme une mentalité primitive, je vous le présente comme quelqu'un qui, dans ce qu'il disait, savait probablement une part des choses que nous ne savons pas quand nous disons la même chose. Et alors, c'est cela, peut-être, qui peut nous servir, apprendre avec lui à soutenir une métaphore, non pas fabriquée pour ne pas marcher, mais dont nous suspendions l'action, c'est là peut-être la voie nécessaire - j'en resterai là aujourd'hui - pour un discours qui ne serait pas du semblant.

Séminaire du 17 février 1971

Ceci (**FIG. 4.1**) est le nom de l'auteur²¹ de cette menue formule [auquel] malgré qu'elle ait été écrite vers 250 avant J.C., en Chine comme vous le voyez, au Livre IV, 2ème partie (ou bien partie 8)²², paragraphe 26, de Meng tseu, que les Jésuites appellent Mencius, puisque ce sont eux qui ont fait, bien avant l'époque où il y a eu des sinologues, que j'aie eu le bonheur d'acquérir le premier livre sur lequel se soient trouvés conjoints une plaque d'impression chinoise avec des choses imprimées de notre cru. Ce n'est pas tout à fait la même chose que le premier livre où il y ait eu à la fois des caractères chinois et des caractères européens. C'est une traduction des fables d'Esopé, c'est paru en 1840, et ça se targue, à juste titre, d'être le premier livre où se soit réalisée cette conjonction. 1840, dites-vous que c'est à peu près, justement, la date du moment où il y a eu des sinologues. Les Jésuites étaient depuis bien longtemps en Chine, comme peut-être certains s'en souviennent. Ils ont failli faire la conjonction de la Chine avec ce qu'ils représentaient au titre de missionnaires, seulement, ils se sont laissés un peu impressionner par les rites chinois, et comme vous le savez peut-être, en plein XVIIIe siècle cela leur a fait quelques ennuis avec Rome, qui n'a pas montré en l'occasion une particulière acuité politique. Enfin, dans Voltaire - si vous lisez Voltaire, mais bien sûr plus personne ne lit Voltaire, vous avez tort, c'est tout plein de choses - dans très exactement *Le Siècle de Louis XIV*, et en appendice, je crois²³, il y a un grand développement sur cette querelle des rites, d'où beaucoup de choses dans l'Histoire se trouvent maintenant en position de filiation.

Quoi qu'il en soit, donc, c'est de Mencius qu'il s'agit, et il écrit ceci - puisque je l'ai écrit au tableau pour commencer (**FIG. 4.2**), cela ne fait pas à proprement parler partie de mon discours d'aujourd'hui, c'est pour cela que je le case avant l'heure pile midi et demie - je vais vous dire où je vais essayer de vous faire sentir ce que cela veut dire, et puis cela vous mettra dans le bain, concernant ce qui est l'objet, à proprement parler, de ce que je veux énoncer aujourd'hui, c'est à savoir, dans ce qui nous préoccupe, quelle est la fonction de l'écriture. Comme l'écriture existe en Chine depuis un temps immémorial, elle a eu en Chine un rôle tout à fait pivot dans un certain nombre de choses qui se sont passées, et c'est assez éclairant sur ce que nous pouvons penser de la fonction de l'écriture. Il est certain que l'écriture a joué un rôle tout à fait décisif dans le support de quelque chose auquel nous avons cet accès-là et rien d'autre, à savoir un type de structure sociale qui s'est soutenu très longtemps, et d'où, jusqu'à cette époque récente, on pouvait conclure qu'il y avait une toute autre filiation, quant à ce qu'il supportait en Chine, que ce qui s'était engendré chez nous, et nommément par un de ces phylums philosophiques en tant que, je l'ai pointé l'année dernière, il est nodal pour comprendre ce dont il s'agit quant au discours du maître.

Alors voilà comment s'énonce cet exergue²⁴. Comme je vous ai déjà montré au tableau la dernière fois, ceci [*se reporter à chaque fois à la figure 4.2*] désigne le ciel,

孟子

FIG. 4.1

天 下 之 言 性 也

TIAN

XIA

ZHI

YAN

XING

YE

則 故 而 已 矣

ZE

GU

ER

Ji

YI

故 者 以 利 爲 本

GU

ZHE

YI

LI

WEI

BEN

FIG. 4.2a

Les caractères examinés par Lacan

Séance du 17 février 1971

FIG. 4.2b

Le texte original chinois de Mencius (en haut),
suivi de son adaptation en chinois moderne.

(Lacan n'examine que les deux premières phrases. Se reporter à la note 24)

8·26 孟子曰：“天下之言性也，則故而已矣。故者以利^①爲本。所惡於智者，爲其鑿也。如智者若禹之行水也，則無惡於智矣。禹之行水也，行其所無事也。如智者亦行其所無事，則智亦大矣。天之高也，星辰之遠也，苟求其故，千歲之日至^②，可坐而致也。”

【譯文】 孟子說：“天下的討論人性，只要能推求其所以然便行了。推求其所以然，基礎在於順其自然之理。我們厭惡使用聰明，就是因爲聰明容易陷於穿鑿附會。假若聰明人像禹的使水運行一樣，就不必對聰明有所厭惡了。禹的使水運行，就是行其所無事，〔順其自然，因勢利導。〕假設聰明人也能行其所無事，〔不違反其所以然而努力實行，〕那聰明也就不小了。天極高，星辰極遠，只要能推求其所以然，以後一千年的冬至，都可以坐着推算出來。”

①利——朱熹集註云：“利猶順也。”

②日至——孟子兩言“日至”，“至於日至之時皆熟矣”(11·7)則謂夏至，這個“日至”，當指冬至，因爲周正以冬至之月爲元月。

cela se lit *TIĀN - TIĀN XÌA*, c'est sous le ciel, "tout ce qui est sous le ciel". Ici c'est un déterminatif, *ZHI*, il s'agit de quelque chose qui est dessous le ciel. Qu'est-ce qui est dessous le ciel ? C'est ce qui vient après. Ce que vous voyez là n'est autre que la désignation de la parole, que dans l'occasion nous énoncerons *YĀN. XÌNG*, je l'ai déjà mis au tableau la dernière fois, en vous signalant que le *XÌNG* c'était précisément un des éléments qui nous préoccuperaient cette année pour autant que le terme qui en approche le plus, c'est celui de la nature. Et *YĒ* est quelque chose qui conclut une phrase sans dire, à proprement parler, qu'il s'agit de quelque chose de ce que nous énonçons "est", "être", c'est une conclusion, disons une ponctuation. Car la phrase continue ici, puisque les choses s'écrivent de droite à gauche, la phrase continue ici par un certain *ZÉ* qui veut dire "par conséquent", et qui en tout cas indique le conséquent.

Alors voyons ce dont il s'agit. *YĀN* ne veut dire rien d'autre que le langage. Mais comme tous les termes énoncés dans la langue chinoise, c'est susceptible aussi d'être employé au sens du verbe, donc cela peut vouloir dire aussi, à la fois, la parole et ce qui parle, et qui parle quoi ? Ce serait, dans ce cas, ce qui suit, à savoir *XÌNG*, la nature, ce qui parle de la nature sous le ciel, et *YĒ* serait une ponctuation.

Néanmoins, et c'est en cela qu'il est intéressant de s'occuper d'une phrase de la langue écrite, vous voyez que vous pourriez couper les choses autrement et dire la parole, voire le langage, car s'il s'agissait de préciser "la parole", nous aurions un autre caractère légèrement différent. A ce niveau tel, donc, qu'il est écrit ici, ce caractère peut aussi bien vouloir dire parole que langage. Ces sortes d'ambiguïtés sont tout à fait fondamentales dans l'usage de ce qui s'écrit très précisément, et c'est ce qui en fait la portée puisque, comme je vous l'ai fait remarquer au départ de mon discours de cette année, et plus spécialement la dernière fois, c'est très précisément en tant que la référence, quant à tout ce qui est du langage, est toujours indirecte, que le langage prend sa portée. Nous pourrions dire aussi : "le langage, voilà *XÌNG*, la nature", car cette nature n'est pas, au moins dans Meng tseu, n'importe quelle nature. Il s'agit justement de l'être parlant, celle dont, dans un autre passage, il tient à préciser qu'il y a une différence, ajoute-t-il, pointe-t-il, entre deux termes qui veulent bien dire ce qu'ils veulent dire, une différence infinie, et qui peut être celle qui est définie là - la nature et la nature de l'animal. Vous le verrez d'ailleurs, que nous prenions l'une ou l'autre de ces interprétations, l'axe qui va se dire de ce "comme" conséquent n'en sera pas changé. *ZÉ*, donc, c'est la conséquence. *GÙ*, c'est ici, c'est de cause, car cause ne veut pas dire autre chose - quelle que soit l'ambiguïté d'un certain livre qui est celui-ci, *Mencius on the Mind*, à savoir un livre commis par un nommé Richards, qui n'était certainement pas le dernier venu. Richards et Ogden²⁵ sont les deux chefs de file d'une position née en Angleterre et tout à fait conforme à la meilleure tradition de la philosophie anglaise, qui a constitué au début de ce siècle la doctrine appelée logico-positivisme, dont le livre majeur s'appelle *The Meaning of Meaning*. C'est un livre auquel vous trouverez déjà allusion dans mes *Ecrits*, avec une certaine position dépréciative de ma part²⁶. *Meaning*

of Meaning, cela veut dire "le sens du sens". Le logico-positivisme procède de cette exigence, qu'un texte ait un sens saisissable, ce qui l'amène à une position qui est celle-ci, qu'un certain nombre d'énoncés philosophiques se trouvent en quelque sorte dévalorisés au principe, du fait qu'ils ne donnent aucun résultat saisissable quant à la recherche du sens. En d'autres termes, pour peu qu'un texte philosophique soit pris en flagrant délit de non-sens, il est mis pour cela hors du jeu. Il n'est que trop clair que c'est là une façon d'élaguer les choses qui ne permet guère de s'y retrouver, car si nous partons du principe que quelque chose qui n'a pas de sens ne peut être essentiel dans le développement d'un discours, nous perdons le fil, tout simplement. Je ne dis pas, bien sûr, qu'une telle exigence ne soit de procédé, mais que ce procédé nous interdise, en quelque sorte, toute articulation dont le sens n'est pas saisissable, c'est quelque chose, par exemple, qui aboutira à ceci, que nous ne pourrons plus faire usage du discours mathématique dont, de l'aveu même des logiciens les plus qualifiés, ce qui le caractérise, c'est qu'il ne se peut pas, dans tel ou tel de ses points, que nous ne puissions plus donner aucun sens, ce qui ne l'empêche pas, précisément, d'être de tous les discours celui qui se développe avec le plus de rigueur. Nous nous trouvons d'ailleurs, de ce fait, en un point qui est tout à fait essentiel à mettre en relief concernant la fonction de l'écriture.

Donc, c'est de *GU* qu'il s'agit, et en tant que *YI WÉI*. Car je vous ai déjà dit que ce *WÉI*, qui peut dans certains cas vouloir dire "agir", voire même quelque chose qui est de l'ordre de "faire", encore que ce ne soit pas n'importe lequel, *YI* a ici le sens de quelque chose comme "avec", c'est "avec" que nous allons procéder, à quoi ? Comme *LI* ; c'est ici le mot sur lequel je vous pointe ceci, que *LÌ*, je répète, ce *LÌ*, qui veut dire "intérêt, profit" - et la chose est d'autant plus remarquable que précisément Mencius, dans son premier chapitre, se présentant à un certain prince, peu importe lequel, de l'un de ce qui constituait les royaumes dits par la suite être les "Royaumes combattants"²⁷, se trouve, auprès de ce prince qui lui demande des conseils, marquer qu'il n'est pas là pour lui enseigner ce qui fait notre loi présente à tous, à savoir ce qui convient pour l'accroissement de la richesse du royaume²⁸, et nommément pour ce que nous appellerions la plus-value. S'il y a un sens qu'on peut donner rétroactivement à *LÌ*, c'est bien de cela qu'il s'agit. Or, c'est bien là qu'il est remarquable de voir que ce que marque en l'occasion Mencius, c'est qu'à partir, donc, de cette parole qui est la nature, ou si vous voulez de la parole qui concerne la nature, ce dont il va s'agir, c'est d'arriver à la cause, en tant que la dite cause c'est *LÌ. LÌ ER JI YI*, ce qui veut dire le *LÌ*, *ÉR* est quelque chose qui veut dire à la fois comme "et" et comme "mais", *ÉR JI YI*, "c'est seulement ça". Et pour qu'on n'en doute pas, le *YI* qui termine, qui est un *YI* conclusif, ce *YI* a le même accent de "seulement" : "c'est *LÌ* et ça suffit".

C'est là que je me permets, en somme, de reconnaître que pour ce qui est des effets du discours pour tout ce qui est dessous le ciel, ce qui en ressort n'est autre que la fonction de la cause en tant qu'elle est le plus-de-jouir. Vous verrez, à vous référer à ce

texte de Meng tseu - vous avez deux façons de le faire : vous le procurer d'une part dans l'édition, en somme très bonne, qui en a été donnée par un Jésuite à la fin du XIXe nommé Wieger, dans une édition des quatre livres fondamentaux du confucianisme²⁹, et l'autre façon, c'est de vous emparer de ce *Mencius on the Mind* qui est paru chez Kegan Paul à Londres, je ne sais pas s'il existe encore beaucoup d'exemplaires encore *available*, comme on dit. Mais après tout, cela vaut la peine d'en faire faire pour ceux qui seraient curieux de se reporter à quelque chose d'aussi fondamental pour un certain éclairage d'une réflexion sur le langage qui est le travail d'un néo-positiviste, et qui n'est certainement pas négligeable.

Autre chose, donc, est de parler de l'origine du langage, et autre chose de sa liaison à ce que j'enseigne, conformément à ce que j'articule, que j'ai l'année dernière articulé comme le discours de l'analyste. Car vous ne l'ignorez pas, la linguistique a commencé avec Humboldt par quelque sorte d'interdit, poser la question de l'origine du langage, faute de quoi bien sûr on s'égare. Ce n'est pas rien que quelqu'un se soit avisé, en pleine période de mythification génétique - c'était le style au début du siècle XIX - ait posé que rien, à jamais, ne serait situé, fondé, articulé, concernant le langage, si on ne commençait pas d'abord par interdire les questions de l'origine. C'est un exemple qui aurait bien dû être suivi ailleurs, cela nous aurait évité bien des élucubrations, du type de celles que l'on peut appeler primitivistes. Il n'y a rien de tel que la référence au primitif pour primitiver la pensée, puisque c'est elle-même qui régresse régulièrement à la mesure de ce qu'elle prétend découvrir comme primitif.

Le discours de l'analyste, il faut bien entendu que je vous le dise, puisqu'en somme vous ne l'avez pas entendu, le discours de l'analyste n'est rien d'autre que la logique de l'action. Vous ne l'avez pas entendu, pourquoi ? Parce que, dans ce que j'ai articulé l'année dernière avec des petites lettres au tableau, sous cette forme de a sur S_2 , et de ce qui se passe au niveau de l'analysant, à savoir la fonction du sujet en tant que barré, et en tant que ce qu'il produit ce sont des signifiants, et pas n'importe lesquels, des signifiants-maîtres, c'est parce que c'était écrit, et écrit comme cela, que je l'ai écrit à maintes reprises - c'est pour cela même que vous ne l'avez pas entendu. C'est en cela que l'écrit se différencie de la parole, et il faut y remettre la parole, et l'en beurrer sérieusement, mais naturellement non pas sans inconvénients de principe, pour qu'il soit entendu. On peut donc écrire des tas de choses sans ce que cela parvienne à aucune oreille, c'est pourtant écrit. C'est même pour cela que mes *Ecrits*, je les ai appelés comme cela. Du monde sensible en a été scandalisé, et pas n'importe qui ! Il est très curieux que la personne que cela a littéralement convulsé soit une Japonaise, je commenterai cela plus tard. Naturellement, ici, cela n'a convulsé personne, la Japonaise dont je parle n'est pas là. Mais n'importe qui, qui est de cette tradition saurait, je pense, à l'occasion comprendre pourquoi cette espèce d'effet d'insurrection s'est produit. C'est de la parole, bien sûr, que se fraye la voie vers l'écrit. Mes *Ecrits*, si je les ai intitulés ainsi, c'est qu'ils représentent une tentative, une tentative d'écrit, comme c'est

suffisamment marqué dans ceci, que cela aboutit à des graphes. L'ennui, c'est que les gens qui prétendent me commenter partent tout de suite des graphes. Ils ont tort. Les graphes ne sont compréhensibles qu'en fonction, je dirais, du moindre effet de style des dits *Ecrits*, qui en sont en quelque sorte les marches d'accès, moyennant quoi l'écrit repris à soi tout seul, qu'il s'agisse de tel ou tel schéma, celui qu'on appelle "L" ou n'importe quoi, ou du grand graphe lui-même, présente l'occasion de toutes sortes de malentendus. C'est d'une parole qu'il s'agit, en tant bien sûr, et pourquoi pas, qu'elle tend à frayer la voie à ces graphes, qu'il s'agit, mais il convient de ne pas oublier cette parole, pour la raison qu'elle est elle-même ce qui se réfléchit de la règle analytique, qui est comme vous le savez - parlez, parlez, il suffit que vous paroliez, voilà la boîte d'où sortent tous les dons du langage, une boîte de Pandore !

Quel rapport donc avec ces graphes ? Ces graphes, bien sûr - personne n'a encore osé aller jusque là - ils ne vous indiquent en rien quoi que ce soit qui permette de faire retour à l'origine du langage. S'il y a une chose qui y paraît, et tout de suite, c'est que non seulement ils ne la livrent pas, mais qu'ils ne la promettent pas non plus.

Ce dont il va s'agir aujourd'hui, c'est de la situation par rapport à la vérité, qui résulte de ce qu'on appelle la libre association, autrement dit un libre emploi de la parole. Je n'en ai jamais parlé qu'avec ironie - il n'y a pas plus de libre association qu'on ne pourrait dire qu'est libre une variable liée dans une fonction mathématique, et la fonction définie par le discours analytique n'est, bien évidemment, pas libre, elle est liée. Elle est liée par des conditions que je désignerai rapidement comme celles du cabinet analytique.

A quelle distance est mon discours analytique, tel qu'il est ici défini par cette disposition écrite, à quelle distance est-il du cabinet analytique ? C'est précisément ce qui constitue ce que nous appellerons mon dissentiment d'avec un certain nombre de cabinets analytiques. Aussi, cette définition analytique pour pointer là où je suis ne leur paraît pas s'accorder aux conditions du cabinet analytique. Mesurer ce qu'on fait quand on entre dans une psychanalyse, c'est quelque chose qui a bien son importance, mais en tout cas, quant à moi, s'indique dans le fait que je procède toujours à de nombreux entretiens préliminaires. Une personne pieuse, que je ne désignerai pas autrement, trouvait paraît-il, aux derniers échos, enfin des échos qui datent de trois mois, qu'au moins y avait-il une gageure intenable pour elle à fonder le transfert sur le sujet supposé savoir, puisque par ailleurs la méthode implique qu'il se soutienne d'une absence totale de préjugés quant au cas. Sujet supposé savoir quoi, alors ? Me permettrai-je de demander à cette personne si le psychanalyste doit être supposé savoir ce qu'il fait, et s'il le sait effectivement ? A partir de là, on comprendra que je pose d'une certaine façon mes questions sur le transfert, dans "La direction de la cure" par exemple, qui est un texte auquel je vois avec plaisir que, dans mon école - puisqu'il se passe quelque chose de nouveau, c'est que dans mon école on se met à travailler au titre d'une école, c'est là un pas quand même nouveau pour être relevé - j'ai pu constater, non sans plaisir, qu'on

s'était aperçu que, dans ce texte, je ne tranche aucunement de ce qu'est le transfert. C'est très précisément qu'en disant le sujet supposé savoir, tel que je le définis, la question tout à fait reste entière de savoir si l'analyste peut être supposé savoir ce qu'il fait.

Pour en quelque sorte prendre départ de ce qui aujourd'hui va être énoncé, et pour lequel ce petit caractère chinois, car c'est écrit, celui-là³⁰, c'en est un dont je regrette beaucoup que la craie ne permette pas de mettre les accents que permet le pinceau, c'en est un qui a un sens, pour satisfaire aux exigences des logico-positivistes, c'est un sens dont vous allez voir qu'il est pleinement ambigu, puisqu'il veut dire à la fois "retors", qu'il veut aussi dire "personnel" au sens de "privé", et puis il en a encore quelques autres. Mais ce qui paraît remarquable, c'est sa forme écrite, qui va me permettre tout de suite de vous dire où se placent les termes autour desquels va tourner mon discours d'aujourd'hui.

Si nous placions quelque part ici [*schéma manquant*] ce que j'appelle, au sens le plus large - je dois dire que je n'ai pas besoin du sens et de le souligner - les effets du langage, c'est ici que nous aurions à mettre ce dont il s'agit, à savoir où ils prennent leur principe - c'est en cela que le discours analytique est révélateur de quelque chose, qu'il est un pas - je vais essayer de le rappeler, encore qu'il s'agisse pour l'analyse de vérités premières. C'est par là que je vais commencer tout de suite. Nous aurions alors ici le fait de l'écrit. Il est très important, à notre époque, et à partir de certains énoncés qui ont été faits et qui tendent à établir de très regrettables confusions, de rappeler tout de même que l'écrit est, non pas premier, mais second par rapport à toute fonction du langage, et que néanmoins, sans l'écrit, il n'est d'aucune façon possible de revenir à questionner ce qui résulte au premier chef de l'effet du langage comme tel, autrement dit de l'ordre symbolique, c'est à savoir, pour vous faire plaisir, mais vous savez que j'ai introduit le terme de "demansion", la "demansion", la résidence, le lieu de l'Autre, de la vérité. Je sais que "demansion" a fait question pour certains, les échos m'en sont revenus. Eh bien, si "demansion" est, en effet, un terme nouveau que j'ai introduit, fabriqué, et s'il n'a pas de sens, eh bien cela veut dire que c'est à vous que revient de lui en donner un. Interroger la "demansion" de la vérité, la vérité dans sa demeure, c'est quelque chose - là est le terme, la nouveauté de ce que j'ai introduit aujourd'hui - qui ne se fait que par l'écrit, et par l'écrit en tant que ceci, qu'il n'est que de l'écrit que se constitue la logique.

Voici ce que j'introduis en ce point de mon discours de cette année - il n'y a de question logique qu'à partir de l'écrit, en tant que l'écrit n'est, justement, pas le langage. Et c'est en cela que j'ai énoncé qu'il n'y a pas de métalangage, que l'écrit même, en tant qu'il se distingue du langage, est là pour nous montrer que, si c'est de l'écrit que s'interroge le langage, c'est justement en tant que l'écrit ne l'est pas, mais qu'il ne se construit, ne se fabrique, que de sa référence au langage.

Après avoir posé ceci, qui a l'avantage de vous frayer ma visée, mon dessein, je repars de ceci, qui concerne ce point qui est de l'ordre de cette surprise par où se signale l'effet de rebroussement dont j'ai essayé de définir la jonction de la vérité au savoir, et

que j'ai énoncée en ces termes - qu'il n'y a pas de rapport sexuel chez l'être parlant. Il y a une première condition qui pourrait tout de suite le faire voir, c'est que le rapport sexuel, comme tout autre rapport au dernier terme, ne subsiste que de l'écrit. L'essentiel du rapport, c'est une application, a appliqué sur b , $a \rightarrow b$, et si vous ne l'écrivez pas a et b , vous ne tenez pas le rapport en tant que tel. Vous ne pouvez pas dire qu'il ne se passe pas des choses dans le réel, et au nom de quoi l'appelleriez-vous rapport ? Cette chose grosse comme tout suffirait déjà à rendre, disons, concevable qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, mais ne trancherait en rien le fait que l'on n'arrive pas à l'écrire. Je dirai même plus, il y a là quelque chose que l'on a fait depuis un bout de temps, c'est de l'écrire comme cela en se servant de petits signes planétaires, σ φ , à savoir le rapport de ce qui est mâle à ce qui est femelle.

Et je dirai même que depuis un certain temps, grâce au progrès qu'a permis l'usage du microscope - n'oublions pas qu'avant Swammerdam³¹ on ne pouvait en avoir aucune espèce d'idée - ceci peut sembler articuler le fait que le rapport, si complexe soit-il, si méiotique qu'en soit le procès, par où les cellules dites gonadiques donnent un modèle de la fécondation d'où procède la reproduction, eh bien il semble qu'en effet quelque chose soit là fondé et établi, qui permette de situer à un certain niveau, dit biologique, ce qu'il en est du rapport sexuel. L'étrange assurément - et après tout, mon Dieu, pas tellement tel, mais je voudrais évoquer pour vous la dimension d'étrangeté de la chose - c'est que la dualité et la suffisance de ce rapport ont depuis toujours leur modèle - je vous l'ai évoqué la dernière fois à propos de ces petits signes chinois. Là il y en a un, là, je me suis tout d'un coup impatienté de vous montrer des signes qui avaient l'air d'être là uniquement pour vous épater - eh bien le Yin que je ne vous ai pas fait la dernière fois, voilà le Yin, et le Yang le voilà (**FIG. 4.3**), je le répète.

Voilà le Yin et le Yang, les principes mâle et femelle, voilà ce qui après tout n'est pas particulier à la tradition chinoise, voilà ce que après tout vous retrouverez dans toute espèce de cogitation concernant les rapports de l'action et de la passion, concernant le formel et le substantiel, concernant *Purusha*, l'esprit, et *Prakriti*, je ne sais quelle matière femellisée³², le modèle général de ce rapport du mâle et de la femelle est bien ce qui hante depuis longtemps, depuis toujours, le repérage de l'être parlant, concernant les forces du monde, celles qui sont *TIAN XIA*, sous le ciel.

Il convient de marquer ceci de tout à fait nouveau, ce que j'ai appelé l'effet de surprise que comporte ce qui est sorti, quoi que cela vaille, du discours analytique, c'est qu'il est intenable d'en rester d'aucune façon à cette dualité comme suffisante. C'est que la fonction dite du phallus, qui est à vrai dire la plus maladroitement maniée, mais qui est là, qui fonctionne dans ce qu'il en est, non pas seulement d'une expérience liée à ce je ne sais quoi qui serait à considérer comme déviant, comme pathologique, mais qui est essentiel comme tel à l'institution du discours analytique, cette fonction du phallus rend désormais intenable cette bipolarité sexuelle, et intenable d'une façon qui, littéralement, volatilise ce qu'il en est de ce qui peut s'écrire de ce rapport. Il faut

Séance du 17 février 1971

陰 陽

FIG. 4.3

YIN et YANG

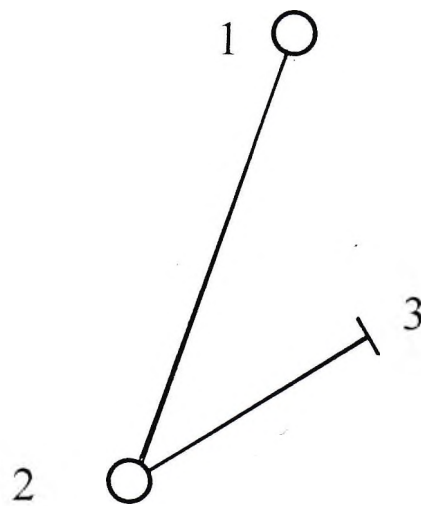


FIG. 4.4

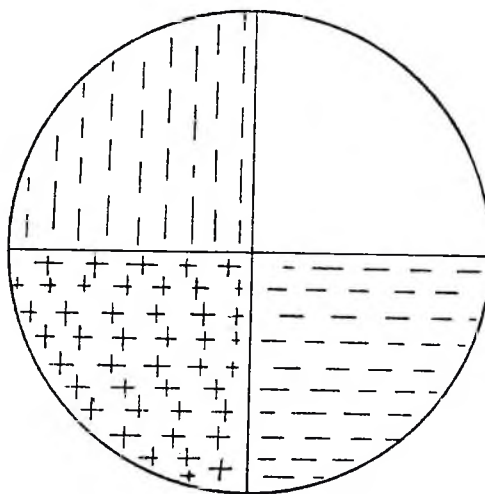


FIG. 4.5

	O		P	
(1)			$\neg a \wedge \neg \neg a$	
(2)	?	$a \wedge \neg \neg a$	a	? 1
(3)		a		? 2
(4)		$\neg a$		a

Ce tableau représente la stratégie de gain pour P . La division des colonnes, à partir de la ligne (2), est due au fait que O peut choisir entre ? et $a \wedge \neg \neg a$. À la sous-colonne de droite, P déclare « ? 1 » (*dubite* 1) et O doit répondre par le premier terme a de la conjonction. P ne s'ensuit en cause le second terme et peut, à son tour, répondre a à la riposte $\neg a$ de O . Si maintenant O réclamait une preuve de a , P pourrait d'abord l'exiger de O , puisque celui-ci a déjà affirmé a plus haut. P dispose donc toujours d'une stratégie de gain, s'il a soin de n'affirmer que des propositions qui ont été préalablement soutenues par O .

Pour la proposition, logiquement vraie en logique classique, $a \vee \neg a$, le tableau a l'allure suivante :

	O		P	
(1)			$a \vee \neg a$	
(2)		?	a	$\neg a$
(3)	?	a		

Ici, à la ligne (2), P a le choix entre a et $\neg a$. S'il choisit a et ne peut en apporter la preuve, il perdra. En revanche s'il choisit $\neg a$, il perdra si O peut prouver la thèse a . Donc P ne peut gagner $a \vee \neg a$ que s'il sait soit (1) comment prouver a , soit (2) que l'opposant ne peut pas prouver a . En conséquence P ne peut pas, en général, gagner cette thèse. Car, si P sait seulement, par exemple, que son opposant connaît deux nombres amis (c'est-à-dire deux nombres dont chacun est la somme des diviseurs propres de l'autre), cela ne lui donnera pas pour autant le moyen de trouver, lui aussi, deux nombres amis. Et il ne pourrait que par hasard tomber tout justement sur 220 et 284. On voit apparaître ici une différence entre les deux formes propositionnelles $\neg a \wedge \neg \neg a$ et $a \vee \neg a$, qui sont toutes deux logiquement vraies au sens classique des joncteurs (c'est-à-dire par rapport aux propositions v -définies). On peut toujours, dans un dialogue, gagner les propositions de la forme $\neg a \wedge \neg \neg a$, mais pas les propositions de la forme $a \vee \neg a$. Dans le second cas il faut en effet se décider effectivement entre a et $\neg a$ et on ne peut le faire que sur la base du contenu de a et non sur celle de sa seule forme.

Nous sommes ainsi conduits à une nouvelle notion de vérité logique, plus forte que celle de la logique classique utilisée jusqu'ici. Il s'agit de la vérité logique effective d'une forme propositionnelle. Nous dirons qu'une forme propositionnelle est *logiquement vraie de façon effective* si et seulement s'il est possible de gagner dans un dialogue toute proposition de cette forme (contre tout opposant). Cette définition ne suffit pas à caractériser la vérité effective de manière satisfaisante. Nous avons dû en effet nous référer à toutes les propositions — et à tous les opposants alors que, dans la mesure où la logique formelle est l'étude des formes propositionnelles, chacun des concepts utilisé ne peut être défini qu'en termes des formes.

Avant de donner cependant une définition satisfaisante, nous allons étendre encore le champ des formes propositionnelles à la conditionnelle (effective). En logique classique $a \rightarrow b$ n'était introduite que comme une abréviation pour la proposition $\neg a \vee b$. Mais si a et b sont d -définies, l'usage dans un dialogue de $a \rightarrow b$ peut se faire de la façon suivante, en accord satisfaisant avec la signification courante de l'expression « si a , alors b ». Si le premier partenaire affirme $a \rightarrow b$, le second a le choix entre ? et a . Dans le cas ?, le premier partenaire a gagné. Dans le cas a , il doit affirmer b , pour le cas où le second peut justifier son affirmation a . Le gain et la perte suivent l'issue du dialogue avec a et b . Cette procédure diffère de celle utilisée pour $\neg a \vee b$. Ainsi par exemple $a \rightarrow a$ peut toujours se gagner, au contraire de $\neg a \vee a$. Si P en effet affirme une proposition $a \rightarrow a$, il ne s'engage qu'à soutenir a si O l'a soutenu auparavant. Il s'ensuit que la conditionnelle effective $a \rightarrow b$ n'est nullement une abréviation pour $\neg a \vee b$.

Examinons deux exemples de dialogues systématiquement conduits et de leurs stratégies de gain.

	O	P
(1)		$\neg \neg \neg \bigwedge_x a(x) \rightarrow \bigwedge_x \neg \neg \neg a(x)$
(2)	$\neg \neg \neg \bigwedge_x a(x)$	$\bigwedge_x \neg \neg \neg a(x)$
(3)	? n	$\neg \neg \neg a(n)$
(4)	$\neg \neg a(n)$	$\neg \neg \bigwedge_x a(x)$
(5)	$\bigwedge_x a(x)$	? n
(6)	$a(n)$	$a(n)$

A la ligne (2), O suivant la règle pour $\rightarrow$, répond par l'antécédent et P par le conséquent. A la ligne (3), O demande une justification de $P(2)$ et P

7. Il sera éventuellement commode de dire aussi « effectivement I -vrai », où « I -vrai » traduit l'allemand *logisch-wahr*.

distinguer ce qu'il en est de cette intrusion du phallus, de ce que certains ont cru pouvoir traduire du terme de "manque du signifiant". Cela n'est pas du manque du signifiant qu'il s'agit, mais de l'obstacle fait à un rapport. Le phallus, en mettant l'accent sur un organe, ne désigne nullement l'organe dit pénien avec sa physiologie, ni même la fonction que l'on peut, ma foi, lui attribuer avec quelque vraisemblance comme étant celle de la copulation. Il vise de la façon la moins ambiguë, si on se rapporte aux textes analytiques, son rapport à la jouissance. Et c'est en cela qu'ils le distinguent de la fonction physiologique, il y a - c'est cela qui se pose comme constituant de la fonction du phallus - une jouissance qui constitue dans ce rapport, différent du rapport sexuel - quoi ? Ce que nous appellerons sa condition de vérité.

L'angle sous lequel est pris l'organe qui, au regard de ce qu'il en est dans l'ensemble des vivants, n'est nullement lié à cette forme particulière - si vous saviez la variété des organes qui existent chez les insectes, vous pourriez, ce qui est après tout le principe de ce qui est toujours d'un bon usage, à savoir l'étonnement pour interroger le réel, vous pourriez certainement, en effet, vous étonner que cela soit particulièrement comme cela fonctionne ainsi chez les vertébrés : il s'agit ici de l'organe en tant - il faut bien ici que j'aille vite, car je ne vais pas, enfin, m'éterniser, tout reprendre, qu'on se reporte au texte dont je parlais tout à l'heure, à "La direction de la cure et les principes de son pouvoir" - le phallus c'est l'organe en tant qu'il est - E-S-T, il s'agit de l'être - la jouissance féminine. Voilà où est, en quoi réside l'incompatibilité de l'être et de l'avoir. Dans ce texte, j'ai réussi à répéter, avec une certaine insistance, en y mettant certains accents de style dont je répète qu'ils sont aussi importants pour y acheminer que les graphes à quoi ils aboutissent, et voilà que j'ai en face de moi, à ce fameux congrès de Royaumont, quelques personnes qui ricanaient : "Si tout est là, s'il s'agit de l'être et de l'avoir, cela n'a pas grande portée, cela, l'être et l'avoir, on les choisit, hein ?" C'est pourtant cela qui s'appelle la castration.

Ce que je propose est ceci, c'est de poser que le langage - nous mettons celui-là ici (FIG. 4.4) - a son champ réservé dans cette béance du rapport sexuel telle que la laisse ouverte le phallus, en posant ce qu'il y introduit, ça n'est, non pas deux termes se définissant du mâle et du femelle, mais de ce choix qu'il y a entre des termes d'une nature et d'une fonction bien différente, qui s'appellent l'être et l'avoir. Ce qui le prouve, ce qui le supporte, ce qui rend absolument évidente, définitive, cette distance, c'est ceci, ceci dont il ne semble pas que l'on ait remarqué la différence, c'est la substitution au rapport sexuel de ce qui s'appelle la loi sexuelle. C'est là que cette distance, où s'inscrit qu'il n'y a rien de commun entre ce que l'on peut énoncer d'un rapport qui ferait loi en tant qu'il relève, sous une forme quelconque de l'application, telle qu'au plus près la serre la fonction mathématique, et une loi qui est cohérente à tout le registre de ce qui s'appelle le désir, de ce qui s'appelle interdiction, de ce qui souligne que c'est de la béance même de l'interdiction inscrite que relève la conjonction, voire l'identité, comme j'ai osé l'énoncer, de ce désir et de cette loi, et ce qui pose corrélativement tout ce qui

relève de l'effet du langage, de tout ce qui instaure la "demansion" de la vérité d'une structure de fiction.

La corrélation de toujours du rite et du mythe, dont c'est faiblesse ridicule de dire que le mythe serait simplement le commentaire du rite, et qu'il est fait pour le soutenir, pour l'expliquer, alors que c'en est, selon une topologie qui est celle à laquelle j'ai fait depuis assez longtemps un sort pour n'avoir pas besoin de le rappeler - le rite et le mythe sont comme l'endroit et l'envers, à cette condition que cet endroit et cet envers soient en continuité. Le maintien, dans le discours analytique, de ce mythe résiduel qui s'appelle celui de l'Edipe, Dieu sait pourquoi, qui est en fait comme celui de *Totem et Tabou* où s'inscrit ce mythe tout entier, "toutes les femmes", c'est tout de même de là que nous devons interroger d'un peu plus loin, de la logique de l'écrit, ce qu'il veut dire. Il y a bien longtemps que j'ai introduit ici le schéma de Pierce concernant les propositions en tant qu'elles se divisent en quatre - universelle, particulière, affirmative, négative, les deux couples de termes s'échangent. Chacun sait que, dire que "tout x est y" - si le schéma de Pierce, Charles Sanders, a un intérêt, c'est de le montrer -, c'est définir comme nécessaire que "tout quelque chose soit pourvu de tel attribut", est une proposition universelle parfaitement recevable sans qu'il y ait pour autant aucun x. Dans la petite formule ou le petit schéma de Pierce (**FIG. 4.5**), je vous rappelle qu'ici nous avons un certain nombre de traits verticaux, qu'ici nous n'en avons aucun, qu'ici nous avons un petit mélange des deux, et que c'est du chevauchement de deux de ces cases que résulte la spécificité de telle ou telle de ces propositions, et que c'est à rassembler ces deux quadrants que l'on peut dire "tout trait est vertical". S'il n'est pas vertical, il n'y a pas de trait. Pour faire la négative, ce sont ces deux-là qu'il faut réunir [*sur la droite*] : ou bien il n'y a pas de trait, ou bien il n'y en a pas de verticaux.

Ce que désigne le mythe de la jouissance de toutes les femmes, c'est que le "toutes les femmes", il n'y en a pas - il n'y a pas d'universelle de la femme. Voilà ce que pose un questionnement du phallus, et non pas du rapport sexuel, quant à ce qu'il en est de la jouissance qu'il constitue, puisque j'ai dit que c'était la jouissance féminine. C'est à partir de ces énoncés qu'un certain nombre de questions se trouvent radicalement déplacées. Après tout, il est possible qu'il y ait un savoir de la jouissance sexuelle, qui soit le fait de cette "certaine femme". La chose n'est pas impensable, il y en a des traces mythiques dans les coins. Les choses qui s'appellent le Tantra³³, on dit que cela se pratique. Il est tout de même clair que, depuis un bout de temps, si vous me permettez d'exprimer ma pensée ainsi, l'habileté des joueuses de flûte est beaucoup plus patente. Ce n'est pas pour jouer de l'obscénité que j'avance cela en ce point, c'est qu'il y a ici, je le suppose, il y a au moins ici une personne qui sait ce que c'est de jouer de la flûte, c'est la personne qui récemment me faisait remarquer, à propos de ce jeu de la flûte - mais on peut le dire aussi à propos de tout usage d'instrument - quelle division du corps l'usage d'un instrument, quel qu'il soit, rend nécessaire, je veux dire par une rupture de synergies. Il suffit de faire n'importe quel instrument - mettez-vous sur une paire de skis,

vous verrez tout de suite que vos synergies doivent être rompues. Prenez une canne de golf, c'est pareil, il y a deux types de mouvements qu'il faut que vous fassiez en même temps, vous n'y arriverez, au début, absolument pas, parce que synergiquement cela ne s'arrange pas comme ça. La personne qui m'a bien rappelé la chose à propos de la flûte me faisait remarquer que pour le chant, où en apparence il n'y a pas d'instrument - c'est en cela que le chant est particulièrement intéressant - c'est que là aussi, il faut que vous divisiez votre corps, que vous y divisiez deux choses qui sont tout à fait distinctes, pour que vous puissiez chanter, mais qui d'habitude sont absolument synergiques, à savoir la pose de la voix et la respiration.

Bon, ces vérités premières - qui n'ont pas eu besoin de m'être rappelées, parce qu'aussi bien je vous disais que j'en avais ma dernière expérience avec ma canne de golf - c'est ce qui laisse ouverte comme une question, qu'il y a encore quelque part un savoir de l'instrument phallus. Seulement l'instrument phallus, ce n'est pas un instrument comme les autres, c'est comme pour le chant, l'instrument phallus je vous ai déjà dit qu'il n'est pas du tout à confondre avec le pénis. Le pénis, lui, il se règle sur la loi, c'est-à-dire sur le désir, c'est-à-dire sur le fantasme. Et cela, le savoir supposé de la femme qui saurait, là se rencontre un os, justement celui qui manque à l'organe, si vous me permettez de continuer dans la même veine, puisque chez certains animaux, il y en a un, d'os. Ça oui, là il y a un manque, c'est un os manquant ! Ce n'est pas le phallus, c'est le désir ou son fonctionnement. Il en résulte qu'une femme n'a de témoignage de son insertion dans la loi de ce qui supplée au rapport, que par le désir de l'homme; Là, il suffit d'avoir une toute petite expérience analytique pour en avoir la certitude. Le désir de l'homme, je viens de le dire, est lié à sa cause qui est le plus-de-jouir, ou qui est encore, comme je l'ai exprimé maintes fois, qu'il prend sa source dans le champ d'où tout part, l'effet du langage, dans le désir de l'Autre, donc : et la femme, à cette occasion, on s'aperçoit que c'est elle qui est l'Autre. Seulement, elle est l'Autre d'un tout autre ressort, d'un tout autre registre, que son savoir, quel qu'il soit.

Voilà donc l'instrument phallique posé, avec des guillemets, comme "cause" du langage - je n'ai pas dit "origine". Et là, malgré l'heure avancée, je signalerai la trace que l'on en peut avoir, à savoir le maintien, quoi qu'on veuille, d'un interdit sur les mots obscènes. Et puisque je sais qu'il y a des gens qui m'attendent à quelque chose que je leur ai promis, de faire allusion à *Eden, Eden, Eden*³⁴, ah ! et dire pourquoi je signe pas les [propos], c'est que cela n'est pas que mon estime soit médiocre pour cette tentative - à sa façon, elle est comparable à celle des mes *Ecrits*, à ceci près qu'elle est beaucoup plus désespérée. Et c'est parce que je la considère comme en ce point sans espoir, car il est tout à fait désespéré de langagier l'instrument phallique, que je pense aussi que ne peuvent se développer autour d'une telle tentative que des malentendus. Vous voyez que c'est en un point hautement théorique que se place, en l'occasion, mon refus.

Là où je voudrais en revenir est ceci - d'où interroge-t-on la vérité ? Car la vérité, elle peut dire tout ce qu'elle veut, c'est l'oracle, cela existe depuis toujours et après cela on

n'a plus qu'à se débrouiller. Seulement, il y a un fait nouveau, le premier fait nouveau depuis que fonctionne l'oracle, c'est-à-dire depuis toujours, c'est un fait écrit, le fait nouveau, et qui s'appelle "La chose freudienne", où j'ai indiqué ceci que personne n'avait dit, seulement comme c'est écrit, naturellement vous ne l'avez pas entendu, j'ai dit "La vérité parle je". Si vous aviez donné son poids à cette espèce de luxuriance polémique que j'ai faite pour présenter la vérité - je ne me souviens même plus de ce que j'ai écrit - comme rentrant dans la pièce dans un fracas de miroirs, cela aurait peut-être pu vous ouvrir les oreilles. Mais le bruit des miroirs qui se cassent, dans un écrit, cela ne vous frappe pas ! C'était pourtant assez bien écrit, c'est ce que l'on appelle l'effet de style, et cela vous aurait certainement aidé à comprendre ce que cela veut dire, "La vérité parle je". Cela veut dire qu'on peut lui dire "tu", et je vais vous expliquer à quoi cela sert. Vous allez croire, bien sûr, que je vais vous dire qu'il sert au dialogue. Il y a longtemps que j'ai dit qu'il n'y avait pas de dialogue, et avec la vérité, bien sûr, encore moins. Néanmoins, si vous lisez quelque chose qui s'appelle *La métamathématique* de Lorenzen³⁵ - je l'ai apporté, c'est chez Gauthier-Villars et Mouton, et puis je vais même vous indiquer la page où vous verrez des choses astucieuses, ce sont des dialogues, des dialogues écrits, c'est-à-dire que c'est le même qui écrit les deux répliques ; c'est un dialogue bien particulier, seulement c'est très instructif, vous vous reporterez à la page 22 (**FIG. 4.6**), c'est très instructif et je pourrais le traduire de plus d'une façon, y compris en me servant de mon être et de mon avoir de tout à l'heure. Mais j'irai plus simplement, pour vous rappeler cette chose sur laquelle j'ai déjà mis l'accent, c'est à savoir qu'aucun des prétendus paradoxes auxquels s'arrête la logique classique, nommément celui du "Je mens", ne tient qu'à partir du moment où c'est écrit. Il est tout à fait clair que dire "Je mens" est une chose qui ne fait aucun obstacle, étant donné qu'on ne fait que cela. Alors, pourquoi ne le dirait-on pas ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Que c'est seulement quand c'est écrit que là il y a paradoxe, car on dit - "Là, eh bien, vous mentez ou vous dites vrai." C'est exactement la même chose que je vous ai fait remarquer en son temps, que d'écrire "Le plus petit nombre qui s'écrit en plus de quinze mots", vous ne voyez là aucun obstacle quand je vous le dis ; si c'est écrit, vous les comptez, vous vous apercevrez qu'il n'y en a que treize [*onze* ?], dans ce que je viens de vous dire, mais cela ne se compte que si c'est écrit. Parce que si c'est écrit en japonais, je vous défie de les compter, parce que là vous vous poserez quand même la question, il y a des petits bouts de vagissement, des petits *o* et des petits *wa*³⁶, dont vous vous demanderez s'il faut les coller au mot ou s'il faut les détacher et les compter pour un mot. Seulement quand c'est écrit c'est comptable.

Alors la vérité, vous apercevrez qu'exactly comme dans *La métamathématique* de Lorenzen, si vous posez qu'on ne peut pas à la fois dire oui et non sur le même point, eh bien, vous gagnez. Vous verrez tout à l'heure ce que vous gagnez. Mais si vous misez que c'est ou oui ou non, là vous perdez, référez-vous à Lorenzen. Mais je vais vous l'illustrer tout de suite.

Je pose : il n'est pas vrai, dis-je à la vérité, que tu dises vrai et que tu mentes en même temps. La vérité peut répondre bien des choses, puisque c'est vous qui la faites répondre, cela ne vous coûte rien, de toute façon cela va aboutir au même résultat, mais je vous le détaille pour rester collé au Lorenzen. Elle dit : je dis vrai. Vous lui répondez : je ne te le fais pas dire. Alors, pour vous emmerder, elle dit : je mens. A quoi vous répondez : maintenant j'ai gagné, je sais que tu te contredis. Cela n'a pas plus de portée. Que l'inconscient dise toujours la vérité et qu'il mente, c'est de chez lui parfaitement soutenable, c'est simplement à vous de le savoir.

Qu'est-ce que cela vous apprend ? Que la vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se déchaîne, car elle s'est déchaînée, elle a brisé votre chaîne, elle vous a dit les deux choses aussi bien quand vous disiez que la conjonction n'était point soutenable. Mais supposez le contraire, que vous lui ayez dit - ou tu dis vrai ou tu mens. Bon, là, vous en êtes pour vos frais. Parce que c'est ce qu'elle vous répond : je te l'accorde, je m'enchaîne. Tu me dis : ou tu dis vrai ou tu mens, et en effet c'est bien vrai. Seulement alors là, vous, vous ne savez rien, vous ne savez rien de ce qu'elle vous a dit, puisque ou elle dit vrai ou elle ment. De sorte que vous êtes perdant. Ceci, je ne sais pas si cela vous apparaît dans sa pertinence, mais cela veut dire ceci, dont nous avons constamment l'expérience, c'est qu'elle se refuse, la vérité, alors cela me sert à quelque chose, c'est à cela que nous avons tout le temps affaire dans l'analyse. Mais qu'elle s'abandonne, qu'elle accepte ma chaîne, quelle qu'elle soit, eh bien j'y perds mon latin, autrement dit, cela me laisse à désirer. Cela me laisse à désirer, cela me laisse dans ma position de demandeur, puisque je me trompe de penser que je puis traiter d'une vérité que je ne puis reconnaître qu'au titre de déchaînée. Vous montrez de quel déchainement vous participez.

Il y a quelque chose qui mérite d'être relevé dans ce rapport, c'est la fonction de ce quelque chose dont il y a longtemps que je le mets tout doucement sur la sellette, et qui se dénomme la liberté. Il arrive qu'à travers nos fantasmes, il y en ait qui élucubrent de certaines façons où, sinon la vérité elle-même, du moins le phallus, pourrait être apprivoisé. Je ne vous dirai dans quelle variété de détails ces sortes d'élucubrations peuvent s'étaler, mais il y a une chose frappante, c'est que, mis à part une certaine sorte de manque de sérieux qui est peut-être ce qu'il y a de plus solide pour définir la perversion, eh bien, ces solutions élégantes, il est clair que les personnes pour qui cela est sérieux, toute cette menue affaire, parce que mon Dieu le langage compte pour elles, l'écrit aussi, ne serait-ce que parce que cela permet l'interrogation logique, car en fin de compte qu'est-ce que la logique, si ce n'est ce paradoxe absolument fabuleux que ne permet que l'écrit, de prendre la vérité pour référence. C'est évidemment par cela que l'on commence, quand on commence par donner les premières, toutes premières formules de la logique propositionnelle, on prend comme référence qu'il y a des propositions qui peuvent se marquer de V, vérité, et d'autres qui peuvent se marquer de

F, faux. C'est avec cela que commence la référence à la vérité. Se référer à la vérité, c'est poser le faux absolu, c'est-à-dire un faux auquel on pourrait se référer comme tel.

Les personnes sérieuses - je reprends ce que je suis en train de dire - auxquelles se proposent ces solutions élégantes qui seraient l'apprivoisement du phallus, eh bien, c'est curieux - ce sont elles qui se refusent. Et pourquoi, sinon pour préserver ce qui s'appelle la liberté, en tant qu'elle est précisément identique à cette non-existence du rapport sexuel. Car enfin, est-il besoin d'indiquer que ce rapport de l'homme et de la femme, en tant qu'il est de par la loi, la loi dite sexuelle, radicalement faussé, c'est de quelque chose qui quand même laisse à désirer, qu'à chacun il y ait sa chacune pour lui répondre. Si cela arrive, que dira-t-on ? Non, certes, que c'était là chose naturelle, puisqu'il n'y a pas, à cet égard, de nature, puisque La femme n'existe pas. Qu'elle existe, c'est un rêve de femme, mais c'est le rêve d'où est sorti Don Juan. S'il y avait un homme pour qui La femme existe, quelle merveille ! On serait sûr de son désir. C'est une élucubration féminine. Pour qu'un homme trouve sa femme, quoi d'autre, sinon la formule romantique - c'était fatal, c'était écrit. Une fois de plus nous voilà revenus à ce carrefour, qui est celui où je vous ai dit que je ferais basculer ce qu'il en est du vrai seigneur, du type qui est ce que l'on traduit, fort mal ma foi, par l'homme un tout petit peu au-dessus du commun. C'est cette balance entre le *XING*, cette nature telle qu'est inscrite par l'effet du langage, inscrite dans cette disjonction de l'homme et de la femme, et d'autre part ce "c'est écrit", ce *MING*, cet autre caractère que je vous ai fait là une première fois, [dont] je fais ici, sous la forme qui est celle devant laquelle votre liberté recule.

Séminaire du 10 mars 1971

Suis-je, suis-je présent quand je vous parle ? Il faudrait que la chose à propos de quoi je m'adresse à vous fût là. Or c'est assez que la chose ne puisse s'écrire que "l'achose", comme je viens de l'écrire au tableau, ce qui veut dire qu'elle est absente là où elle tient sa place, ou plus exactement que l'objet *a* - qui tient cette place - ôté, cet objet *a* n'y laisse, à cette place, que l'acte sexuel tel que je l'accentue, c'est-à-dire la castration. Je ne puis témoigner que là, permettez-moi, que l'analyse, quoi que ce soit, et seulement par là, ce qui la concerne - "la" : la castration. C'est le cas de le dire - oh là là !

Le baratin philosophique, qui n'est pas rien, le baratin, ça baratte. Il a servi longtemps à quelque chose, mais depuis un temps il nous fatigue. Il a abouti à produire l'être-là, qu'on traduit quelquefois en français, plus modestement, "la présence", que l'on y ajoute ou non vivante ; enfin bref, ce qui pour les savants s'appelle *Dasein*. Je l'ai trouvé avec plaisir dans un texte - je vous dirai lequel tout à l'heure, ainsi que le moment où je l'ai relu - un texte de moi, je me suis aperçu avec surprise que cela date d'une paye, cette formule que j'avais énoncée en son temps, pour des gens comme ça un peu durs de la feuille - "Mange ton *Dasein*"³⁷. Qu'importe, nous y reviendrons tout à l'heure.

Le baratin philosophique n'est pas si incohérent. Il ne l'incarne, cette présence, l'être-là, que dans un discours qu'il commence justement par désincarner par l'ἐποχή. Vous savez ça, l'ἐποχή, la mise entre parenthèses, c'est tout simplement ce que ça veut dire. C'est quand même mieux, parce que cela n'a pas tout à fait la même structure, c'est tout de même mieux en grec. De sorte qu'il est manifeste que la seule façon d'être là n'a lieu qu'à se mettre entre parenthèses.

Nous approchons de ce que j'ai à vous dire essentiellement aujourd'hui.

S'il y a un trou au niveau de "l'achose", cela vous laisse déjà pressentir que c'est peut-être une façon de le figurer, ce trou, et cela n'arrive que sous le mode de... quoi ? Prenons une comparaison bien dérisoire, sous le mode de cette tache rétinienne dont l'œil n'a pas la moindre envie de s'empêtrer quand, après qu'il ait fixé le soleil tout là-bas, il se promène sur le paysage. Il n'y voit pas son être-là, pas fou, cet œil ! Il y a pour vous toute une foule de bouteilles de Klein... d'œil ! Ce n'est pas le baratin philosophique, dont vous sentez bien qu'il ne remplit là que son office universitaire, dont j'ai essayé dès l'année dernière de vous donner les limites, en même temps d'ailleurs que les limites de ce que vous pouvez faire à l'intérieur, fût-ce la révolution.

Dénoncer, comme cela s'est fait³⁸, dénoncer comme logocentriste la dite présence, l'idée, comme on dit, de la parole inspirée, au nom de ceci que la parole inspirée, bien sûr, on peut en rire, mettre à la charge de la parole toute la sottise - c'est égarer un certain discours et nous emmener vers une mythique archi-écriture uniquement constituée, en somme, de ce que l'on perçoit, à juste titre, comme un certain

aveuglement qu'on peut dénoncer dans tout ce qui s'est cogité sur l'écriture - eh bien, tout cela n'avance guère. On ne parle jamais que d'autre chose pour parler de "l'achose".

Ce que je dis, et que j'ai dit en son temps, j'ai pas abusé, j'en ai pas plein la bouche de la parole pleine, et je pense quand même que la grande majorité d'entre vous ne m'ont entendu d'aucune façon en faire état. Ce que j'ai dit de la parole pleine, c'est qu'elle remplit justement cela, ce sont les trouvailles du langage qui sont assez jolies toujours, elle remplit la fonction de "l'achose" qui est au tableau. La parole, en d'autres termes, voilà tout de même ce que depuis un temps j'énonce. D'où s'en aperçoit-on ? C'est ce que je voudrais indiquer dans le séminaire de cette année. Vous vous rendez compte ? J'en suis à "je voudrais", depuis vingt ans que cela dure !

Naturellement, c'est comme cela parce que malgré tout je l'ai pas dit. Il y a longtemps que c'est patent, c'est patent d'abord en ce que vous êtes là pour que je vous le montre, seulement voilà, et c'est vrai ce que je dis, votre être-là n'est pas plus probant que le mien. Ce que je vous montre depuis un bout de temps ne suffit pas pour que vous le voyiez. Il faut que je le démontre - et démontrer, dans l'occasion, c'est dire ce que je montrais. Naturellement pas n'importe quoi, mais je ne vous montrais pas "l'achose" comme cela. "L'achose", justement, cela ne se montre pas, cela se démontre.

Alors, je pourrais attirer votre attention sur des choses que je montrais, en tant que vous ne les avez pas vues pour ce qu'elles pourraient démontrer. Pour abattre la carte dont il s'agit aujourd'hui, nous l'appellerons, dans toute son ambiguïté que cela peut représenter, l'écrit. L'écrit, quand même, on ne peut pas dire que je vous en ai accablé, je veux dire qu'il a vraiment fallu qu'on me les extraie, ceux que j'ai rassemblés un jour dans l'incapacité, en somme totale, où j'étais, de me faire entendre des psychanalystes, j'entends même de ceux qui m'étaient restés agrégés parce qu'ils n'avaient pas voulu s'embarquer ailleurs ! A la fin des fins, il m'est apparu qu'il y avait tellement d'autres gens qu'eux qui s'intéressaient à ce que je disais, enfin un petit commencement de votre "être-là" absent, que ces *Ecrits*, je les ai lâchés. Et depuis, ma foi, ils se sont consommés dans un beaucoup plus vaste cercle que, en somme, ce que vous représentez, si j'en crois les chiffres que me donne mon éditeur, c'est un drôle de phénomène et qui vaut bien qu'on s'y arrête, si tant est que, pour m'en tenir à ce que je fais toujours, c'est très exactement autour d'une expérience parfaitement fixable et, qu'en tout cas, je me suis efforcé d'articuler précisément au dernier temps, l'année dernière, en essayant de situer dans sa structure ce qui caractérise le discours de l'analyste, c'est donc en raison de cet emploi, le mien, qui n'a aucune prétention de fournir une conception du monde, mais seulement de dire ce qu'il semble qu'il va de soi de pouvoir dire à des analystes.

Autour de cela, j'ai fait depuis, et pendant dix ans, dans un endroit assez connu qui s'appelle Sainte-Anne, un discours qui ne prétendait certes d'aucune façon à user de l'écrit autrement que d'une façon très précise, qui est celle que je vais essayer aujourd'hui de définir. Ce qui en constitue - ce qui reste de témoins de cette époque, ne peuvent pas s'élever contre, il n'y en a quand même plus beaucoup dans cette salle, bien

sûr, mais tout de même quelques-uns, oh, mais cela ne doit pas se compter sur les doigts de la main, ceux qui étaient là les premiers mois ! Ils peuvent témoigner de ce que j'y ai fait avec une patience, un ménagement, une douceur, des ronds de bras, des ronds de jambe ! J'ai construit pour eux pièce à pièce, morceau par morceau, des choses qui s'appellent des graphes. Il y en a quelques-uns qui voguent, vous pouvez les retrouver très facilement grâce au travail de quelqu'un au dévouement duquel je fais hommage, auquel j'ai laissé faire, complètement à son gré, un index raisonné dans le texte duquel vous pouvez trouver aisément à quelles pages se trouvent les graphes. Cela vous évitera de fouiller, quoi que cela se voie - rien qu'en faisant cela, on peut déjà remarquer qu'il y a des choses qui ne sont pas comme le reste du texte imprimé. Ces graphes que vous voyez là, et qui ne sont pas sans offrir quelque difficulté de quoi ? Mais d'interprétation, bien sûr - sachez que, pour ceux pour qui je les ai construits, cela ne pouvait pas même faire un pli, avant d'avancer la direction d'une ligne, le croisement avec telle autre, l'indication de la lettre que je mettais à ce croisement, je parlais une demi-heure, trois quarts d'heure, pour justifier ce dont il s'agissait. J'insiste, bien sûr, non pas pour me faire un mérite de ce que j'ai fait, dans le fond, parce que cela m'a plu - personne ne me le demandait, c'était même plutôt le contraire - mais parce que nous entrons là, avec cela, au vif de ce que sur l'écrit, voire sur l'écriture - car figurez-vous que c'est la même chose. On parle de l'écriture comme cela, comme si c'était indépendant de l'écrit, c'est ce qui rend quelquefois le discours très embarrassé ; d'ailleurs ce terme "ure", qui s'ajoute, fait bien sentir de quelle drôle de biture il s'agit en l'occasion³⁹. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour parler de "l'achose" comme elle est là, eh bien, cela devrait déjà, à soi tout seul, vous éclairer que j'aie dû prendre, disons, rien de plus, pour appareil le support de l'écriture, sous la forme du graphe.

La forme du graphe, ça vaut la peine de la regarder. Prenons là, je ne sais pas, n'importe lequel, le dernier, le grand, celui que vous allez trouver je ne sais plus où, je ne sais plus où il vogue, je crois que c'est dans "Subversion du sujet et dialectique du désir". Ouais, le machin qui fait comme ça (**FIG. 5.1**), dans lequel ici il y a les lettres ajoutées entre parenthèses : poinçon, le D de la demande et ici le S du signifiant, le signifiant porteur, fonction de l'A barré. Vous comprenez bien que si l'écriture peut servir à quelque chose, c'est justement que c'est différent de la parole, de la parole qui peut s'appuyer sur [...]. La parole ne traduit pas S(A), par exemple. Seulement, si elle s'appuie sur cela, ne serait-ce que sous cette forme, bien sûr, elle doit se souvenir que cette forme ne va pas sans qu'ici, une autre ligne recoupant la première ne se marque, à ses points d'intersection, du S(A) et du A lui-même. Qu'il y ait ici un grand I, je m'excuse de ces empiétements, mais après tout, certains ont assez cette figure dans la tête pour que cela leur suffise, et pour les autres, eh bien, mon Dieu, qu'ils se reportent à la bonne page.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'on ne peut pas ne pas, au moins par là, par cette figure, se sentir disons sollicité de répondre à l'exigence de ce qu'elle commande quand

vous commencez de l'interpréter. Tout dépend, bien sûr, du sens que vous lui donnez, au A. Il y en a un proposé dans l'écrit où il se trouve que je l'ai inséré ; et alors les sens qui s'imposent, les autres, ne sont pas libres, d'un grand écart. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est le propre de ce qui, je pense, vous apparaît s'être depuis suffisamment précisé, à savoir que ce graphe, celui-là, comme les autres, et pas seulement les miens, je vais vous le dire dans un instant - que ce graphe, ce que cela représente, c'est ce qu'on appelle dans le langage évolué que nous a peu à peu donné le questionnement de la mathématique par la logique, ce qu'on appelle une topologie. Pas de topologie sans écriture, vous avez peut-être pu remarquer, si jamais vous êtes vraiment allés ouvrir les *Analytiques* de monsieur Aristote, que là il y a le petit commencement de la topologie, et que cela consiste précisément à faire des trous dans l'écrit. "Tous les animaux sont mortels", vous soufflez "animaux" et vous soufflez "mortels", et vous mettez à la place une lettre toute simple. C'est le comble de l'écrit, c'est peut-être bien vrai que cela leur a été facilité par je ne sais quelle affinité particulière qu'ils avaient avec la lettre, on ne peut pas bien dire comment. Là-dessus vous pouvez vous reporter à des choses très attachantes qu'en a dit M. James Février⁴⁰ sur je ne sais quel artifice, truquage, forçage que constitue, au regard de ce que l'on peut assez sainement appeler les normes de l'écriture - "les normes", pas "l'énorme", bien que les deux soient vrais - au regard des normes de l'écriture, l'invention grecque. Je vous suggère en passant, aujourd'hui, ceci, c'est que cela a quelque chose à faire avec le fait, disons, d'Euclide. Voilà. Parce que je ne peux vous jeter tout cela qu'en passant, et puis après tout c'est à contrôler ; je ne vois pas pourquoi, de temps en temps, je ne ferais pas, même aux gens très calés dans une certaine matière, une petite suggestion dont ils riront peut-être parce qu'ils s'en seront aperçus depuis longtemps, et on ne voit pas pourquoi, en effet, ils ne s'en seraient pas aperçus. Ils ne se seraient pas aperçus de ceci, qu'un triangle ce n'est pas autre chose, puisque c'est cela le départ, n'est rien d'autre qu'une écriture ou un écrit, exactement, et que ce n'est pas parce qu'on y définit égal comme métriquement superposable, que cela va contre, c'est un écrit où le métriquement superposable est jaspisable, ce qui ne dépend absolument pas de l'écrit, ce qui dépend de vous les jaspineurs. De quelque façon que vous écriviez le triangle, même si vous faites comme cela [*dessin d'un triangle isocèle*] eh bien vous démontrez l'histoire du triangle isocèle, à savoir que, s'il a deux côtés égaux, les deux autres angles sont égaux. Il vous suffit d'avoir fait ce petit écrit, parce que ce n'est jamais beaucoup meilleur que la façon dont je viens de l'écrire, la figure d'un triangle isocèle.

Voilà, c'étaient des gens qui avaient des dons pour l'écrit. Cela ne va pas loin ! On pourrait peut-être aller un peu plus loin. Mais enfin, pour l'instant, enregistrons ceci, en tout cas, c'est qu'ils se sont très bien aperçus de ce que c'était qu'un postulat, et que cela n'a pas d'autre définition que ceci, c'est que c'est dans la demande, dans la demande que l'on fait à l'auditeur. Il ne faut pas tout de suite dire "crochet" ; dans cette demande, c'est ce qui ne s'impose pas au discours du seul fait du graphe. Les Grecs semblent avoir eu

Séance du 10 mars 1971

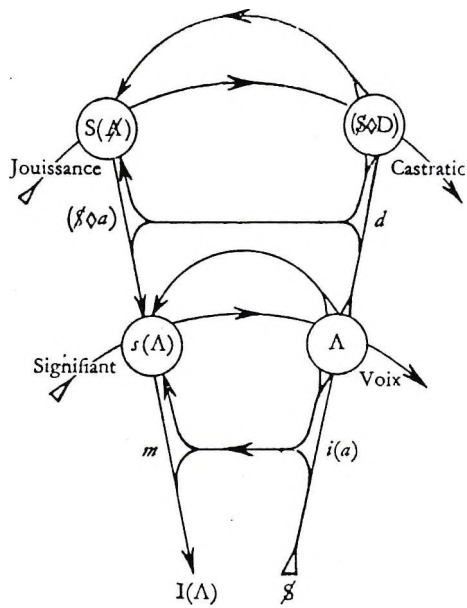


FIG. 5.1

Le "grand graphe"

母

FIG. 5.2

ǃ
MU

文

FIG. 5.3

／
WEN

人

FIG. 5.4

／
REN

un maniement très astucieux, une réduction subtile, de ce qui déjà courait le monde sous les espèces de l'écriture. Cela servait vachement ! Il est tout à fait clair qu'il n'est pas question d'empire et, si vous me permettez le mot, même du moindre empirisme sans le support de l'écriture. Si vous me permettez là une extrapolation par rapport à la veine que je suis, je veux dire que je vais indiquer l'horizon, la visée lointaine qui guide tout cela. Bien sûr, cela ne se justifie que si les lignes perspectives s'avèrent converger effectivement. C'est la suite qui vous le montrera.

Au commencement, ἡ ἀρχή, comment ils disent, ce qui n'a rien à faire avec quelque temporalité que ce soit, puisqu'elle en découle, au commencement est la parole. Et puis la parole, il y a tout de même des chances que pendant des temps qui n'étaient pas encore des siècles, figurez-vous - ce ne sont des siècles que pour nous grâce au carbone [radiant] et à quelques autres histoires de cette espèce, rétroactives, qui partent de l'écriture - enfin, pendant un bout de quelque chose que l'on peut appeler, pas le temps, ἡ αἰών - ἡ αἰών des αἰών comme ils disent, il fut un temps on se gargarisait avec des trucs comme cela, ils avaient bien leurs raisons, ils étaient plus près que nous - enfin la parole a fait des choses, des choses qui étaient sûrement de moins en moins discernables d'elle, parce qu'elles étaient ses effets.

Qu'est-ce que cela veut dire, l'écriture ? Il faut quand même cerner un peu. Il est tout à fait clair et certain, quand on voit, enfin, ce qu'il est courant d'appeler l'écriture, que c'est quelque chose qui en quelque sorte se répercute sur la parole. Sur l'habitat de la parole, nous avons, je pense, assez déjà, les dernières fois, dit des choses pour voir une note découverte - à tout le moins, cela s'articule étroitement avec le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel tel que je l'ai défini ou, si vous voulez, que le rapport sexuel, c'est la parole elle-même.

Avouez que, quand même, cela laisse un peu à désirer, d'ailleurs je pense que vous en savez un peu ! Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, je l'ai déjà fixé sous cette forme qu'il n'y a pas de relation, aucun mode de l'écrire actuellement. Qui sait ? Il y a des gens qui rêvent qu'un jour cela s'écrit ! Et pourquoi pas ? Les progrès de la biologie - M. Jacob⁴¹ est tout de même là, un peu ! Peut-être qu'un jour il n'y aura plus la moindre question sur le spermato et l'ovule - ils sont faits l'un pour l'autre, cela sera écrit, comme on dit, c'est là-dessus que j'ai terminé ma leçon de la dernière fois - à ce moment-là, vous m'en direz des nouvelles ! On peut faire de la science-fiction, essayez celle-là. Difficile à écrire ! Après tout, pourquoi pas ? C'est comme cela que l'on fait avancer les choses.

Quoi qu'il en soit, actuellement, c'est ce que je veux dire, c'est que cela ne peut pas s'écrire sans faire entrer en fonction quelque chose d'un peu drôle - parce que justement, on ne sait rien de son sexe - qui s'appelle le phallus. C'est tout ce que l'on arrive à écrire. Je remercie la personne qui m'a donné la page où, dans mes *Ecrits*, il y a ce qu'il en est du désir de l'homme, écrit Φ, (a)-Φ, c'est le signifiant phallus, ceci pour les personnes qui croient que toujours que le phallus, c'est le manque de signifiant - je sais que cela se

discute dans les cartels, voilà ! Et que le désir de la femme s'écrit $A(\Phi)$, qui est le phallus là où on s'imagine qu'il est, le petit pipi.

Voilà ce que l'on arrive à écrire de meilleur après, mon Dieu, quelque chose que nous appellerons au nom de ce que cela est - le fait d'être parvenu à un certain nombre de moments scientifiques, cela se caractérise par un certain nombre de coordonnées écrites, au premier rang desquelles est la formule que monsieur Newton a écrite concernant ce dont il s'agit sous le nom de champ de la gravitation, qui n'est qu'un pur écrit. Personne n'est encore arrivé à donner un support substantiel quelconque, une ombre de vraisemblance, à ce qu'énonce cet écrit, qui semble jusqu'à présent être un peu dur, car on n'arrive pas à le résorber dans un schéma d'autres champs où on a des idées plus substantielles, les champs électromagnétiques ont fait l'image, le magnétisme c'est toujours un peu animal. Le champ de la gravitation, lui il ne l'est pas - drôle de machin ! Quand on pense que ces messieurs-là, qui seront bientôt des messieurs-dames, vont se balader dans cet endroit absolument sublime qui est certainement une des incarnations de l'objet sexuel, la Lune, quand je pense qu'ils y vont simplement portés par un écrit, cela laisse beaucoup d'espoir, même dans le champ où cela pourrait nous servir, à savoir pour baiser. Mais enfin c'est pas pour demain ! Malgré la psychanalyse, ce n'est pas pour demain !

Voilà donc l'écrit, en tant que c'est quelque chose dont on peut parler. En quoi ? Il y a quelque chose dont je m'étonne, encore que justement cela vient sous la plume. Il y a un sacré bouquin qui est paru chez Armand Colin, c'est tout ce qu'il y a de plus facile à trouver, c'est le je ne sais combienième congrès de synthèse, et cela s'appelle tout simplement, tout gentiment, *L'Ecriture*. C'est une suite de rapports, qui commence par un de Métraux⁴² - notre cher et défunt Métraux qui était vraiment un homme excellent et vraiment astucieux - cela commence par un truc de Métraux où il parle beaucoup de l'écriture de l'île de Pâques, enfin c'est ravissant. Il part simplement du fait qu'il n'y a vraiment absolument rien compris quant à lui, mais qu'il y en a quelques autres qui ont un peu mieux réussi, que naturellement c'est discutable - mais enfin, que ses efforts qui ont été manifestement et absolument sans succès soient là ce qui l'autorise à parler de ce que les autres ont pu tirer avec un succès discutable, c'est tout à fait une introduction merveilleuse, et bien faite pour nous placer sur le plan de la modestie. A la suite de quoi, d'innombrables communications se font sur chacune des écritures et après tout, mon Dieu, c'est assez sensé. C'est assez sensé, et certainement cela n'est pas venu tout de suite, et nous allons savoir pourquoi, que l'on dise des choses assez sensées sur l'écriture. Il a fallu sûrement, pendant ce temps-là, de sérieux efforts et effets d'intimidation qui sont de ceux qui résultent de cette sacrée aventure que nous appelons la science ; et il n'y a plus un seul d'entre nous dans cette salle, moi compris bien sûr, qui peut avoir la moindre idée de ce qui peut en arriver.

Bon, enfin, passons, on va s'agiter un petit peu autour de la pollution, de la vie, d'un certain nombre de foutaises... La science va nous faire quelques petites farces, pour

lesquelles il ne serait, dans le fond, pas tout à fait inutile de voir bien, par exemple, quel est le rapport avec l'écriture, cela pourrait servir. Quoi qu'il en soit, la lecture de ce grand recueil, qui date déjà bien d'une bonne dizaine d'années, sur l'écriture, est quelque chose, au regard de ce qui se pond dans la linguistique, de véritablement aéré - on respire, ce n'est pas la connerie absolue, c'est même très salubre. Il n'est même pas question, au sortir de là, qu'il nous vienne à l'idée que toute l'affaire de l'écriture ne consiste pas en ceci, qui n'a l'air de rien - mais comme c'est écrit partout et que personne ne le lit, cela vaut quand même d'être dit - que l'écriture c'est la représentation des mots. Cela devrait quand même vous dire quelque chose, *Wortsvorstellung*. Freud écrit cela et il dit que c'est le processus secondaire, mais naturellement là tout le monde rigole, on voit bien que Freud n'est pas d'accord avec Lacan. C'est quand même embêtant que dans la circulation, peut-être même dans vos pensées - bien sûr, vous avez des pensées, vous avez même, un peu arriérées pour certains, des connaissances - alors vous vous imaginez que vous, vous représentez les mots. C'est à se tordre ! Enfin, soyons sérieux ! Les représentations de mots, c'est l'écriture. Mais cette chose simple comme bonjour, on semble n'en avoir jamais tiré les conséquences qui sont pourtant là visibles, c'est que, de toutes les langues qui usent de quelque chose que l'on peut prendre pour des figures, et alors que l'on appelle je ne sais comment, des pictogrammes, des idéogrammes - c'est effroyable, cela aboutit à des conséquences absolument folles. Il y a des gens qui se sont imaginés qu'avec de la logique, c'est-à-dire de la manipulation d'écriture, on trouverait un moyen pour avoir quoi ? Des *new ideas*, de nouvelles idées, comme s'il n'y en avait déjà pas assez comme ça !

Enfin, quel qu'il soit, ce pictogramme, cet idéogramme, si nous étudions une écriture, c'est uniquement en ceci, et il n'y a aucune exception : c'est que du fait de ce qu'il a l'air de figurer, il se prononce comme cela. Du fait qu'il a l'air de figurer votre maman avec deux tétones (**FIG. 5.2**), il se prononce *MU*, et après cela vous en faites tout ce que vous voulez, tout ce qui se prononce *MU*. Alors, qu'est-ce que cela peut foutre qu'il ait deux tétones, et qu'il soit votre maman au figuré ! Il y a un nommé Xu Shen, cela ne date pas d'hier, il a fait cela au début de l'ère chrétienne, cela s'appelle le *Shuo wen*, c'est-à-dire justement le "ce qui se dit en tant qu'écrit"⁴³, *WEN* c'est "écrit"⁴⁴ (**FIG. 5.3**). Sachez quand même l'écrire, parce que pour les Chinois, c'est le signe de la civilisation, et puis en plus c'est vrai. Alors, représentation de mots, cela veut dire quelque chose, cela veut dire que le mot est déjà là, avant que vous en fassiez la représentation écrite avec tout ce qu'elle comporte. Ce qu'elle comporte, c'est ce que le monsieur du *Shuo wen* avait déjà découvert au début de notre âge, c'est qu'un des versants les plus essentiels de l'écriture, c'est ce qu'il appelle, ce qu'il croit devoir appeler parce qu'il a encore des préjugés, le cher mignon - il s' imagine qu'il y a des signes écrits qui ressemblent à la chose que le mot désigne. Cela, par exemple (**FIG. 5.4**), qu'est-ce que cela [*Il s'agit de REN, dont le sens premier est "homme"*] ? Ah, ce qu'ils en savent ! On leur a déjà appris cela ! C'est évident ! C'est un homme, cela, pour vous ? Qu'est-ce qu'il y a de

représenté ? En quoi c'est une image de l'homme ? Moi j'y vois plutôt un entrejambes. Vous me direz - "Mais c'est ça !" Et pourquoi pas ? En effet, si vous voulez.

Il y a une chose marrante, c'est que quand même on les a, ces signes, depuis les Yin, et les Yin, il y a une paye, cela fait encore là deux mille ans de décrochés⁴⁵, mais d'avant, on en a encore, de ces signes, ce qui prouve que pour l'écriture ils en savaient un bout. On les trouve sur des écailles de tortue, il y avait des gens qui s'appelaient des devins, des gens comme nous, qui graphouillaient cela, à côté d'autres choses qui s'étaient passées, sur l'écaille de tortue pour le commenter en écrit. Cela a probablement donné plus d'effets que vous ne pensez, enfin qu'importe.

Mais il y a quelque chose qui y ressemble vaguement, je ne sais pas pourquoi je vous raconte cela, je vous le raconte parce que je me laisse entraîner quand même, là, mais enfin tant pis, c'est fait. Il y a quelque chose que vous voyez comme cela qui pourrait bien passer, on le suit, parce que l'écriture, vous savez, cela ne vous lâche pas comme cela du jour au lendemain. Si vous comptez sur l'audio-visuel, vous pouvez vous accrocher, parce que vous en avez encore pour un bout de temps, de l'écriture ! Puisque je vous dis, enfin, que c'est le support de la science, la science ne va pas quitter son support comme cela ! C'est quand même dans les petits graphouillages que va se jouer votre sort comme au temps des Yin, des petits graphouillages que des types font dans leur coin, des types dans mon genre, il y en a des tas ! Alors vous les suivez ! Vous les suivez époque par époque, alors vous les suivez à l'époque où on brûle les livres. Ça c'était un type, celui qui a dit de brûler les livres⁴⁶, il avait compris des trucs, c'était un empereur. Cela n'a pas duré vingt ans, aussitôt l'écriture repartait, et d'autant plus soignée.

Enfin, je vous passe les formes diverses de l'écriture chinoise, parce que c'est absolument superbe, le rapport essentiel de l'écriture à ce qui sert à l'inscrire au calme. Enfin, je ne veux pas anticiper sur ce que cela nous donne quant à la valeur de l'instrument du calme. Eh bien, on ne trouve pas du tout celui que vous attendiez, le cher petit mignon là qu'on appelle le *WEN*. Je prononce bien ou je prononce mal, en tout cas je n'ai pas mis le ton ; je m'en excuse s'il y a un Chinois ici, ils sont très sensibles à cela, le ton, c'est même ce qui prouve là, une des façons de prouver la primauté de la parole, c'est que sur les quatre façons courantes actuellement, cela ne veut pas dire que dans le passé⁴⁷ [*lacune dans le compte rendu*] les quatre façons courantes de dire *YI*, justement cela tombe bien, cela veut dire quatre choses qui à la fois sont différentes et ne sont pas sans rapport⁴⁸. Enfin, je ne veux pas me laisser entraîner. Peut-être que je vous le dirai, je vous le raconterai plus en détail quand je me serai bien exercé aux quatre prononciations de *YI*, cela n'a pas du tout le même sens, mais je tiens d'un homme fort lettré⁴⁹ que cela tient de la place de la conscience linguistique, je veux dire que le ton lui-même, et c'est en cela qu'il faut regarder à deux fois avant de parler d'arbitraire, que le ton lui-même a pour eux une valeur indicative substantielle. Et pourquoi répugner à cela, quand il y a une langue beaucoup plus à

notre portée, l'anglais, dont les effets modulateurs sont évidemment tout à fait séduisants ? Bien sûr, naturellement ce serait tout à fait abusif de dire que cela a un rapport avec le sens. Seulement pour cela, il faut accorder au mot "sens" un poids qu'il n'a plus, puisque le miracle, la merveille, le quelque chose qui prouve que du langage il y a quelque chose à faire, je veux dire le mot d'esprit, cela repose sur le non-sens, précisément.

Parce qu'enfin, si on se réfère à quelques autres écrits qui ont été "poubelliqués", il faudrait peut-être se souvenir que ce n'est pas pour rien que j'ai écrit "L'instance de la lettre dans l'inconscient". J'ai pas dit l'instance du signifiant, ce cher signifiant lacanien que l'on dit, que l'on dit quand on veut dire que je l'ai ravi indûment à Saussure. Oui, que le rêve soit un rébus, dit Freud, ce n'est pas ce qui me fera démordre un seul instant que l'inconscient soit structuré comme un langage, seulement c'est un langage au milieu de quoi est apparu son écrit. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que nous devons faire la moindre foi, et quand la ferions-nous, à ces figures qui se baladent dans les rêves, mais que nous savons que ce sont des représentations de mots, puisque c'est un rébus, *überträgt*, cela se traduit dans ce que Freud appelle les pensées, *die Gedanken*, de l'Id. Et qu'est-ce que cela peut vouloir dire ? Qu'est-ce que cela peut vouloir dire un lapsus, un acte manqué, ratage de quelque psychopathologie de la vie quotidienne ? Non, mais qu'est-ce que ça peut vouloir dire que vous appeliez trois fois dans les cinq minutes - je dis cela parce que c'est quand même pas un exemple où je dévoile un de mes patients - pendant cinq minutes et à chaque fois en se reprenant et en rigolant, mais cela ne lui faisait ni chaud ni froid, il a appelé sa femme, sa mère : "Ah, je viens de dire ma mère, ce que c'est drôle !" Mais enfin cela n'a pas fait avancer d'un pas mon patient. Il a continué pendant cinq minutes, il l'a bien répété vingt fois ! Mais enfin, qu'est-ce que cela a de manqué, cette parole, alors que je me tue à dire que c'est vraiment une parole réussie ! Tout de même ! Il l'a appelée comme cela parce que sa femme, c'était sa mère, quoi ! Il l'appelait comme il fallait ! Alors il n'y a de manqué que par rapport à quoi ? Par rapport à ce que les menus astucieux de l'archi-écriture, l'écriture qui est là depuis toujours dans le monde, préfigure[nt] de la parole. Drôle d'exercice, moi je veux bien ! C'est une fonction du discours universitaire de brouiller les choses comme cela. Alors, je garde ici sa fonction, la mienne elle a aussi ses côtés faibles. Alors nous avons une nouvelle figure du progrès qui est l'issue dans le monde, l'émergence, c'est un substitut donné à cette idée de l'évolution qui aboutit, comme vous le savez, au haut de l'échelle animale, à cette conscience qui nous caractérise, grâce à quoi nous brillons de l'éclat que vous savez. Alors, il apparaît dans le monde de la programmation⁵⁰. Enfin, je ne m'emparerai de cette remarque qu'en effet il n'y aurait pas de programmation concevable sans écriture, que pour faire remarquer d'un autre côté que le symptôme, lapsus, acte manqué, psychopathologie de la vie quotidienne, n'a, ne se soutient - la pensée n'a de sens que si vous partez de l'idée que ce que vous avez à dire est programmé, c'est-à-dire à écrire. Bien sûr que s'il écrit "ma mère" au lieu de "ma

femme", cela ne fait aucun doute, cela c'est un lapsus. Mais il n'y a de lapsus que *calami*, même quand c'est un *lapsus linguae*, puisqu'il y a la langue, elle sait très bien ce qu'elle a à faire, c'est un petit phallus tout à fait gentiment châtié. Quand elle a à dire quelque chose, eh bien elle le dit. Il y avait un nommé Esope qui avait dit que c'était à la fois la meilleure et la plus mauvaise. Cela veut dire bien des choses.

Quoi qu'il en soit, vous m'en croirez si vous voulez, après m'être tapé les machins sur l'écriture de bout en bout, parce que je fais cela, je me crois obligé de faire cela de bout en bout pour être sûr de choses que m'a apprises, en me le démontrant, mon expérience la plus quotidienne. Mais enfin, quand même, j'ai du respect pour les savants, il y en a peut-être un qui aurait dégoté quelque chose, là, qui irait contre mon expérience ? Et en effet, pourquoi pas ? C'est une expérience si limitée, si étroite, si courte de se limiter au cabinet analytique, en fin de compte, qu'il y a peut-être, quand même, un certain besoin de s'informer. Enfin cela, je dois dire que je ne peux l'imposer à personne, et dans l'ensemble c'est mal vu.

Il y a un autre truc, *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècles*⁵¹. Vous allez, je l'espère, vous ruer, mais vous n'allez peut-être pas le trouver, parce que moi-même j'ai dû le faire venir d'une bibliothèque générale de l'Ecole pratique des hautes études, 6e section, et je vois l'indication SEVPEN, c'est-à-dire que cela doit être une organisation d'édition, 13 rue du Four, Paris, tout de même, cela existe. Eh bien, cet ouvrage de Madeleine David - il faudra aussi que de temps en temps vous vous donniez la peine de lire quelque chose, vous pourriez lire cela parmi vos occupations, parce que pour ce que je vais achever de vous dire, ce que je vais achever de vous dire c'est que l'écriture, nous en resterons là pour aujourd'hui, que l'écriture en somme c'est quelque chose qui se trouve, du fait d'être cette représentation de la parole, sur laquelle, vous le voyez bien, je n'ai pas insisté - représentation, cela signifie aussi répercussion, parce qu'il n'est pas du tout sûr que sans l'écriture il y aurait des mots. C'est peut-être la représentation qui les fait en tant que tels, les mots. Quand vous vous serez un peu frottés à une langue comme celle que je suis en train d'apprendre, aussi par, comme cela, un effet dont je ne suis pas, après tout, absolument sûr que c'est un effet de surmoi, la langue japonaise, eh bien vous vous apercevrez alors que l'écriture, cela peut travailler une langue. Et telle qu'elle est faite, cette langue mélodieuse, et merveilleuse de souplesse et d'ingéniosité, quand je pense que c'est une langue où les adjectifs se conjuguent⁵², et que j'ai attendu jusqu'à mon âge pour avoir cela à ma disposition, je ne sais pas vraiment ce que j'ai fait justement jusqu'ici ! Je n'aspirais qu'à cela, que les adjectifs se conjuguent ! [...] et une langue dont les flexions ont ceci d'absolument merveilleux qu'elles se promènent toutes seules, et que ce qu'on appelle le monème, là, au milieu, vous pouvez le changer : vous lui foutez une prononciation chinoise tout à fait différente de la prononciation japonaise, de sorte que quand vous êtes en présence d'un caractère chinois, vous savez si vous êtes initié, mais naturellement il n'y a que les naturels qui le savent, vous le prononcez *on-yomi* ou *kun-*

*yomi*⁵³, selon les cas qui sont toujours très précis, et pour le type qui arrive là comme moi, pas question de savoir lequel des deux il faut choisir - en plus vous pouvez avoir deux caractères chinois et si vous les prononcez *kun-yomi*, c'est-à-dire à la japonaise, vous êtes absolument hors d'état de dire auquel de ces caractères chinois appartient la dernière, celle du milieu bien sûr encore moins, n'est-ce pas ! C'est l'ensemble des deux caractères chinois que vous dites d'une prononciation japonaise à plusieurs syllabes, que l'on entend, elle, parfaitement, qui répond aux deux caractères à la fois, car vous ne vous imaginez pas que, sous prétexte qu'un caractère chinois, cela correspond en principe à une syllabe, quand vous prononcez à la chinoise, *on-yomi*, si vous le lisez à la japonaise, on ne voit en effet pas pourquoi, pour cette représentation de mots, on se croirait obligé de décomposer les syllabes. Enfin cela vous en apprend beaucoup, cela vous en apprend beaucoup sur ceci, que la langue japonaise, mais elle s'est nourrie de son écriture ! Elle s'est nourrie en quoi ? Au titre linguistique, bien sûr, c'est-à-dire au point où la linguistique atteint la langue, c'est-à-dire toujours dans l'écrit.

Parce qu'il faut bien dire, c'est naturellement ceci qui saute aux yeux, c'est que si M. de Saussure se trouvait relativement en état de qualifier d'arbitraire le signifiant, c'est uniquement en raison de ceci qu'il s'agissait de figuration écrite. Comment est-ce qu'il aurait pu faire une petite barre avec les trucs du dessus et du dessous⁵⁴, dont j'ai usé et abusé, s'il n'y avait pas d'écriture ? Tout ceci pour vous rappeler que quand je dis qu'il n'y a pas de métalangage, cela saute aux yeux. Il suffit que vous fassiez une démonstration mathématique, vous verrez bien que je suis forcé de discourir dessus parce que c'est un écrit, sans cela, cela ne passerait pas. Si j'en parle, c'est pas du tout du métalangage. Ce que l'on appelle, ce que les mathématiciens eux-mêmes, quand ils exposent une théorie logique, appellent le discours, le discours commun, le discours ordinaire, c'est la fonction de la parole en tant que, bien sûr, elle s'applique, non pas d'une façon tout à fait limitée, indisciplinée, c'est ce que j'ai appelé tout à l'heure "démontrer", bien sûr, mais l'écriture est ce dont il s'agit, ce dont on parle. Il n'y a aucun métalangage en ce sens où on ne parle jamais du langage qu'à partir de l'écriture.

Alors vous m'en croirez si vous voulez, je me suis dit ce matin en me réveillant, je me suis dit que c'était pas absolument pour rien que mes *Ecrits* commençaient par le "Séminaire sur 'La Lettre volée' ". "La lettre", c'est pris là dans un autre sens que celui de "L'instance de la lettre dans l'inconscient" - la lettre, l'épistole. Enfin, Gloria vous témoignera que je me suis tanné de huit à neuf heures et demie la relecture du "Séminaire sur 'La Lettre volée' ", qui est une chose qui valait la peine, c'est une chose un petit peu astucieuse - je ne me relis jamais, mais quand je me relis, vous ne pouvez pas savoir comme je m'admire ! Evidemment je me suis donné de la peine, j'avais fait un truc qui était assez chiadé, qui est pas mal, qui est passé quand je l'ai fait, je ne sais plus, il y a une date, c'était toujours devant la canaille, là, de Sainte-Anne. Enfin, j'ai chiadé cela dans un endroit que je mets à la fin, je suis consciencieux - San Casciano.

C'est aux environs de Florence, c'est ravissant, cela m'a bien gâché mes vacances, enfin j'avais déjà un penchant pour cela, gâcher mes vacances. Toujours le même truc !

Ecoutez, il est tard et après tout, je crois que cela vaut mieux que je vous en parle la prochaine fois. Mais enfin peut-être, qui sait, cela vous tentera de le lire, et malgré tout je n'aimerais mieux pas vous dire où il faut aller tout de suite - je vais le faire quand même, parce qu'il y en a qui pourraient ne pas s'apercevoir qu'à la fin, qu'en parlant de la lettre volée, quand je parle de ça, de la fonction de la lettre, vous vous en souvenez peut-être, cette lettre que la Reine reçoit, vous l'avez peut-être lu, le conte de Poe en question, que la Reine reçoit, c'est une lettre un peu drôle, on ne saura jamais ce qu'il y avait dedans, et que peut-être même rien ne contredit ceci, qu'il n'y a qu'elle qui le sache, en fin de compte. D'ailleurs, pour lancer la police là-dessus, vous comprenez qu'il faut quand même qu'elle ait bien l'idée qu'en aucun cas cela ne peut donner de renseignements à personne ! Il n'y a qu'un truc, c'est qu'il est certain que cela a du sens, et comme cela vient d'un certain duc de je ne sais quoi, et que cela lui est adressé à elle, si le Roi, son compère, met la main dessus, même s'il n'y comprend rien lui non plus, il se dira quand même : "Il y a quelque chose de louche", et Dieu sait où cela peut conduire ! C'est tout de même de vieilles histoires qui se passaient autrefois, cela vous conduisait des reines à l'échafaud, des machins comme ça. Bon, alors là-dessus - je ne peux pas vous faire le machin que j'ai fait sur ce qu'a fait Poe sous le titre *The Purloined Letter*, que j'ai traduit comme cela approximativement "La lettre en souffrance"⁵⁵. Eh bien, lisez cela d'ici la prochaine fois, parce que cela me permettra peut-être de continuer à sortir, à vous appuyer ce que vous voyez converger dans mon discours d'aujourd'hui, de la page 31 des *Ecrits* jusqu'à la fin, ce dont je parle en parlant de ce dont il s'agit - vous avez peut-être quand même vaguement entendu parler de l'effet des déplacements de cette lettre, de ses changements de main, car vous savez que le ministre la barbote à la Reine, après Dupin, le génie poénien [*sic*], le futé des futés, pas tellement futé que cela, mais Poe lui est futé, c'est-à-dire que Poe, c'est le narrateur de l'histoire. Je vous pose une petite question là, entre parenthèses - le narrateur de l'histoire, cela a une portée très générale, est-il celui de l'écrit ? Posez-vous cette question, par exemple en lisant Proust. C'est très nécessaire de vous la poser, sans cela vous êtes foutus, vous croyez que le narrateur de l'histoire est un simple quidam un peu asthmatique et somme toute assez con dans ces aventures qu'il nous raconte, il faut bien le dire, quoi ! Seulement, vous n'avez pas du tout l'impression, quand vous avez pratiqué Proust, que ce soit con du tout. Ce n'est pas à cause des histoires ni du narrateur, c'est à cause... enfin passons. De la page 31 à la page numéro tel, vous verrez que je parle de la lettre, de sa véhiculation, de la façon dont, du ministre [...] - et de ce qu'il y a comme conséquence d'être le détenteur de cette lettre.

C'est un drôle de mot ! Cela veut dire avoir la possibilité de la détente de cette lettre. Vous verrez que, de cette page, cela dont je parle, je suis celui qui l'a écrit - est-ce que je savais ce que je faisais ? Eh bien, je ne vous le dirai pas ! - ce dont je parle, c'est du

phallus. Et je dirai même mieux : personne n'en a jamais mieux parlé, c'est pour cela que je vous prie de vous y reporter, cela vous apprendra quelque chose.

Séminaire du 17 mars 1971

Dans l'autre amphi, ça ressemblerait un peu trop au plus grand nombre de cas où on croit qu'il existe un rapport sexuel parce qu'on est coincé. Ça va me permettre de vous demander de lever le doigt. Quels sont ceux qui ont fait l'effort de relire de la page 31 à 40 de ce que l'on appelle mes *Ecrits* ?

Il n'y en a pas tellement ! Je ne vais pas faire une colère et m'en aller tout simplement, puisqu'en somme je me trouve ici, en quelque sorte, pour demander à quelqu'un quel rapport il a pu éventuellement sentir de ces pages à ce dont j'ai dit que j'y parlais, à savoir du phallus.

Qui est-ce qui se sent d'humeur - vous voyez, je n'interpelle personne - qui est-ce qui se sent d'humeur à en dire quelque chose, voire ceci que - pourquoi pas - il n'y a guère moyen de s'en apercevoir. Est-ce que quelqu'un aurait la gentillesse de me communiquer un petit bout de la réflexion qu'a pu lui inspirer, je ne dis pas ces pages, mais ce que la dernière fois j'ai dit de ce en quoi elles consistaient à mon gré.

Je suis bien ennuyé, ce n'est tout de même pas moi qui vais vous en faire la lecture, ça c'est vraiment trop me demander. Mais enfin, je suis un tout petit peu étonné de ne pas pouvoir, sauf à entrer dans le texte, de ne pouvoir obtenir une réponse. C'est très ennuyeux. Je parle très précisément, dans ces pages, de la fonction du phallus en tant qu'elle s'articule dans un certain discours - et ce n'était pourtant pas le temps où j'avais encore même ébauché de construire cette variété, cette combinaison tétraédrique à quatre sommets que je vous ai présentée l'année dernière, et je constate pourtant que dès ce niveau, dès ce temps, j'ai dirigé mon coup, si je puis dire - j'ai dirigé mon coup, c'est beaucoup dire, l'avoir tiré c'est déjà ça - de façon telle qu'il ne me paraisse pas, maintenant, porter à faux, je veux dire dans un stade plus avancé de cette construction. Bien sûr, quand j'ai dit la dernière fois que j'admirais, j'espère que vous n'avez pas pris ça au pied de la lettre ! Ce que j'admirais, c'était plutôt le tracé que j'avais fait, dans le temps où je commençais seulement à faire un certain sillon en fonction de repères, qu'il ne soit pas maintenant à rejeter, qu'il ne me fasse pas honte. C'est là-dessus que j'ai terminé l'année dernière, et c'est remarquable - voire même on peut peut-être y prendre quelque chose d'une ébauche d'encouragement à continuer - qu'il soit tout à fait frappant que tout ce qui y est pêchable de signifiant - c'est bien de ça qu'il s'agit : je suis allé à la pêche dans ce séminaire sur "La Lettre volée", dont je pense qu'après tout, depuis vingt ans, le fait que je l'aie mis en tête au défi de toute chronologie montrait peut-être que j'avais l'idée que c'était, en somme, la meilleure façon d'introduire à mes *Ecrits*.

Alors, la remarque que je fais sur ce fameux homme *who dares all things, those unbecoming as well as those becoming a man*, il est bien certain que si j'insiste à ce moment-là pour dire que, de ne pas la traduire littéralement, "Ce qui est indigne aussi bien que ce qui est digne d'un homme" montre que c'est dans son bloc que le côté indicible, honteux, qui ne se dit pas, quant à ce qui concerne un homme, est bien là pour

dire le phallus, et que Baudelaire le ramollit en le fragmentant en deux : "Ce qui est indigne d'un homme aussi bien que ce qui est digne de lui." Que ce sur quoi j'insiste aussi, c'est que ce n'est pas la même chose de dire *The robber's knowledge of the loser's knowledge of the robber*, "la connaissance qu'a le voleur de la connaissance qu'a le volé de son voleur", que cet élément de savoir qu'il sait, de savoir imposer un certain fantasme, que ce soit justement l'homme qui ose tout, cela montre tout de suite, comme le dit Dupin, la clef de la situation.

Je dis ça et je ne vais pas continuer, car ce que je vous indiquais, qui aurait pu, pour quelqu'un qui s'en serait donné la peine, permettre directement, sur un texte comme ça, d'annoncer la plupart des articulations que je m'en vais me mettre à développer, à dérouler, à construire aujourd'hui, comme vous allez voir si vous voulez bien, dans un deuxième temps, après avoir entendu ce que j'aurai plus ou moins réussi à dire - se trouvait en somme déjà bel et bien écrit là, avec toutes, et les mêmes, les articulations nécessaires, celles dans lesquelles je crois devoir vous promener. Donc tout ce qui est là, non seulement tamisé, mais lié, est bien près de ces signifiants disponibles pour une signification plus élaborée, celle en somme d'un enseignement que je peux dire sans précédent autre que Freud lui-même, et justement en tant qu'il définit la précédence de façon telle, qu'il faut en lire la structure dans ses impossibilités.

Peut-on dire qu'à proprement parler, Freud formule cette impossibilité du rapport sexuel, non pas comme telle - je le fais simplement parce que c'est tout simple à dire, c'est écrit en long et en large, c'est écrit dans ce que Freud écrit, il n'y a qu'à le lire, seulement vous allez voir tout à l'heure pourquoi vous ne le lisez pas. J'essaie de dire, de dire pourquoi, moi, je le lis.

La lettre, donc, cette lettre non pas volée, mais comme je l'explique - je commence par là - qui va faire un détour ou, comme je traduis moi, la lettre en souffrance. Ça commence comme ça, et ça se termine, ce petit écrit, par ceci, qu'elle arrive pourtant à destination. Et si vous le lisez, à la fin je tiens à souligner ce qui en est l'essentiel, et pourquoi la traduction "La Lettre volée" n'est pas la bonne - *The Purloined Letter* ça veut dire que quand même elle arrive à destination, et la destination je la donne comme la destination fondamentale de toute lettre - je veux dire épistole - elle arrive - ne disons même pas à celui, à celle, à ceux qui ne peuvent rien y comprendre, à la police en l'occasion, qui bien entendu est tout à fait incapable d'y comprendre quoi que ce soit, comme je le souligne et je l'explique dans de nombreuses pages. C'est même pour ça qu'elle n'était même pas capable de la retrouver, son matériel de lettre. Tout cela est très joliment, dans cette invention, cette forgerie de Poe, magnifique.

La lettre est, bien entendu, hors de la portée de l'explication de l'espace, puisque c'est de ça qu'il s'agit, c'est ça que le préfet de police vient de dire d'abord - c'est que tout ce qui est chez le ministre, étant donné qu'on est sûr que la lettre y est, qu'elle est là, il faut qu'il l'ait toujours à la portée de la main, on dit pourquoi, que l'espace a été littéralement quadrillé.

C'est amusant de me livrer là, comme ça, comme à chaque fois que je me laisse de temps en temps un peu aller dans les pentes, à quelques considérations sur l'espace, ce fameux espace, qui est bien pour notre logique, depuis un bon moment, depuis Descartes, la chose la plus encombrante du monde. C'est bien tout de même là l'occasion d'en parler, si tant est qu'il faille l'ajouter comme une sorte de note en marge. C'est ce que j'isole comme la dimension de l'imaginaire. Il y a quand même des gens qui se tracassent, pas forcément sur cet écrit-là, sur d'autres, ou même qui ont gardé des notes sur ce que j'ai pu dire dans un temps, par exemple, sur l'identification - c'était en 61-62, je peux dire que tous mes auditeurs pensaient à autre chose, sauf un ou deux qui venaient tout à fait du dehors, qui ne savaient pas ce qui se passait exactement. J'y ai parlé du trait unaire⁵⁶. Alors, on se tracasse maintenant, non sans que ce soit légitime, pour savoir, ce trait unaire, où est-ce, où il faut le mettre. Du côté du symbolique ou de l'imaginaire ? Et pourquoi pas du réel ? Quoi qu'il en soit, tel que, c'est comme ça que ça se marque, un bâton, *ein einziger Zug*, car c'est bien sûr dans Freud que j'ai été le pêcher. Il pose quelques questions, comme je vous l'ai déjà un peu introduit la dernière fois par cette remarque qu'il est peut-être tout à fait impossible de penser quoi que ce soit qui tienne debout sur cette bipartition si difficile, si problématique, sauf pour les mathématiciens, qui est à savoir - est-ce que tout peut être réductible à la logique pure, c'est-à-dire à un discours qui se soutient d'une structure bien déterminée ? Est-ce qu'il n'y a pas un élément absolument essentiel qui reste, quoi que nous fassions pour l'enserrer de cette structure, le réduire, qui tout de même reste comme un dernier noyau, et qu'on appelle intuition ? Assurément c'est la question dont Descartes est parti, je veux dire que ce qu'il a fait remarquer, c'est que le raisonnement mathématique, à son gré, ne tirait rien d'efficace, de créateur, de quoi que ce fût de l'ordre du raisonnement, mais seulement son départ, à savoir une intuition originelle, et qui est celle qu'il pose, institue, de sa distinction originelle de l'étendue et de la pensée.

Bien sûr, cette opposition cartésienne, d'être faite plus par un penseur que par un mathématicien - non pas certes incapable de produire en mathématiques, comme les effets s'en sont prouvés - a été bien sûr plus enrichie par les mathématiciens eux-mêmes. C'était bien la première fois que quelque chose venait aux mathématiques par la voie de la philosophie, car je vous prierai de remarquer cette chose qui me semble à moi certaine - il est tout de même très frappant que les mathématiciens de l'Antiquité aient eux-mêmes poursuivi leur marche sans avoir le moindre égard à tout ce qui pouvait se passer dans les écoles de sagesse, dans les écoles, quelles qu'elles fussent, de philosophie. Il n'en reste pas de même de nos jours, assurément, l'impulsion cartésienne concernant la distinction de l'intuitionné et du raisonné est une chose qui a fortement travaillé la mathématique elle-même. C'est bien en cela que je ne peux pas ne pas y trouver une veine, un effet de quelque chose, qui a un certain rapport avec ce qu'ici, dans le champ dont il s'agit, je tente - c'est qu'il me semble que la remarque que je peux faire, du point où je suis, sur les rapports entre la parole et l'écrit, sur ce qu'il y a, au

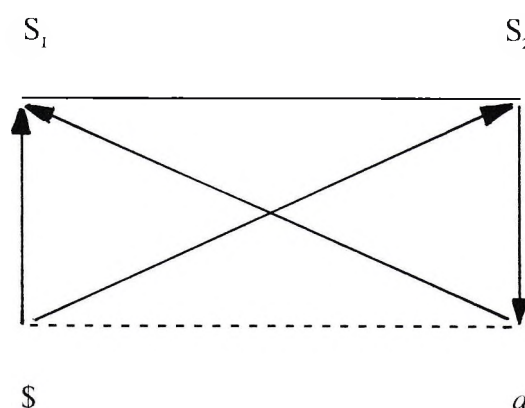
moins dans ses premières arêtes, de spécial sur la fonction de l'écrit au regard de tout discours, est de nature peut-être à faire que les mathématiciens s'aperçoivent de ce que, par exemple, j'ai indiqué la dernière fois, que l'intuition même de l'espace euclidien doit quelque chose à l'écrit.

D'autre part, et comme je vais essayer de vous le pousser un peu plus loin, ce qu'on appelle en mathématiques recherche logique, réduction logique de l'opération mathématicienne, est quelque chose qui, en tout cas, ne va pas, ne saurait avoir d'autre support - il suffit pour le constater de suivre l'Histoire - que la manipulation de petites ou grandes lettres, de lots alphabétiques divers, je veux dire lettres grecques ou germaniques, plusieurs lots alphabétiques - toute manipulation qui avance la réduction logistique d'un raisonnement mathématique nécessite ce support. Je vous le répète : je ne vois pas la différence essentielle avec ce qui a fait longtemps, pendant toute une époque, XVIIe et XVIIIe siècles, difficulté à la pensée mathématicienne, à savoir la nécessité du tracé pour la démonstration euclidienne, qu'au moins un de ces triangles soit là tracé, à partir de quoi chacun s'affole - ce triangle qui aura été tracé, est-ce le triangle général ou un triangle particulier ? Car il est bien clair qu'il est toujours particulier. Et ce que vous démontrez sur le triangle en général, à savoir toujours la même histoire, l'histoire des trois angles qui font deux droits, il est clair qu'il ne faut pas que vous disiez que ce triangle n'a pas le droit d'être aussi bien rectangle-isocèle à la fois, ou équilatéral. Il est donc toujours particulier. Ça a énormément tracassé les mathématiciens. Je vous rappelle bien sûr - pourquoi vous le rappeler, on n'est pas là pour faire de l'érudition - à travers quel et quel ça coule depuis Descartes, Leibniz et d'autres, ça va jusqu'à Husserl, ils semblent n'avoir jamais vu cet [...], même que l'écriture est là des deux côtés bel et bien homogénéisant l'intuitionné et le raisonné, que l'écriture, en d'autres termes, des petites lettres, n'a pas de fonction moins intuitive que ce que traçait le premier Homo sapiens. Il s'agirait quand même de savoir pourquoi on pense que ça fait une différence.

Je ne sais pas si je dois vous faire remarquer que la consistance de l'espace euclidien, qui se ferme sur ses trois dimensions, semble pouvoir être définie d'une bien autre façon - si vous prenez deux points, il sont à égale distance l'un de l'autre, vous pouvez en prendre trois et faire que ce soit encore vrai, à savoir que chacun est à égale distance de chacun des deux autres, vous pouvez en prendre quatre et faire que ce soit encore vrai. Je n'ai jamais entendu pointer ça expressément - vous pouvez en prendre cinq, ne vous précipitez pas pour dire que, là aussi, vous pouvez les mettre à égale distance de chacun des quatre autres, parce que, tout au moins dans notre espace euclidien, vous n'y arriverez pas. Il faut, pour que vous ayez ces cinq points à égale distance de chacun de tous les autres, que vous fabriquiez une quatrième dimension. Bien sûr, c'est très aisé, à la lettre, et puis ça tient très bien, on a démontré qu'un espace à quatre dimensions est parfaitement cohérent dans toute la mesure où il peut montrer le lien de sa cohérence à

la cohérence des nombres réels, c'est dans cette mesure même qu'il se soutient. C'est un fait que, au-delà du tétraèdre, déjà l'institution a à se supporter de la lettre.

Je me suis lancé là-dedans parce que j'ai dit que la lettre qui arrive à destination, c'est la lettre qui arrive à la police, qui n'y comprend rien, et que la police, comme vous le savez, elle n'est pas née d'hier, trois piques comme ça sur le sol, trois piques sur le campus⁵⁷, pour peu que vous connaissiez un peu ce qu'a écrit Hegel, vous saurez que c'est l'Etat, et que l'Etat et la police c'est exactement la même chose et que ça repose sur une structure tétraédrique - que, dans d'autres termes, dès que nous mettons en question quelque chose comme la lettre, il faut que nous sortions de mes petits schémas de l'année dernière, qui comme vous vous en souvenez étaient déjà comme ça :



$$\begin{array}{ccc} S_1 & & S_2 \\ \hline & \rightarrow & \\ \hline \$ & & a \end{array}$$

Voilà le discours du maître, comme vous vous en souvenez peut-être, caractérisé par ceci, que des six arêtes du tétraèdre, une est rompue. C'est dans la mesure où on fait tourner cette structure par une des quatre arêtes du circuit qui dans le tétraèdre se suivent - c'est une condition - s'emmanchent dans le même sens, c'est en ce sens que, si on en rompt une de n'importe laquelle des trois autres, que la variation s'établit de ce qu'il en est de la structure du discours, très précisément en tant qu'elle reste à un certain niveau de construction qui est celui, tétraédrique, dont on ne saurait se contenter, dès lors qu'on fait surgir l'instance de la lettre. C'est même parce qu'on ne saurait s'en contenter qu'à rester à son niveau, il y a toujours un de ces côtés qui fait cercle, qui se rompt.

Alors, c'est de là qu'il résulte que, dans un monde tel qu'il est structuré par un certain tétraèdre qu'on retrouve à plus d'un bout de champ, une lettre n'arrive à destination qu'à

trouver celui que, dans mon discours sur "La lettre volée", je désigne du terme du sujet, qui n'est pas du tout à éliminer, ni à retirer, sous prétexte que nous faisons quelques pas dans la structure, mais dont il faut tout de même bien partir, de ceci, c'est que si ce que nous avons découvert sous le terme d'inconscient a un sens, le sujet - je vous le répète, irréductible - nous ne pouvons même pas, à ce niveau, ne pas en tenir compte. Et le sujet se distingue de sa toute spéciale imbécillité, c'est ce qui le gonfle dans le texte de Poe, du fait que celui sur lequel je badine à cette occasion, c'est pas pour rien que c'est le Roi qui ici se manifeste en fonction de sujet, il n'y comprend absolument rien, et toute sa structure policière ne fera pas, néanmoins, que la lettre n'arrive même pas à sa portée, étant donné que c'est la police qui la garde, et qu'elle ne peut rien en faire. Je souligne même que, dût-on la retrouver dans ses dossiers, ça ne peut pas servir à l'historien. Dans telle et telle page de ce que j'écris à propos de cette lettre, je dis qu'il n'y a, très probablement, que la Reine qui sait ce qu'elle veut dire, et que tout ce qui fait son poids, c'est que, si la seule personne que ça intéresse, à savoir le sujet, le Roi, l'avait en main, il n'y comprendrait que ceci, c'est qu'elle a sûrement un sens, et que c'est ça qui en est le scandale, que c'est un sens qui, à lui, le sujet, lui échappe. D'ailleurs, le scandale, faire le scandale - encore une contradiction - c'est à la bonne place dans ces quatre petites pages que je vous avais données à relire, petites, je souligne.

Il est clair que c'est uniquement en fonction de cette circulation de la lettre que le ministre, celui qui a barboté la lettre, que le ministre nous montre, au cours du déplacement de la dite lettre, ces variations de sa couleur telles que le poisson mourant est à la vérité plus sa fonction essentielle, et que tout mon texte joue sur le fait que la lettre a un effet féminisant. Dès qu'il ne l'a plus, la lettre, parce qu'il n'en sait rien lui-même, le voici en quelque sorte restitué à la dimension, justement, que tout son dessein était fait pour se donner à lui-même, celle de l'homme qui ose n'importe quoi. Et j'insiste sur ce mirage de ce qui se passe - c'est sur quoi je termine cet énoncé poésque - c'est que c'est à ce moment-là que la chose apparaît, *monstrum horrendum* comme on dit dans le texte, ce qu'il avait voulu être pour la Reine qui, bien sûr, en a tenu compte puisqu'elle a essayé de la ravoïr, cette lettre, mais enfin avec qui le jeu se tenait. C'est pour notre Dupin, à savoir le malin des malins, celui auquel Poe donne le rôle de nous jeter quelque chose que j'appellerais volontiers quelque poudre aux yeux, à savoir que le malin des malins cela existe, à savoir que lui vraiment sait tout, connaît tout, quand étant dans le tétraèdre il peut comprendre comment il est fait. J'ai assez ironisé sur ces choses, certainement très habiles, qui sont les jeux de mots autour d'*ambitus*, de *religio*, d'*honesti homines*⁵⁸, pour montrer simplement que quant à moi, je cherchais un peu plus loin la petite bête, et qu'à la vérité elle est quelque part. Elle est quelque part - à suivre Poe, on peut se poser la question de savoir si Poe s'en est bien aperçu, c'est à savoir que du seul fait d'être passée entre les mains du nommé Dupin, la lettre l'a féminisé à son tour assez pour qu'à l'endroit du ministre, qu'il sait pourtant avoir privé de tout ce qui pourrait lui permettre de continuer à jouer son rôle, si jamais il faut en

abattre les cartes - c'est précisément à ce moment-là que Dupin ne peut pas se contenir, et qu'il manifeste à l'endroit de celui dont il pourrait croire suffisamment déjà l'avoir mis à la merci de quiconque - pour ne pas laisser plus de traces, il lui renvoie ce message dans le billet qu'il vient de substituer à la lettre qu'il vient de dérober : *Un destin si funeste* - vous savez le texte - *S'il n'est digne d'Atrée, est digne de Thyeste*.⁵⁹

La question, si je puis dire, est de s'apercevoir si Poe, dans l'occasion, s'aperçoit bien de la portée de ceci, de ce que Dupin, dans ce message au-delà de toute possibilité - car qui sait si jamais cela arrivera que le ministre la sorte, sa lettre, et se trouve du même coup dégonflé, pour tout dire que la castration soit là, comme elle est suspendue, parfaitement réalisée. J'indique aussi cette perspective, qu'elle ne me paraît pas écrite d'avance, cela ne donne que plus de prix à ce que Dupin écrit comme message à celui qu'il vient de priver de ce qu'il croit être son pouvoir, ce petit poulet dont il jubile, à la pensée de ce qui se passera quand l'intéressé - à quelles fins ? - aura à en faire usage, ce que l'on peut dire c'est que Dupin jouit. Or c'est là qu'est la question, la question que j'ai énoncée la dernière fois en vous disant : est-ce que c'est la même chose, le narrateur et celui qui écrit ? Parce qu'il est incontestable que le narrateur, le sujet de l'énoncé, celui qui parle, c'est Poe. Est-ce que Poe jouit de la jouissance de Dupin, ou d'ailleurs ? C'est là, puisqu'aujourd'hui vous m'y avez forcé, c'est là une illustration que je peux donner à la question que j'ai posée la dernière fois - est-ce que ce n'est pas radicalement différent, celui qui écrit et celui qui parle en son nom, au titre de narrateur dans un écrit ? A ce niveau, c'est sensible ; car ce qui se passe au niveau du narrateur, c'est à la fin du compte [*conte* ?] la plus parfaite castration démontrée - tout le monde est également cocu et personne n'en sait rien. C'est ça la merveille - le Roi, bien sûr, dort et dormira jusqu'à la fin de ses jours sur ses deux oreilles, la Reine ne se rend pas compte qu'il est à peu près fatal qu'elle devienne folle de ce ministre, maintenant qu'elle le tient ! Elle l'a châtré, hein ! C'est un amour ! Le ministre, ça c'est bien vrai, pour être fait il est fait, mais en fin de compte cela ne lui fait ni chaud ni froid puisque, comme je l'ai très bien expliqué, de deux choses l'une, ou cela lui plaît de devenir l'amant de la Reine - cela n'a rien de désagréable en principe, on dit cela, mais cela ne plaît pas à tout le monde - ou, si vraiment il a pour elle, par exemple, un de ces sentiments qui sont ce que j'appelle, moi, le seul sentiment lucide, à savoir la haine, comme j'ai très bien expliqué, s'il la hait, elle l'en estimera d'autant plus, et cela lui permettra d'aller si loin qu'il finira quand même par se douter que cette lettre, elle n'est plus là depuis longtemps. Parce qu'il se trompera, naturellement. Il se dira que si on va si loin avec lui, c'est parce que l'on est sûr qu'il a la lettre. Alors il ouvrira son petit papelard à temps. En aucun cas il n'en viendra à ce qui est la chose souhaitée : c'est que le ministre ait à se ridiculiser, il ne sera pas... bon. Voilà ce que j'ai réussi à dire à propos de ce que j'ai écrit. Ce que je voudrais dire, à vous, c'est que cela prend sa portée de ce que c'est illisible.

C'est là le point que je vais essayer de développer. Comme beaucoup de gens me l'ont dit tout de suite : "On n'y comprend rien." Remarquez que c'est beaucoup - quelque

chose auquel on ne comprend rien, c'est tout l'espoir, c'est le signe qu'on est affecté, alors heureusement qu'on n'a rien compris, parce que l'on ne peut jamais comprendre que ce que, bien sûr, on a déjà dans la tête. Mais enfin, il faudrait essayer d'articuler cela un peu mieux. Il ne suffit pas d'écrire des choses exprès incompréhensibles, mais de voir pourquoi l'illisible a un sens.

Je vous ferai remarquer que, pour votre affaire, cette histoire du rapport sexuel tourne autour de ceci, que vous pourriez croire que c'est écrit, puisqu'en somme, qu'est-ce qu'on a trouvé dans la psychanalyse ? On s'est référé à un écrit - l'Œdipe c'est un mythe écrit, et je dirai même plus, c'est très exactement la seule chose qui le spécifie, on aurait pu prendre exactement n'importe lequel, pourvu qu'il soit écrit. Le propre d'un mythe qui est écrit, comme l'a très bien fait remarquer Claude Lévi-Strauss, c'est que de l'écriture il n'y en a qu'une seule forme, alors que le propos du mythe, comme c'est toute l'oeuvre de Lévi-Strauss de le démontrer, c'est d'en avoir une très grande quantité, et que c'est cela qui le constitue comme mythe, et non pas le mythe écrit. Alors, ce mythe écrit pourrait très bien passer pour être l'inscription de ce qu'il en est du rapport sexuel.

Je voudrais tout de même vous faire remarquer certaines choses, c'est que si cette lettre, cette lettre en l'occasion, peut avoir cette fonction féminisante, c'est par rapport à ce que je vous ai dit de ce que le mythe écrit d'Œdipe est fait très exactement pour vous pointer que c'est impensable de dire "la femme". C'est impensable, pourquoi ? Parce qu'on ne peut pas dire "toutes les femmes", on ne peut pas dire "toutes les femmes" parce que ce n'est introduit dans le mythe qu'au nom de ceci, que le père possède toutes les femmes, ce qui est manifestement le signe d'une impossibilité. D'autre part, ce que je souligne à propos de cette lettre volée, c'est que s'il n'y a qu'une femme - qu'en d'autres termes la fonction de la femme ne se déploie que dans ce que demande le mathématicien dans le contexte de ce que je vous ai énoncé tout à l'heure sur la discussion mathématique, qui s'appelle la multi-unité, à savoir qui a une fonction, c'est très à proprement parler celle que le père est là, le père est là pour s'y faire reconnaître dans sa fonction radicale, dans celle qu'il a toujours manifestée chaque fois qu'il s'est agi du monothéisme, par exemple, ce n'est pas pour rien que Freud vient échouer là - c'est qu'il y a une fonction tout à fait essentielle qu'il convient de préserver comme étant, à l'origine, à très proprement parler, de l'écrit : c'est ce que j'appellerai le "pas plus d'un". Aristote, bien sûr, fait des efforts tout à fait ravissants et considérables, comme il fait d'habitude, pour nous rendre cela accessible, par échelons, qu'au nom de son principe on peut déjà qualifier de principe de l'absolu : remonter l'échelle de cause en cause, d'être en être - il faudra bien que vous vous arrétiez quelque part. Enfin, c'est ce qu'il y a de très gentil chez ces philosophes grecs, c'est qu'ils parlaient vraiment pour les imbéciles. D'où le développement de la fonction du sujet. C'est d'une façon tout à fait originelle que le "pas plus d'un" se pose. Sans le "pas plus d'un", vous ne pouvez pas commencer à écrire la série des nombres entiers. Je vous montrerai cela au tableau la prochaine fois : pour qu'il y ait un Un, il suffit que vous n'ayez plus qu'à crever la

bouche en rond chaque fois que vous voulez recommencer, pour qu'à chaque fois ça fasse un de plus mais pas le même. Par contre, tous ceux qui se répètent ainsi sont les mêmes, ils peuvent s'additionner. On appelle cela la série arithmétique.

Mais revenons à ce qui nous paraît essentiel à souligner, concernant la jouissance sexuelle - c'est qu'il n'y a expérience d'une structure, et quels qu'en doivent être les conditionnements particuliers - c'est que la jouissance sexuelle se trouve ne pas pouvoir être écrite, et que c'est de cela que résulte la multiplicité structurale, et d'abord de la tétrade dans laquelle quelque chose se dessine qui la situe, mais inséparable d'un certain nombre de fonctions qui n'ont, en somme, rien à faire avec ce qui peut spécifier dans le général le partenaire sexuel. La structure est telle que l'homme, comme tel, en tant qu'il fonctionne, est châtré ; que d'autre part, quelque chose existe qui est du niveau du partenaire féminin, et qu'on pourrait simplement tracer comme ce trait, sur lequel je pointe toute la portée, toute la fonction de cette lettre en l'occasion : que la femme n'a rien à faire - si elle existe, et justement c'est pour ça qu'elle n'existe pas - si c'est en tant que "la femme", elle n'a rien à faire avec la loi.

Alors, comment concevoir ce qui s'est passé ? On fait quand même l'amour, et on s'aperçoit, à partir du moment où on s'y intéresse, on y met le temps, et à la vérité on s'y est peut-être toujours intéressé, seulement nous avons perdu la clé de la façon dont on s'y est intéressé précédemment. Mais pour nous, au coeur, dans l'efflorescence de l'ère scientifique, nous nous apercevons de ce qu'il en est par Freud. C'est quoi ? Quand il s'agit de structurer, de faire fonctionner au moyen de symboles le rapport sexuel, qu'est-ce qui y fait obstacle ? C'est que la jouissance s'en mêle. La jouissance sexuelle est-elle traitable directement ? Elle ne l'est pas, et c'est en cela qu'il y a la parole. Le discours commence de ce qu'il y ait la béance. Je ne peux pas en rester là, je veux dire que je me refuse à toute position d'origine, et qu'après tout, rien ne nous empêche de dire que c'est parce que le discours commence que la béance se produit. C'est tout à fait indifférent pour le résultat. Ce qu'il y a de certain, c'est que le discours est impliqué dans la béance, que comme il n'y a pas de métalangage il ne saurait en sortir. La symbolisation de la jouissance sexuelle, ce qui rend évident ce que je suis en train d'articuler, c'est qu'elle emprunte tout son symbolisme à quoi ? A ce qui ne la concerne pas, à savoir à la jouissance en tant qu'elle est interdite par une certaine chose confuse - confuse, mais pas tellement que ça, car nous sommes arrivés à l'articuler parfaitement sous le nom de principe de plaisir, ce qui ne peut avoir qu'un sens - pas trop de jouissance, parce que l'étoffe de toute jouissance confine à la souffrance, c'est même à cela que nous reconnaissons la vie. Si une plante ne souffrait pas manifestement, nous ne saurions pas qu'elle est vivante.

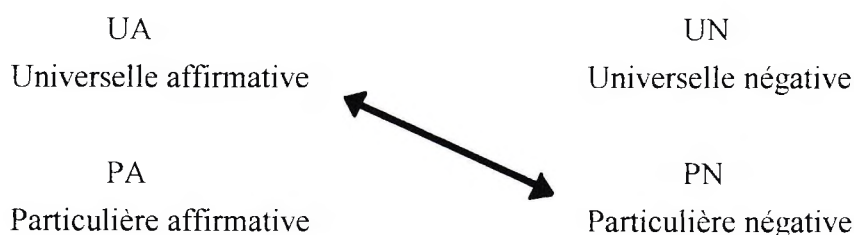
Il est donc clair que le fait que la jouissance sexuelle n'ait trouvé, pour se structurer, que la référence à l'interdit en tant que nommé de la jouissance - mais d'une jouissance qui n'est pas telle, qui est cette dimension de la jouissance qui est la jouissance mortelle - en d'autres termes que sa structure, la jouissance sexuelle, la prive de l'interdit porté

sur la jouissance dirigée sur le corps propre, c'est-à-dire très précisément ce point d'arête et de frontière où elle confine à la jouissance mortelle. Et elle ne rejoint la dimension du sexuel qu'à porter l'interdit sur le corps dont le corps propre sort, à savoir sur le corps de la mère. Ce n'est que par là que se structure, qu'est rejoint dans le discours, ce que peut y apporter la loi, ce qu'il en est de la jouissance sexuelle. La partenaire, dans l'occasion, est bien en effet réduite à une, et pas n'importe laquelle - celle qui t'a pondu.

C'est autour de cela que se construit tout ce qui peut s'articuler - nous entrons dans ce champ d'une façon qui soit verbalisable. Quand nous avancerons plus loin, je reviendrai sur la façon dont le savoir a fonctionné comme un jouir. Nous pouvons ici passer.

La femme comme telle se trouve dans cette position uniquement rassemblée de ceci, qu'elle est, je dirais, sujette à la parole - bien sûr, je vous épargne les détours. Que la parole soit ce qui instaure une dimension de vérité, l'impossibilité de ce rapport sexuel, c'est bien, aussi bien, ce qui fait la portée de la parole, en ceci bien sûr qu'elle peut tout, sauf servir au point où elle est occasionnée. La parole s'efforce de réduire la femme à la sujétion, c'est-à-dire d'en faire quelque chose dont on attend des signes d'intelligence. Mais ce n'est là d'aucun être réel qu'il s'agit. Il faut dire le mot : "la femme", je veux dire l'en-soi de la femme, la femme comme si on pouvait dire "toutes les femmes", la femme en l'occasion, comme ce texte est fait pour le démontrer, "la femme", j'insiste, qui n'existe pas, c'est justement la lettre, la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre.

Et c'est là-dessus que je voudrais, avant de vous quitter, quand même énoncer une remarque qui dessine la configuration logique de ce que je suis en train d'avancer. Dans la logique aristotélicienne, vous avez des affirmatives. Je ne les mets pas avec les lettres dont l'usage est habituel dans la logique formelle, je ne mets pas A, j'écris "universelle affirmative", et j'écris comme cela "universelle négative". J'écris ici "particulière affirmative" et "particulière négative" :



Je fais remarquer qu'au niveau de l'articulation aristotélicienne, c'est entre ces deux pôles, puisque c'est à Aristote que ces catégories propositionnelles sont empruntées, c'est entre ces deux pôles que se fait la discrimination logique. L'Universelle affirmative énonce une essence. J'ai assez souvent insisté dans le passé sur ce qu'il en est de l'énoncé "Tout trait est vertical", et qu'il est parfaitement compatible avec ceci, qu'il n'existe aucun trait - l'essence se situe essentiellement dans la logique, elle est pur énoncé de discours. La discrimination logique, son axe essentiel dans cette articulation,

est très exactement cet axe oblique que je viens de noter⁶⁰, rien ne va contre un énoncé logique quelconque identifiable, si ce n'est la remarque "Il n'y en a pas" - il y en a, des traits, qui ne sont pas verticaux. C'est la seule contradiction qui puisse se faire contre l'affirmation que c'est un fait d'essence.

Et les deux autres termes sont, dans le fonctionnement de la logique aristotélicienne, tout à fait secondaires, à savoir "Il y en a qui...", affirmative particulière, et après ? "Il y en a qui...", comment savoir si c'est nécessaire ou pas ? Cela ne prouve rien. Et dire "il y en a qui pas...", c'est-à-dire l'universelle négative "Il n'y en a pas qui...", eh bien cela ne prouve rien non plus ; c'est un fait.

Ce que je veux vous faire remarquer, c'est ce qui se passe quand, de cette logique aristotélicienne, nous passons à leur transposition dans la logique mathématique, celle qui s'est faite par la voie de ce que l'on appelle les quantificateurs. Ne m'engueulez pas parce que vous n'allez plus m'entendre, je vais d'abord écrire.

Justement, c'est de cela qu'il s'agit - l'Universelle affirmative va maintenant s'écrire de cette notation inverbalisable, puisque c'est un A renversé - j'écris A renversé, enfin c'est pas du discours, c'est de l'écrit, mais c'est un signal, comme vous allez le voir pour jaspiner, $\forall \times \emptyset \times$. Ici particulière, $\exists \times \emptyset \times \forall \times \emptyset \times$. Cela, je veux exprimer que c'est une négative, comment le puis-je ? Je suis frappé de ceci, que ça n'a jamais été vraiment articulé comme je vais le faire, c'est qu'il faut que vous mettiez la barre de la négation au dessus du $\emptyset \times$ et non pas du tout, comme il se fait habituellement, au dessus des deux, vous allez voir pourquoi. Et ici ? C'est sur $\exists \times$ que vous devez mettre la barre. Je mets ici maintenant, moi-même, une barre équivalente à celle qui était ici. Comme celle qui était ici [voir schéma précédent] séparait en deux zones le groupe des quatre, ici c'est d'une façon différente qu'elle les répartit par deux :

$$\begin{array}{ccc}
 \forall \times \emptyset \times & & \forall \times \overline{\emptyset} \times \\
 & \updownarrow & \\
 \exists \times \emptyset \times & & \overline{\exists} \times \emptyset \times
 \end{array}$$

Ce que j'avance, c'est que dans cette façon d'écrire, tout tient à ce qu'on peut le dire à propos de l'écrit, et que la distinction en deux termes unis par un point - c'est ce qui est écrit ainsi - a cette valeur qu'on peut dire "de tout x" - c'est le signal de l' $\forall$ qu'il satisfait à ce qui est écrit $\emptyset \times$, qu'il n'y est pas déplacé. De même, mais avec un accent différent, c'est qu'il y ait de l'indescriptible, à savoir que c'est ici que porte l'accent de l'écrit, il existe des x que vous pouvez faire fonctionner dans le $\emptyset \times$ dont alors vous parlez, qu'il s'agit dans ce qu'on appelle ici la transposition quantificatrice, ou au moyen des quantificateurs de la particulière.

Par contre, il est vrai que c'est autour de l'écrit que pivote le déplacement de la répartition, c'est à savoir que pour ce qui est mis au premier plan, recevable, rien n'a

changé pour l'universelle, elle est toujours de prix, encore que ce ne soit pas même prix. Par contre, ce dont il s'agit ici consiste à s'apercevoir de la non-valeur de l'universelle négative, puisque là, ce qui tique, c'est que de quelque x que vous parliez, il ne faut pas écrire $\emptyset x$, et que de même pour la particulière négative il y a ceci, c'est que de même qu'ici l' $\exists$ de x pouvait s'écrire, était recevable, inscriptible dans cette formule, ici simplement ce qui est dit, c'est qu'il n'est pas inscriptible.

Qu'est-ce à dire ? C'est que ce qui, de ces deux structurations, est resté négligé, sans valeur, à savoir l'universelle négative, l'universelle négative en tant qu'elle est celle qui permet de dire "Il ne faut pas écrire ceci, si vous parlez d'un x quelconque", en d'autres termes que c'est ici que fonctionne une coupure essentielle, eh bien c'est cela même autour de quoi s'articule ce qu'il en est du rapport sexuel. La question est que ce qui ne peut pas s'écrire dans la fonction $\emptyset (x)$ est elle-même à ne pas écrire, c'est-à-dire qu'elle est ce que j'ai dit tout à l'heure, énoncée, ce qui est le point autour duquel va tourner ce que nous reprendrons quand je vous reverrai dans deux mois, à savoir qu'elle est à proprement parler ce qui s'appelle illisible.

Séminaire du 12 mai 1971

LITURATERRE : ce mot que je viens d'écrire intitule ce que je vais vous offrir aujourd'hui, parce qu'il faut bien, puisque vous êtes convoqués là, que je vous lance quelque chose. Il m'est évidemment inspiré par l'actualité - c'est le titre dont je me suis efforcé de répondre à une demande qui m'a été faite d'introduire un numéro qui va paraître⁶¹ sur *Littérature et psychanalyse*. Ce mot "laturaterre" que j'ai inventé, se légitime de l'Ernout et Meillet, comme il y en a peut-être ici qui savent ce que c'est, c'est un dictionnaire étymologique du latin qui n'est pas trop bêtement fait. Cherchez à *lino*, *litura*, vous trouverez, et puis *liturarius*, il est bien précisé que ça n'a rien à faire avec *littera*, la lettre. Que ça n'ait rien à faire, moi je m'en fous ! Je ne me soumetts pas forcément à l'étymologie quand je me laisse aller à ce jeu de mots dont on fait à l'occasion le mot d'esprit, le contrepè, en l'occasion évident, m'en revenant aux lèvres et le renversement à l'oreille.

Ce n'est pas pour rien que, quand vous apprenez une langue étrangère, vous mettez la première consonne de ce que vous avez entendu la seconde, et la seconde, la première. Donc, ce dictionnaire - qu'on s'y reporte - m'apporte auspices d'être fondé du même départ que je prenais d'un premier mouvement - j'entends départ au sens de répartir - départ d'une équivoque dont Joyce - c'est de James Joyce dont je parle - dont James Joyce glisse de *a letter* à *a litter*⁶², d'une lettre à une ordure. Il y avait, vous vous en souvenez peut-être - mais très probablement vous n'en avez jamais rien su - il y avait une "messe-haine" qui lui voulait du bien et qui lui offrait une psychanalyse, et même que c'était de Jung qu'elle la lui offrait⁶³. Au jeu que nous évoquons, il n'y eût rien gagné, puisqu'il allait tout droit avec ce *a letter*, *a litter*, tout droit au mieux de ce que l'on peut attendre de la psychanalyse à sa fin. A faire litière de la lettre, est-ce saint Thomas encore qui revient à Joyce, comme son oeuvre en témoigne tout au long, ou bien est-ce la psychanalyse qui atteste sa convergence avec ce que notre époque accuse d'un débridement du lien, du lien antique dont se contient la pollution dans la culture ? J'avais brodé là-dessus, comme par hasard, un peu avant le mai 68, pour ne pas faire défaut ce jour-là aux pensées des paumés de ces affluences que je me trouve désormais déplacer quand je fais visite quelque part : c'était à Bordeaux. La civilisation, y rappelais-je en prémisses, c'est l'égout. Il faut vous dire sans doute que, en jouant de ça, j'étais un peu las de la poubelle à laquelle j'ai rivé mon sort. Pourtant, on sait que je ne suis pas le seul qui ait pour partage "l'avouère", pour vous le prononcer à l'ancienne, c'est "l'avoir" dont Beckett fait balance au doit de tous ces déchets de notre être⁶⁴. "L'avouère" sauve l'honneur de la littérature et, ce qui m'agréa assez, me relève du privilège que je pourrais croire tenir de ma place. La question est de savoir si ce dont les manuels de littérature - soit que la littérature soit accommodation des restes - semblent faire étal, non pas de la technique, est affaire de collocation dans l'écrit, de ce qui d'abord serait primitivement chant, mythe parlé, procession dramatique ?

Pour la psychanalyse, qu'elle soit appendue à l'Œdipe, à l'Œdipe du mythe, ne la qualifie en rien pour s'y retrouver dans le texte de Sophocle ; ce n'est pas pareil. L'évocation par Freud d'un texte de Dostoïevski⁶⁵ ne suffit pas pour dire que la critique du texte, jusqu'ici chassée gardée du discours universitaire, ait reçu de la psychanalyse plus d'air. Et pourtant, mon enseignement prend place dans un changement de configuration, qui actuellement, sous couleur d'actualité, actuellement s'affiche d'un slogan de promotion de l'écrit - mais ce changement, dont ce témoignage, par exemple que ce soit de nos jours qu'enfin Rabelais soit lu⁶⁶, montre qu'il repose peut-être sur un déplacement littéraire à quoi je m'accorde mieux. J'y suis, comme auteur, moins impliqué qu'on ne l'imagine. Mes *Ecrits*, un titre plus ironique qu'on ne croit, puisqu'il s'agit en somme, soit de rapports qui sont fonction de congrès, soit, disons, j'aimerais bien qu'on les entende comme ça - de lettres ouvertes où je fais sans doute question chaque fois d'un pan de mon enseignement. Mais enfin, ça en donne le ton.

Loin en tout cas de me commettre dans ce frotti-frotta littéraire dont se dénote le psychanalyste en mal d'invention, j'y dénonce tentative immanquable à démontrer l'inégalité de sa pratique à motiver le moindre jugement littéraire. C'est pourtant frappant que, ce recueil de mes écrits, je l'aie ouvert d'un article que j'isole en l'extrayant de sa chronologie - la chronologie fait règle - et que là il s'agisse d'un conte, lui-même, il faut le dire, bien particulier de ne pouvoir rentrer dans la liste ordonnée - vous savez qu'on l'a faite - des situations dramatiques⁶⁷. Enfin, laissons ça. Lui, le conte, il se fait de ce qu'il advient de la poste d'une lettre dite, d'au-dessus de ce qui se passe, se faire suivre, et de quels termes s'appuie que je puisse, moi, puisse dire de cette lettre, dire à propos d'elle qu'une lettre toujours en vient à sa destination, et ceci après les détours qu'elle y a subis, dans le conte - le compte, si je puis dire, soit rendu, sans aucun recours à son contenu, à la lettre. C'est cela qui rend remarquable l'effet qu'elle porte sur ceux qui, tour à tour, s'en font les détenteurs, tous ardents qu'ils puissent être du pouvoir qu'elle confère, pour y prétendre que cet effet d'illusion ne puisse s'articuler - ce que je fais, moi - que comme un effet de féminisation. C'est là, je m'excuse d'y revenir, bien distinguer - je parle de ce que je fais - la lettre du signifiant-maître, en tant qu'ici elle l'emporte dans son enveloppe, puisqu'il s'agit d'une lettre au sens du mot épistole. Or je prétends que je ne fais pas là du mot "lettre" usage métaphorique, puisque justement le conte consiste en ce qu'y passe comme muscade le message dont c'est l'écrit, donc proprement la lettre, qui fait seul péripétie. Ma critique, si elle a lieu d'être tenue pour littéraire, n'aurait donc là porté - je m'y essaie - que sur ce que Poe fait, d'être écrivain lui-même, à former un tel message sur la lettre. Il est clair qu'à ne pas le dire tel quel, tel que je le dis, moi, ce n'est pas insuffisamment, c'est d'autant plus rigoureusement qu'il l'avoue. Néanmoins, l'élosion de son message n'en saurait être élucidée au moyen de quelque trait que ce soit de sa psychobiographie - bouchée plutôt qu'elle en serait, cette élosion ! Une psychanalyste qui, on s'en souvient peut-être, a récuré les autres textes de

Poe, ici déclare forfait de sa serpillière - elle n'y touche pas, la Marie⁶⁸ ! Voilà pour le texte de Poe.

Mais pour le mien, de texte, est-ce qu'il ne pourrait pas se résoudre par ma psychobiographie à moi ? Le vœu que je formerais, par exemple, c'est d'être un jour lu convenablement. Mais pour cela, pour que ça vaille, il faudrait d'abord qu'on développe, que celui qui s'y emploierait, à cette interprétation, développe ce que j'entends que la lettre porte pour arriver toujours - je le dis - à sa destination. C'est là, peut-être, que je suis pour l'instant en cheville avec les dévôts de l'écriture⁶⁹. Il est certain que, comme d'ordinaire, la psychanalyse ici reçoit de la littérature - elle pourrait d'abord en prendre cette graine qui serait du ressort du refoulement - une idée moins psychobiographique. Pour moi, si je propose le texte de Poe, avec ce qu'il y a derrière, à la psychanalyse, c'est justement pour ce qu'elle ne puisse l'aborder qu'à y montrer son échec. C'est par là que je l'éclaire, la psychanalyse. Et, on le sait, on le sait que je sais, que j'évoque ainsi - c'est au dos de mon volume - j'évoque ainsi les Lumières. Pour cela, je l'éclaire de démontrer où elle fait trou, la psychanalyse; Ça n'a rien d'illégitime, ça a déjà porté son fruit, on le sait depuis longtemps, en optique, et la plus récente physique, celle du photon, s'en arme. C'est par cette méthode que la psychanalyse pourrait mieux justifier son intrusion dans la critique littéraire. Cela voudrait dire que la critique littéraire viendrait effectivement à se renouveler de ce que la psychanalyse soit là, pour que les textes se mesurent à elle, justement de ce que l'énigme reste de son côté, qu'elle soit coïte. Mais ceux, ceux des psychanalystes, dont ce n'est pas médire que d'avancer que plutôt qu'ils l'exercent, la psychanalyse, ils en sont exercés, entendent mal mes propos - à savoir à tout le moins d'être pris en corps. J'oppose à leur adresse vérité et savoir. C'est la première où aussitôt ils reconnaissent leur office, alors que, sur la sellette, c'est leur vérité que j'attends. J'insiste à corriger mon tir de dire - savoir en échec, voilà où la psychanalyse se montre aux yeux. Savoir en échec, comme on dit figure en abyme, ça ne veut pas dire échec de savoir. Aussitôt j'apprends qu'on s'en croit dispensé de faire preuve d'aucun savoir.

Serait-ce lettre morte que j'aie mis au titre d'un de ces morceaux que j'ai dit *Ecrits*, de la lettre, de l'instance, comme raison de l'inconscient ? N'est-ce pas de désigner assez, dans la lettre, ce qui, à devoir insister, n'est pas là de plein droit si fort de raison, que ça s'avance ? Dire cette raison moyenne ou extrême, c'est bien montrer, je l'ai déjà fait à l'occasion, la bifidité où s'engage toujours toute mesure. Mais n'y a-t-il rien, dans le réel, qui se passe de cette médiation qui pourrait être la frontière, la frontière à séparer deux territoires d'un défaut - mais il est de taille - elle symbolise qu'ils sont de même tabac, si je puis dire, en tout cas pour quiconque la franchit. Je ne sais pas si vous vous y êtes arrêtés, mais c'est le principe dont un nommé von Uexküll⁷⁰ a fabriqué le terme d'*Umwelt* - c'est fait sur le principe qu'il est le reflet de l'*Innenwelt*. C'est évidemment un départ fâcheux. Une biologie - car c'était une biologie qu'il voulait, avec ça, fonder, von Uexküll - une biologie qui se donne tout au départ le fait de l'adaptation, notamment,

également la rephallisation, la compulsion à l'aveu amène la découverte d'un corps surmonté de l'effigie de la castration, et la cave, la tombe elles-mêmes rappellent, avec la béante cheminée, le redoutable cloaque maternel.



Il est d'autres contes de Poe où s'exprime, bien que sur un autre mode, plus adouci, le regret du phallus maternel et le reproche à la mère de l'avoir perdu. En premier lieu, quelque étrange que cela puisse paraître, *La lettre volée*¹.

On se souvient de ce conte : la Reine de France, telle Elizabeth Arnold, possède une correspondance coupable et secrète dont l'auteur X... reste dans le vague. Le méchant ministre, en vue d'un chantage politique et pour affermir son pouvoir, vole l'une de ces lettres, sous les yeux mêmes de la Reine, paralysée par la présence du Roi qui ne doit rien savoir. Il faut absolument retrouver cette lettre. La police échoue dans toutes ses perquisitions. Heureusement il y a Dupin ! Muni de lunettes qui lui permettent de bien voir tout en cachant ses propres yeux, il se rend chez le ministre, sous un prétexte quelconque, et découvre la lettre dans un porte-cartes en vue, « suspendu... à un petit bouton de cuivre, juste au-dessous du milieu du manteau de la cheminée »².

Par un subterfuge ultérieur, il s'empare du papier compromettant, et y substitue une fausse lettre. La Reine, à qui la vraie lettre sera restituée, est sauvée.

Nous remarquerons d'abord que la lettre, véritable symbole du pénis maternel, « pend » à son tour au-dessus de l'âtre de la cheminée, tout comme pendlait le pénis de la femme — si celle-ci en avait un ! — au-dessus du cloaque figuré ici, comme

¹ *The purloined letter. (The Gift, 1845.)* BAUDELAIRE : *Histoires extraordinaires*, 1856.

² *That hung... from a little brass knob just beneath the middle of the mantelpiece.* Traduction Baudelaire : *suspendu... à un petit bouton de cuivre au-dessus du manteau de la cheminée.*

L'inexactitude de la traduction de Baudelaire, en ce qui concerne cette phrase, apparaît. En particulier, *beneath* (au-dessous), y est rendu par *au-dessus*, qu'il ne saurait en aucun cas signifier.

dans les contes précédents, sous le symbole fréquent de la cheminée. Il y a là une véritable planche d'anatomie topographique, à laquelle le bouton (*knob*), le clitoris ne manque même pas. Mais à ce bouton devrait pendre bien autre chose !

La lutte entre Dupin et le ministre, lequel autrefois avait joué à Dupin « un vilain tour », lutte de laquelle celui-ci sort vainqueur, est en effet la lutte œdipienne entre père et fils, mais transposée suivant un mode prégénital, phallique et archaïque, pour la possession, non de la mère elle-même, mais d'une partie d'elle, son pénis.

Il y a là un exemple de cet « amour partiel », de cet amour pour l'organe et non l'ensemble d'un être aimé, qui caractérise l'un des stades de l'évolution de la libido infantile ¹.

Mais si le ministre, imposante figure paternelle, « homme de génie », est battu par le fils raisonneur, donc plus génial encore ! il présente cependant un trait capital qui rappelle le « fils » lui-même : il est poète ! Le ministre est une figure composite. On retrouve en lui les traits de deux pères « méchants ». D'abord ceux de X..., l'amant inconnu et triomphant, castrateur, aux yeux de l'enfant, d'Elizabeth Arnold, — puis ceux de John Allan.

John Allan ne fut-il pas lui aussi le violateur-castrateur d'une femme, de Frances, la « Ma » chérie et dolente d'Edgar ? Et surtout n'est-ce pas lui qui attaqua la vertu d'Elizabeth et compromit la réputation de l'actrice, ainsi que rêve de le faire de la reine le ministre maître-chanteur ?

John Allan est encore rappelé dans le ministre par l'arri-visme ambitieux de celui-ci, qui fait penser à l'homme d'affaires. Et c'est John Allan qui, pour Edgar Poe enfant, constituait ce vrai « *monstrum horrendum*, — un homme de génie sans principes », proche parent du « criminel » à la « vaste intelligence » que figure l'Homme des foules. Tel, au petit garçon, apparaît volontiers le père, à la fois haï et admiré.

Mais dans le ministre éclate aussi le trait capital d'Edgar : la faculté poétique, et Poe s'identifie en somme ici au père haï mais admiré, en vertu de cette faculté d'identification

¹ VOIR ABRAHAM, *Versuch einer Entwicklungsgeschichte der Libido*, (*Essai d'une histoire de l'évolution de la libido*), Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1924, 2^e partie.

Séance du 12 mai 1971

L'analyse de *La Lettre volée* par Marie Bonaparte (page 604)

qu'il chante si bien dans la *Lettre volée*, comme moyen suprême de pénétrer l'âme des gens.

A l'orang de la rue *Morgue*, au père qui ne triomphe de la mère que par sa force physique surhumaine, Edgar, poète et impuissant, ne pouvait aussi pleinement s'identifier. Il le peut au ministre avec un plus complet acquiescement de son moi inconscient, le ministre triomphant de la mère certes à nouveau par sa force surhumaine, mais intellectuelle cette fois.

Quant au Roi trompé par la Reine, ce doit encore être David, l'époux légitime d'Elizabeth. Et nous ne sommes pas surpris que Dupin, incarnation du fils, en déclarant « ses sympathies politiques », se dise « partisan de la dame en question ». Enfin, c'est contre un chèque de 50.000 francs, — tandis que le préfet garde pour lui toute la fabuleuse récompense promise, — que Dupin restitue à la femme la lettre-symbole, c'est-à-dire le phallus qui lui manquait.

On retrouve ici l'équivalence or = pénis. La mère donne au fils, en échange du pénis qu'il lui rend, de l'or.

De même, dans le *Scarabée d'or*, le trésor semble aussi octroyé par la mère au fils en échange du pénis qu'il lui restitue. Lorsque nous avons analysé ce conte, il était trop tôt pour y mettre en évidence cette sorte d'équivalence or = pénis. Nous ne l'y avons qu'indiquée sans l'expliquer. A présent que le thème inconscient de la pendaïson nous est connu, nous nous souviendrons du moyen étrange que Kidd a choisi pour permettre de découvrir son trésor. A travers l'orbite de l'œil d'un crâne humain cloué sur une haute branche, il faut faire *pendre* un fil à plomb, qui indiquera le lieu précis du trésor. Voilà qui rappelle singulièrement le thème de l'œil crevé, castration symbolique, et celui de la pendaïson, rephallisation également symbolique. Les deux s'appliquent ici à la mère morte, dont c'est évidemment le crâne qui trône au-dessus du trésor.

Le thème de la castration de la mère, si étranger au conscient, à la pensée adulte, mais si familier au mode infantile du penser et à l'inconscient de tous les âges, se retrouve ainsi à la racine de plus d'un grand conte d'Edgar Poe.

qui fait le fond de ce couplage *Umwelt* et *Innenwelt*. Evidemment, la sélection ça ne vaut pas mieux comme type de l'idéologie. Ce n'est pas parce qu'elle se bénit elle-même d'être naturelle qu'elle l'est moins.

Je vais vous proposer quelque chose, comme ça, brutalement, pour venir après *a letter, a litter*, moi je vais vous dire - la lettre n'est-elle pas le littéral à fonder dans le littoral ? Car ça, c'est autre chose qu'une frontière : d'ailleurs, vous avez pu remarquer que ça ne se confond jamais. Le littoral, c'est ce qui pose un domaine tout entier comme faisant à un autre, si vous voulez, frontière, mais justement de ce qu'ils n'ont absolument rien en commun, même pas une relation réciproque. La lettre n'est-elle pas proprement le littoral, le bord du trou dans le savoir, que la psychanalyse désigne justement quand elle aborde la lettre, ne voilà-t-il pas ce qu'elle désigne ? Le drôle, c'est de constater comment la psychanalyse s'oblige, en quelque sorte de son mouvement même, à méconnaître le sens de ce que pourtant la lettre dit à la lettre, c'est le cas de le dire, de sa bouche, quand toutes ses interprétations se résument à la jouissance. Entre la jouissance et le savoir, la lettre ferait le littoral. Tout ça n'empêche pas que ce que j'ai dit de l'inconscient nous restant là ait quand même la préséance, sans quoi ce que j'avance n'aurait absolument aucun sens. Il reste à savoir comment l'inconscient, que je dis être l'effet de langage de ce qu'il en suppose la structure comme nécessaire et suffisante, comment il commande cette fonction de la lettre. Qu'elle soit instrument propre à l'inscription du discours, ne la rend pas du tout impropre à servir à ce que j'en fais, comme dans "L'Instance de la lettre", par exemple, dont je vous parlais tout à l'heure, où je l'emploie à montrer le jeu de ce que l'autre - Jean Tardieu - appelle "le mot pris pour un autre"⁷¹, voire "le mot pris par un autre", autrement dit la métaphore et la métonymie comme effets de la phrase. Ça symbolise donc aisément tous ses effets de signifiant, mais ça n'impose nullement qu'elle soit, elle, la lettre, dans ses effets mêmes, pour lesquels elle me sert d'instrument, qu'elle soit primaire.

L'examen s'impose, moins de cette primarité qui n'est même pas à supposer, mais de ce qui, du langage, appelle le littoral au littéral. Rien de ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient, pour les récupérer de ce dont Freud les formula, des énoncés, plus simplement des faits de langage, rien ne permet de confondre, comme il s'est fait, la lettre avec le signifiant. Ce que j'ai inscrit à l'aide de lettres des formations de l'inconscient n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant et à l'affecter, qui plus est, d'une primarité au regard du signifiant⁷². Un tel discours confusionnel n'a pu surgir que de celui, du discours, qui m'importe : et justement il m'importe dans un autre discours que là j'épingle, le temps venu, du discours universitaire, soit, je l'ai souligné assez depuis un an et demi, je pense, soit du savoir mis en usage à partir du semblant. Le moindre sentiment que l'expérience à quoi je pare, ne peut se situer que d'un autre discours que celui-là, eût dû le garder de le produire, sans l'avouer de moi. On me l'a épargné, Dieu merci, n'empêche qu'à m'importer au sens que j'ai dit tout à l'heure, on m'importune ! Si j'avais trouvé recevables les modèles que Freud articule dans une

Esquisse où décrire le fraying, le forage de routes impressives, je n'en aurais pas pour autant pris la métaphore de l'écriture. Et justement, c'est sur ce point précis que je ne la trouve pas recevable. L'écriture n'est pas l'impression, n'en déplaie à tout ce qui s'est fait comme bla-bla sur le fameux *Wunderblock*⁷³. Que je tire parti de la lettre appelée 52ème⁷⁴, c'est d'y lire ce que Freud ne pouvait qu'énoncer sous le terme qu'il forge du W-Z, *Wahrnehmungszeichen*, et de repérer que c'est ce qu'il pouvait trouver de plus proche du signifiant à la date où Saussure ne l'avait pas encore remis au jour, ce fameux signifiant, qui ne date quand même pas de lui, puisqu'il date des Stoïciens. Que Freud l'écrive là de deux lettres, comme moi d'ailleurs je ne l'écris que d'une, cela ne prouve en rien que la lettre soit primaire.

Je vais donc essayer pour vous, aujourd'hui, d'indiquer le vif de ce qui me paraît produire la lettre comme conséquence, et du langage, précisément de ce que je dis : que l'habite qui parle. J'en emprunterai les traits à ce qu'une économie du langage permet de dessiner, ce que promeut à mon idée que LITTERATURE peut être en train de virer à LITURATERRE. N'allez pas vous étonner de m'y voir procéder d'une démonstration littéraire, puisque c'est là marcher du même pas dont la question elle-même s'avance. On pourra peut-être y voir s'affirmer ce que peut être une telle démonstration que j'appelle littéraire ? Je suis toujours un peu au bord, pourquoi pas, cette fois-ci, m'y lancer ?

Je reviens d'un voyage que j'attendais de faire au Japon, ce que d'un premier, d'un premier voyage, j'avais éprouvé de littoral. On peut m'entendre, de ce que j'ai dit tout à l'heure de l'*Umwelt*, que j'ai répudié justement de cela, de rendre le voyage impossible ; ce qui, si vous suivez mes formules, serait assurer son réel. Seulement voilà, c'est prématuré - c'est le départ que cela rend impossible, sauf à chanter "Partons ! Partons !". Cela se fait d'ailleurs beaucoup ! Je ne noterai qu'un moment de ce voyage, celui qu'il se trouve que j'ai recueilli, de quoi ? D'une route nouvelle, qu'il s'est trouvé que j'ai prise, simplement de ceci, que la première fois où j'y suis allé, elle était simplement interdite. Il faut que j'avoue que ce ne fut pas à l'aller, le long du cercle arctique que trace cette route pour l'avion, que je fis lecture de quoi ? De ce que je voyais de la plaine sibérienne. Je suis en train de vous faire un essai de "sibériéthique" ! Cet essai n'aurait pas vu le jour, si la méfiance des Soviétiques - ce n'était pas pour moi, c'était pour les avions - m'avait laissé voir les industries, les installations militaires qui leur font prix de la Sibérie. Mais enfin, cette méfiance, c'est là une condition que nous appellerons accidentelle, pourquoi pas même "occidentelle", si l'on y met de l'occire un peu ! L'amoncellement du sud sibérien, c'est cela qui nous pend au nez. La seule condition décisive est ici la condition du littoral. Justement pour moi, parce que je suis un petit peu dur de la feuille, elle n'a joué qu'au retour d'être littéralement ce que le Japon, de sa lettre, m'ait sans doute fait ce petit peu trop de chatouillement, qui est juste ce qu'il faut pour que je le ressente. Je dis que je le ressens, parce que bien sûr pour le repérer, pour le prévoir, j'avais déjà fait cela ici quand je vous ai parlé un petit peu de la langue

japonaise, de ce qui, cette langue, proprement l'a faite : c'est l'écriture, je vous l'ai déjà dit. Il a fallu sans doute, pour cela, pour ce petit peu trop, il a fallu que ce que l'on appelle l'art représente quelque chose. Cela tient dans le fait de ce que la peinture y démontre de son mariage à la lettre, et très précisément dans la calligraphie, cela me fascine, ces choses qui pendent - alors, *kakimono*⁷⁵, c'est comme cela que ça se jaspine - ces choses qui pendent au mur de tout musée, là-bas, portant inscrits des caractères, chinois de formation, que je sais un peu, très peu, mais qui, si peu que je les sache, me permettent de mesurer ce qu'il s'en élide dans la cursive⁷⁶, où le singulier de la main écrase l'universel, soit proprement ce que je vous apprend ne valoir que du signifiant - je vous le rappelle : un trait toujours vertical, c'est toujours vrai s'il n'y a pas de trait. Donc, dans la cursive, le caractère, je ne l'y retrouve pas parce que je suis novice, mais ce n'est pas l'important, car ce que j'appelle ce singulier peut appuyer une forme plus ferme, l'important c'est ce qu'il y ajoute. C'est une dimension ou encore, comme je vous ai appris à jouer de cela, une "demansion", là où demeure ce que je vous ai introduit d'un mot que j'écris, pour m'amuser, le "papeludun". C'est la dimension dont vous savez qu'elle ne permet - je vais vous dire tout cela [...] du petit jeu des mathématiques de Peano, etc. [...] et de la façon dont il faut que Freud [*Frege* ?] s'y prenne pour réduire la série des nombres "naturels" à la logique - celle donc dont j'instaure du sujet dans ce que je vais appeler aujourd'hui encore, puisque je fais de la littérature et que je suis gai - vous allez le reconnaître - je l'écris sous une autre forme que celle-ci, le Hun-En-Peluce. Cela sert beaucoup. Cela se met à la place de ce que j'appelle "l'Achose" avec un grand A, et ça la bouche du petit a. Ce n'est peut-être pas par hasard qu'il peut se réduire comme cela, comme je le désigne, à une lettre. Au niveau de la calligraphie, c'est ce qui fait l'enjeu d'un pari, d'un pari, mais lequel ? D'un pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau.

Voilà, c'est cela qui invinciblement m'apparut dans une circonstance qui est à retenir, à savoir d'entre les nuages, m'apparut le ruissellement qui est seul à apparaître, à y opérer plus encore que d'en indiquer le relief, sous cette latitude, de ce que l'on appelle la plaine sibérienne, plaine vraiment désolée au sens propre d'aucune végétation, mais de reflets, reflets de ce ruissellement, lesquels poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas. Qu'est-ce que c'est que ça, le ruissellement ? C'est un bouquet, ça fait bouquet ; c'est ce qu'ailleurs j'ai distingué du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit, en son temps, à propos du trait unaire : c'est de l'effacement du trait que se désigne le sujet. Cela se marque donc en deux temps, pour que s'y distingue ce qui est rature. *Litura*... *lituraterre*, rature d'aucune trace qui ne soit que d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura* pure, c'est le littéral. La produire, cette rature, c'est reproduire cette moitié sans paire dont le sujet subsiste. Ceux qui sont là depuis un bout de temps doivent se souvenir de ce qu'un jour j'ai fait récit des aventures d'une moitié de poulet⁷⁷. Produire la rature seule, définitive, c'est cela l'exploit de la calligraphie. Vous pouvez toujours essayer de faire simplement - ce que je ne vous ai pas fait, parce que je la raterais,

d'abord parce que je n'ai pas de pinceau - essayer de faire cette barre horizontale qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait l'un unaire comme caractère⁷⁸. Franchement, vous mettrez très longtemps à trouver de quelle rature cela s'attaque, et à quel suspens cela s'arrête, de sorte que ce que vous ferez sera lamentable, c'est sans espoir pour un occidental. Il y faut un train différent, qui ne s'attrape qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raje. Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral, qui ne vire au littéral qu'à ce que ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de cela seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne. Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source - et c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant, soit le semblant par excellence. Et c'est de sa rupture qu'en pleut cet effet, encore faut-il préciser ce qui y était matière à suspension.

Il faut vous dire que la peinture japonaise dont, tout à l'heure, je vous ai dit qu'elle s'entremêle si bien de calligraphie, elle en regorge - et que là, le nuage, il n'y manque pas. C'est de là où j'étais à cette heure que j'ai vraiment bien compris quelle fonction avaient ces nuages, ces nuages d'or qui littéralement bouchent, cachent toute une partie des scènes, dans des lieux, des lieux qui sont des choses qui se déroulent dans un autre sens - celles-là on les appelle *makemono*⁷⁹ - qui préside à la répartition des petites scènes. Pourquoi ? Comment se peut-il que ces gens, qui savent dessiner, éprouvent-ils le besoin de les entremêler dans ces amas de nuages, si ce n'est précisément que c'est cela qui y introduit la dimension du signifiant ? La lettre, qui fait rature, s'y distingue d'être rupture, donc, du semblant, qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore : c'est de cela, je l'ai déjà dit, que la science opère, au départ, de la façon la plus sensible, sur des formes perceptibles. Mais du même coup, cela doit être aussi que ce soit en congédier ce qui, de cette rupture, ferait jouissance, c'est-à-dire d'en dissiper ce qu'elle soutient de cette hypothèse, pour m'exprimer ainsi de la jouissance, qui fait le monde, en somme, car l'idée de monde, c'est cela - penser qu'il soit fait de pulsions telles qu'aussi bien s'en figure le vide. Eh bien, ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui, dans le réel - c'est là le point important - dans le réel se présente comme ravinement. C'est là vous définir par quoi l'écriture peut être dite dans le réel le ravinement du signifié, soit ce qui a plu du semblant en tant que c'est cela qui fait le signifiant. L'écriture ne décalque pas le signifiant, elle n'y remonte qu'à prendre nom, mais exactement de la même façon que ça arrive à ces effets parmi les choses que vient à dénommer la batterie signifiante après qu'elle les a dénombrées. Bien entendu, comme je ne suis pas sûr que tout mon discours s'entende, il va falloir quand même que je fasse épingle d'une opposition : l'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant dans le symbolique. Comme ça, cela pourra pour vous faire ritournelle ! Bon.

J'en reviens à un moment plus tard dans l'avion, on va avancer un peu, je vous ai dit que c'était au voyage de retour. Alors là, c'est ça qui est frappant, c'est de les voir

apparaître, il y a d'autres traces qu'on voit se soutenir en isobares, elles, des traces sûrement qui sont de l'ordre d'un remblai. Enfin, un gros isobare, cela les fait normales comme celles qui sont l'appui suprême du relief dont se marquent les courbes. Là d'où j'étais, c'était bien clair. J'avais déjà vu Osaka, comment les autoroutes paraissent descendre du ciel, il n'y a que de là qu'elles ont pu se poser comme ça les unes au dessus des autres. Il y a une certaine architecture japonaise, la plus moderne, qui sait très bien retrouver l'ancienne. L'architecture japonaise, cela consiste essentiellement dans le battement d'une aile d'oiseau. Cela m'a aidé à comprendre, à voir tout de suite que le plus court chemin d'un point à un autre ne serait jamais montré à personne, s'il n'y avait pas le nuage qui, carrément, prend l'aspect d'une route. Jamais personne ne suit la ligne droite - ni l'homme, ni l'amibe, ni la mouche, ni la branche, ni rien du tout.

Aux dernières nouvelles, on sait que le trait de lumière non plus. C'est tout à fait solidaire de la courbure universelle. La droite, là-dedans, cela inscrit tout de même quelque chose, cela inscrit la distance, et la distance qu'ont faite les lois de Newton, ça n'est absolument rien qu'un facteur effectif d'une dynamique que j'appellerai de cascade. C'est ce qui fait que tout ce qui choit suit une parabole. Donc, il n'y a de droite que de l'écriture, ni d'arpentage que du ciel. Et ce sont l'un et l'autre en tant que tels, pour soutenir la droite, ce sont artefacts à n'habiter que le langage. Il ne faudrait quand même pas l'oublier, notre science n'est opérante que d'un ruissellement de petites lettres et de graphiques combinés.

"Sous le Pont Mirabeau coule la Seine"⁸⁰... primitive. C'est une scène telle, ne l'oubliez pas à relire Freud, que peut y battre le V romain de l'heure cinq - c'est dans *L'Homme aux loups* - mais aussi bien que l'on n'en jouit pas, c'est le malheur de l'interprétation. Que le symptôme institue l'ordre dont s'avère notre politique, c'est là le pas qu'elle a franchi. Il implique d'autre part que tout se qui s'articule de cet ordre soit susceptible d'interprétation. C'est pourquoi on a bien raison de mettre la psychanalyse au chef de la politique. Et ceci pourrait n'être pas de tout repos pour ce qui est de la politique et pour tout ce qui s'y fait, si la psychanalyse s'avérait plus avertie ! Il suffirait donc peut-être que pour mettre notre espoir ailleurs, ce que font les littérateurs, il suffirait donc que de l'écriture nous tirions un autre parti que de tribune ou de tribunal pour qu'y jouent d'autres paroles à nous en faire nous-mêmes, à nous en faire le tribut. Je l'ai dit, et je ne l'oublie jamais, qu'il n'y a pas de métalangage, que toute logique est faussée de prendre départ du langage objet comme immanquablement elle l'a fait jusqu'à ce jour. Il n'y a donc pas de métalangage, mais ce qui se fabrique du langage pourrait peut-être être matériel de force à ce que s'y changent nos propos. Je ne vois pas d'autre espoir pour ceux qui actuellement écrivent. Est-il possible, en somme, du littoral de constituer tel discours qui se caractérise, comme j'en pose la question cette année, de ne pas s'émettre du semblant ? C'est évidemment la question qu'ils se posent dans la littérature dite "d'avant-garde", laquelle est elle-même un fait de littoral, et donc ne se soutient pas du semblant, mais pour autant ne prouve rien, sinon à montrer la cassure

que seul un discours peut produire - j'ai dit produire, mettre en avant l'effet de production, c'est le schéma de mes quadripodes de l'année dernière. Ce à quoi semble prétendre une littérature en cette condition, c'est ce que j'épingle de "litratterir", c'est de s'ordonner d'un mouvement qu'elle appelle scientifique. Et en effet dans la science l'écriture a fait merveille, et cette merveille n'est pas près de se tarir. Cependant, la science physique se trouve, ou va se trouver, ramenée à la considération du symptôme dans les faits, par la pollution - il y a des gens très scientifiques qui y sont sensibles - par la pollution de ce que du terrestre on appelle, sans plus de critique, environnement. C'est l'idée de Uexküll, l'*Umwelt*, mais behaviouriste, c'est-à-dire crétinisée.

Pour litratterir moi-même, je vais repartir de cet effet dans le ravinement - c'est une image certes, mais d'aucune métaphore : l'écriture est ce ravinement, ce que j'ai écrit là y est compris, et quand je parle de jouissance, j'invoque légitimement ce que j'accumule d'auditoire, et pas moins naturellement celles dont je me prive. Ça m'occupe, votre affluence ! Le ravinement, je l'ai préparé. Qu'il y ait inclus, dans la langue japonaise - c'est là que je reprends - un effet d'écriture, l'important c'est ce qu'il s'y offre comme ressource de faire exemple à "litratterir". L'important, c'est que l'effet reste attaché à l'écriture, que ce qui est porteur de l'effet d'écriture y soit une écriture spécialisée en ceci, qu'en japonais cette écriture spécialisée puisse se lire de deux prononciations différentes, en *on-yomi* - je ne suis pas là en train de vous jeter de la poudre aux yeux, *on-yomi* c'est comme cela que ça s'appelle, c'est sa prononciation en caractères, en caractères ça se prononce comme ça distinctement - en *kun-yomi*, de la façon dont ça se dit en japonais, ce que le caractère veut dire. Vous allez naturellement vous foutre dedans, c'est-à-dire que sous prétexte que le caractère est lettre, vous allez croire que je suis en train de dire que dans le japonais les épaves du signifiant courent sur le fleuve du signifié. C'est la lettre, et non pas le signe, qui ici fait appui au signifiant, mais comme n'importe quoi d'autre, à suivre la loi de métaphore dont j'ai rappelé, ces derniers temps, ce qui y fait l'essence du langage, du discours, qu'il prend quoi que ce soit au filet du semblant, et donc l'écriture elle-même.

Seulement voilà, elle est promue de là à la fonction d'un référent aussi essentiel de toute chose, et c'est cela qui change le statut du sujet. C'est par là qu'il s'appuie sur un ciel constellé, et non seulement sur le trait unaire, pour son identification fondamentale. Eh bien, justement, il y en a trop. Trop d'appuis, c'est la même chose que de n'en pas avoir. C'est pour cela qu'il prend appui ailleurs, sur le "tu". C'est qu'en japonais, on voit toutes les formes grammaticales pour le moindre énoncé, pour dire quelque chose, comme ça, n'importe quoi, il y a des manières plus ou moins polies de le dire selon la façon dont je l'implique dans le "tu". Je l'implique, si je suis Japonais ; si je ne suis pas Japonais, je ne le fais pas. Vous pouvez évidemment apprendre comme tout le monde, quand vous saurez vous verrez que c'est le sujet aux variations dans l'énoncé, qui sont des variations de politesse⁸¹, vous aurez appris quelque chose, vous aurez appris qu'en japonais, la vérité renforce la structure de fiction que j'y dénote justement d'y ajouter les

lois de la politesse. Singulièrement, ça semble porter le résultat de ce qu'il n'y ait rien à défendre du refoulement, puisque le refoulé lui-même trouve à se loger de cette référence à la lettre, en d'autres termes le sujet est divisé comme partout par le langage, mais un de ses registres peut se satisfaire de la référence à l'écriture, et l'autre de l'exercice de la parole.

C'est sans doute ce qui a donné à mon cher ami Roland Barthes ce sentiment enivré que, de toutes ses manières, le sujet japonais ne fait enveloppe à rien. Du moins est-ce ce qu'il dit dans un livre que je vous recommande, *L'Empire des signes*, qu'il intitule ça⁸². Dans les titres, on fait souvent des termes un usage impropre, on fait cela pour les éditeurs. Ce qu'il veut dire, évidemment, c'est l'empire des semblants, il suffit de lire le texte pour s'en apercevoir. Eh bien, le Japonais du commun, m'a-t-on dit, la trouve mauvaise, c'est du moins ce que j'ai entendu là-bas. Et en effet, quelque excellent que soit le livre qu'a écrit Barthes, je lui opposerai ce que je dis aujourd'hui, à savoir que rien n'est plus distinct du vide creusé par l'écriture que le semblant, en ceci d'abord qu'il [*le vide*] est le premier de mes godets prêt toujours à faire accueil à la jouissance, ou tout au moins à l'invoquer de son artifice. D'après nos habitudes, rien ne communique moins de soi qu'un tel sujet, qui en fin de compte ne cache rien, qui n'a qu'à nous manipuler. C'était pour moi un vrai délice, car en fin de compte j'adore ça... Vous êtes un élément, entre autres, du cérémonial où le sujet se compose justement de pouvoir se décomposer.

Le *bunraku*⁸³, j'ai été le revoir là-bas, eh bien le *bunraku* c'est là son ressort - il fait voir la structure toute ordinaire pour ceux à qui elle donne leurs moeurs elles-mêmes. Aussi bien, comme au *bunraku*, tout ce qui se dit dans une conversation japonaise pourrait-il aussi bien être lu par un récitant. C'est là ce qui a dû soulager Barthes. Le Japon est l'endroit où il est le plus naturel de se soutenir d'une interprète qui aurait aussi bien pu en être un ; on est tout à fait à l'aise, on peut se doubler d'une interprète, cela ne nécessite aucune interprétation ! Vous vous rendez compte, c'est formidable ! Ce que j'aime, c'est que la seule communication que j'y aie eue, hors des Européens, bien sûr, avec lesquels je sais m'entendre selon notre malentendu habituel, c'est une communication scientifique. J'ai été voir un éminent biologiste ; la politesse japonaise, ça l'a poussé à me démontrer ses travaux ; naturellement, là où ça se fait, au tableau noir. Le fait que, faute d'informations, je n'y compris rien, n'empêche nullement ce qu'il a écrit, ses formules, d'être parfaitement valable, valable pour les molécules dont mes descendants se feront sujets, sans que j'aie jamais eu à savoir comment je les leur transmettais, ce qui rendait vraisemblable qu'avec moi je les classe, de pure logique, parmi les êtres vivants.

Une ascèse de l'écriture, ça n'ôte rien des avantages que nous pouvons prendre de la critique littéraire.

Ça me semble, pour fermer la bouche sur quelque chose de plus cohérent, en raison de ce que j'ai déjà avancé, ça me semble ne pouvoir passer qu'à rejoindre ce "c'est écrit" impossible dont s'instaurera peut-être un jour le rapport sexuel.

Séminaire du 18 mai 1971

Si je commence par l'abrupt, en somme, de ce que j'ai à vous dire, qui pourrait s'exprimer ainsi - c'est que dans ce que nous explorons à partir d'un certain discours, dans l'occasion le mien, le mien en tant que c'est celui de l'analyste, disons que cela détermine les fonctions, en d'autres termes que les fonctions ne sont déterminées qu'à partir d'un certain discours. Alors, à ce niveau, enfin des fonctions déterminées par un certain discours, on peut établir l'équivalence - l'écrit c'est la jouissance. Naturellement, ça n'est casable qu'à l'intérieur de cette première articulation des fonctions déterminées par un discours, disons que cela tient exactement la même place à l'intérieur de ces fonctions. Ceci étant énoncé comme ça tout abrupt, pourquoi ? Pour que vous le mettiez à l'épreuve, vous verrez que ça mène toujours quelque part, et même de préférence à quelque chose d'exact. Ceci ne me dispense pas du soin de vous y introduire par des voies qui conviennent, à savoir celles, non pas qui le justifient pour moi, étant donné d'où je vous parle, mais celles par lesquelles cela peut s'expliquer. Je suppose - je ne suppose pas forcément - que je m'adresse ici toujours à des analystes, au reste c'est bien ce qui fait que mon discours n'est pas facilement suivi ; c'est très précisément en tant qu'il y a quelque chose qui, au niveau du discours de l'analyste, fait obstacle à un certain type d'inscription. Cette inscription, pourtant, c'est ce que je lègue, que je propose, c'est ce qui, j'espère, passera d'un point où, si l'on peut dire, le discours analytique prenne un nouvel élan.

Alors, il s'agit donc de rendre sensible comment la transmission d'une lettre a un rapport avec quelque chose d'essentiel, de fondamental, dans l'organisation du discours, quel qu'il soit, à savoir la jouissance. Pour cela, bien sûr, il faut qu'à chaque fois je vous mette au ton de la chose. Comment le faire, si ce n'est à rappeler l'exemple de base dont je suis parti, c'est à savoir que c'est très précisément et très expressément d'étudier la lettre comme telle, en tant que quoi ? En tant que, je l'ai dit, elle a un effet féminisant. J'ouvre mes *Ecrits*. Cette lettre, en somme - je l'ai souligné la dernière fois encore - elle fonctionne très précisément en ceci, que personne ne sait rien de son contenu et que, jusqu'à la fin du conte, personne n'en saura rien. Elle est très exemplaire, elle est très exemplaire en ceci, que naturellement il n'y a qu'au benêt - et encore je pense que même au benêt l'idée ne lui est pas venue que cette lettre est quelque chose d'aussi sommaire, d'aussi grossier que quelque chose qui porterait le témoignage de ce que l'on appelle communément un rapport sexuel, encore que ce soit écrit comme par un homme, et comme on dit - c'est souligné - par un Grand et à une Reine. Il est évident que ce n'est pas ceci qui ferait un drame de cette lettre, qu'il est de la tenue d'une cour, si je puis dire - c'est-à-dire quelque chose de fondé, c'est la meilleure définition qu'on puisse donner, sur la distribution de la jouissance - il est de la tenue d'une cour, dans cette distribution, qu'elle mette ce que l'on appelle à proprement le rapport sexuel à son rang, c'est-à-dire très exactement et très évidemment le plus bas. Personne n'y relève comme notables les

services qu'une grande dame peut à ce titre recevoir d'un laquais. Avec la Reine, bien sûr, et justement parce que c'est la Reine, les choses doivent prendre un autre accent. Mais d'abord, donc, il est posé, ce qui est d'expérience, qu'un homme né est celui qui, si je puis dire, de race ne saurait prendre ombrage d'une liaison de son épouse qu'à la mesure de sa décence, c'est-à-dire des formes respectées. La seule chose qui pourrait y faire objection est, bien sûr, l'introduction d'un bâtard dans la lignée - mais, même cela, après tout, cela peut servir au rajeunissement d'un rang.

Où se voit évidemment ici, dans un cadre qui, pour ne pas être spécialement présentifié dans la société actuelle, n'en est pas moins exemplaire et fondamental pour ce qui est de raisonner des rapports sociaux, à quoi se voit, dis-je en somme, qu'il n'y a rien de tel qu'un ordre fondé sur l'artifice pour faire apparaître cet élément qui lui, en apparence, est justement ceci qui doit paraître irréductible dans le réel, à savoir la fonction du besoin. Si je vous ai dit qu'il y a un ordre dans lequel il est tout à fait mis à sa place qu'un sujet, si haut placé qu'il soit, se réserve cette part de la jouissance irréductible, la part minimale à ne pas pouvoir être sublimée, comme s'exprime Freud expressément - seul un ordre fondé sur l'artefact déjà de la noblesse, de ce second artefact d'une distribution ordonnée de la jouissance, c'est seulement là que peut décemment trouver sa place le besoin, le besoin expressément désigné comme tel, et le besoin sexuel. Seulement, ce qui paraît d'un côté spécifier le naturel - être ce qui, je dirais, du point de vue d'une théorisation en somme biologique du rapport sexuel, pourrait faire partir d'un besoin, ce qui doit en résulter, à savoir la reproduction - nous constatons que si l'artefact est satisfaisant à une certaine théorisation primaire d'un côté, de l'autre il laisse évidemment la place à ceci, c'est que la reproduction peut aussi bien, dans ce cas, n'être pas la reproduction, je dirais entre guillemets, "légitime". Ce besoin, cet irréductible dans le rapport sexuel, on peut admettre bien sûr qu'il existe toujours, et Freud l'affirme. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas mesurable, tant qu'il n'est pas expressément - et il ne peut l'être que dans l'artefact, et que dans l'artefact de la relation à l'Autre - il n'est pas mesurable. Et c'est bien cet élément d'indétermination où se signe ce qu'il y a de fondamental, c'est très précisément que le rapport sexuel n'est pas inscriptible, n'est pas fondable comme rapport.

C'est bien en quoi la lettre, la lettre dont je pars pour ouvrir mes *Ecrits*, se désigne de ce qu'elle est, et de ce en quoi elle en indique tout ce que Freud lui-même développe, c'est que si elle serre quelque chose qui est de l'ordre du sexe, ce n'est pas certes le rapport sexuel, mais un rapport, disons, sexué. La différence entre les deux est celle-ci, ce que Freud démontre, ce qu'il a apporté de décisif, c'est que par l'intermédiaire de l'inconscient, nous entrevoyons que tout ce qui est du langage a à faire avec le sexe, est dans un certain rapport avec le sexe, mais très précisément en ceci que le rapport sexuel ne peut, du moins jusqu'à l'heure présente, d'aucune façon s'y inscrire.

La prétendue sexualisation, par la doctrine freudienne, de ce qu'il en est des fonctions qu'on peut appeler subjectives, à condition de bien les situer, de les situer dans

l'ordre du langage, la prétendue sexualisation consiste essentiellement en ceci, que ce qui devrait résulter du langage, à savoir que la relation sexuelle d'une façon quelconque puisse s'y inscrire, montre précisément, et ceci dans le fait, montre son échec - elle n'est pas inscriptible. Vous voyez là déjà fonctionner ceci qui fait partie de cet effet d'écart, cet effet de division qui est celui auquel nous avons régulièrement toujours affaire - c'est bien pour cela qu'il faut en quelque sorte vous y former - c'est ce que j'énonce par exemple de ceci, que le rapport sexuel, c'est justement dans la mesure où quelque chose échoue à ce qu'il soit - est-ce "énoncé dans le langage", mais justement ça n'est pas "énoncé" que j'ai dit, c'est "inscriptible" - inscriptible en ceci, qui est exigible pour qu'il y ait fonction, c'est que du langage quelque chose puisse se produire, qui est l'écriture expressément, comme telle, de la fonction, à savoir ce quelque chose que déjà je vous ai plus d'une fois symbolisé de la façon la plus simple, à savoir ceci, $\emptyset$, dans un certain rapport avec x , $\emptyset x$.

Donc, au moment de dire, le langage c'est quelque chose qui ne rend pas compte du rapport sexuel - il n'en rend pas compte en quoi ? En ceci, que de l'inscription qu'il est capable de fonder, il ne peut faire que cette inscription soit - car c'est en cela que cela consiste - soit ce que je définis comme inscription effective de quelque chose qui serait le rapport sexuel, en tant qu'il mettrait en rapport les deux pôles, les deux termes qui s'intituleraient de l'homme et de la femme, en tant que cet homme et cette femme sont des sexes, respectivement spécifiés du masculin et du féminin chez qui, chez quoi ? Chez un être qui parle, autrement dit qui, habitant le langage, se trouve en tirer cet usage qui est celui de la parole. C'est en cela qu'ici ce n'est pas rien que de mettre en avant la lettre à proprement parler comme dans un certain rapport, rapport de la femme avec ce qui, de la loi écrite, s'inscrit dans le contexte où la chose se place, à savoir du fait qu'elle est, au titre de Reine, l'image de la femme comme conjointe au Roi ; c'est en tant que quelque chose est, improprement, ici symbolisé, et typiquement du rapport sexuel - et il n'est pas vain que précisément il ne puisse être incarné que dans des êtres de fiction - c'est en tant que ceci, que le fait qu'une lettre lui soit adressée prend la valeur que je désigne, pour me lire, pour m'énoncer dans mes propres propos : "Ce signe, ce signe - il s'agit de la lettre - est bien celui de la femme, pour ce qu'elle y fait valoir de son être, en le fondant hors de la loi, qui la contient toujours, de par l'effet de ses origines, en position de signifiant, voire de fétiche."⁸⁴ Il est clair que sans l'introduction de la psychanalyse, une telle énonciation, qui est pourtant celle dont procède, je dirais, la révolte de la femme, une telle énonciation que de dire "la loi la contient toujours, de par l'effet de ses origines, en position de signifiant, voire de fétiche", ne saurait bien entendu, je le répète, hors de l'introduction de la psychanalyse être énoncée.

Donc, c'est très précisément en ceci que le rapport sexuel est, si je puis dire, étatisé, c'est-à-dire en étant incarné dans celui du Roi et de la Reine, mettant en valeur de la vérité la structure de fiction, c'est à partir de là que prend fonction, effet, la lettre, qui se

pose sûrement d'être en rapport avec la déficience, la déficience marquée d'une certaine promotion, en quelque sorte arbitraire et fictive, du rapport sexuel, et que c'est là que, prenant sa valeur, elle nous pose sa question. C'est tout de même une occasion ici - ne considérez pas que ceci s'emmanche en quelque sorte d'une façon directe sur ce que je viens de rappeler, mais ces sortes de sauts, de décalages, sont proprement nécessités par le point où je veux vous mener - c'est une occasion de marquer qu'ici se confirme bien sûr ceci, que la vérité ne progresse que d'une structure de fiction, c'est à savoir que justement dans son essence, c'est de ce que se promeuve quelque part une structure de fiction, laquelle est proprement l'essence même du langage, que quelque chose peut se produire, qui est quoi ? Mais justement, mais cette sorte d'interrogation, cette sorte de pressage ou de serrage qui met la vérité, si je puis dire, au pied du mur de la vérification.

Ce n'est rien d'autre que la dimension de la science, en quoi se montre justement la voie, se justifie, si je puis dire, la voie dont nous voyons que la science progresse, c'est que la part qu'y prend la logique n'est pas mince. Quel que soit le caractère originellement, fondamentalement, foncièrement fictif de ce qui fait le matériel dont s'articule le langage, il est clair qu'il y a une voie que j'appelle de vérification, c'est celle qui s'attache à saisir où la fiction, si je puis dire, bute, et ce qui l'arrête. Il est clair qu'ici, quel que soit ce qui nous a permis d'inscrire - et vous verrez tout à l'heure ce que cela veut dire - le progrès de la logique, je veux dire la voie écrite par où elle a progressé, il est clair que cette butée est tout à fait efficace de s'inscrire à l'intérieur même du système de la fiction - elle s'appelle la contradiction. Que si la science apparemment a progressé bien autrement que par les voies de la tautologie, ça n'ôte rien à la portée de ma remarque, à savoir la mise en demeure portée d'un certain point à la vérité d'être vérifiable. C'est précisément cela qui a forcé d'abandonner toutes sortes d'autres prémisses prétendument intuitives, et que si j'ai vivement insisté sur la caractéristique de tout ce qui a précédé, frayé la voie à la découverte newtonienne, par exemple, c'est très précisément de ce qu'aucune fiction ne s'aurait satisfaisante autre qu'entre elles une seule, qui précisément devait abandonner tout recours à l'intuition et s'en tenir à un certain inscriptible. C'est donc en quoi nous avons à nous attacher à ce qu'il en est de l'inscriptible dans ce rapport à la vérification.

Pour en finir, bien sûr, avec ce que j'ai dit de l'effet de la lettre dans "La Lettre volée", qu'ai-je dit expressément ? C'est qu'elle féminise ceux qui se trouvent être dans une position qui est celle d'être à son ombre. Bien sûr, c'est là que se touche l'importance de cette notion de fonction de l'ombre, pour autant que déjà la dernière fois, dans ce que je vous ai énoncé de ce qui était précisément écrit, je veux dire quelque chose qui se présentait sous forme littérale ou littéraire à l'occasion, l'ombre pour être introduite a besoin de lumière. Oui. Est-ce que jamais, enfin, vous a été sensible le fait de ce que comporte l'*Aufklärung* de quelque chose qui garde structure de fiction, je parle de l'époque historique qui, bien sûr, n'a pas été mince, et dont il peut

nous être utile - il l'est ici et c'est ce que je fais - d'en retracer les voies, ou de les reprendre, mais en elles-mêmes. Il est clair que ce qui fait la lumière, c'est précisément ce qui part de ce champ qui se définit lui-même comme étant de la vérité - et c'est comme tel, en tant que tel, que la lumière qu'il répand à chaque instant, dût-elle même avoir cet effet efficace de ce que ce qui y ferait opacité projette une ombre - et que c'est cette ombre qui porte effet que cette vérité elle-même, nous avons toujours à l'interroger sur sa structure de fiction. C'est ainsi qu'en fin de compte il ressort que - c'est énoncé expressément dans cet écrit - la lettre, bien sûr, ce n'est pas à la femme, à la femme dont elle porte l'adresse, qu'elle satisfait en arrivant à destination, mais au sujet, à savoir très précisément pour le redéfinir à ce qui est divisé dans le fantasme, c'est-à-dire à la réalité en tant qu'engendrée par la structure de fiction. C'est bien ainsi que se clôt le conte, tout au moins tel que dans un second texte, celui qui est le mien, je le refais, et c'est de là que nous devons partir pour réinterroger plus loin ce qu'il en est de la lettre. Et c'est très précisément dans la mesure où ceci n'a jamais été fait que, pour le faire, je dois prolonger moi-même ce discours sur la lettre.

Voilà, ce dont il faut partir est tout de même ceci, c'est que ce n'est pas en vain que je vous somme de ne rien manquer de ce qui se produit dans l'ordre de la logique. Ce n'est certes pas pour que vous vous obligiez à en suivre les constructions et les détours, c'est en ceci, que nulle part comme dans ces constructions qui s'intitulent elles-mêmes d'être la logique symbolique, nulle part n'apparaît mieux le déficit de toute possibilité de réflexion, je veux dire que rien n'est plus embarrassé, c'est bien connu, que l'introduction d'un traité de logique. L'impossibilité qu'a la logique de se poser elle-même d'aucune façon justifiable est quelque chose de tout à fait frappant, c'est à ce titre que la lecture de ces traités - et ils sont d'autant plus saisissants, bien sûr, à mesure qu'ils sont les plus modernes, qu'ils sont le plus dans l'en avant de ce qui constitue effectivement, et bien effectivement, un progrès de la logique, en tant qu'il est celui du progrès de l'inscription de ce qui s'appelle articulation logique - l'articulation logique elle-même étant incapable de définir ni ses buts, ni son principe, ni quoi que ce soit qui ressemble même à une matière. C'est fort étrange, c'est fort étrange et c'est précisément en cela que c'est fort suggestif, car c'est bien là ce qui nous permet de toucher, d'approfondir ce qu'il en est de quelque chose qui ne se situe assurément que du langage, et de saisir que si peut-être, dans ce langage, rien de ce qui s'avance soit, même maladroitement, comme étant de ce langage, disons, un usage correct, ne peut très précisément s'énoncer qu'à ne pas pouvoir se justifier, ou ne se justifier que de la façon la plus confuse, par toutes sortes de tentatives qui sont par exemple celles qui consistent à diviser le langage en un langage objet et en son métalangage, ce qui est proprement le contraire de ce que démontre toute la suite, à savoir qu'il n'y a pas moyen un seul instant de parler de ce langage prétendument objet sans user, bien sûr, non pas d'un métalangage, mais bel et bien du langage courant. Mais dans cet échec même peut se dénoncer tout ce qu'il en est de l'articulation qui précisément a le rapport le plus étroit

avec le fonctionnement du langage, c'est-à-dire l'articulation suivante, c'est à savoir que le rapport, le rapport sexuel, ne peut être écrit.

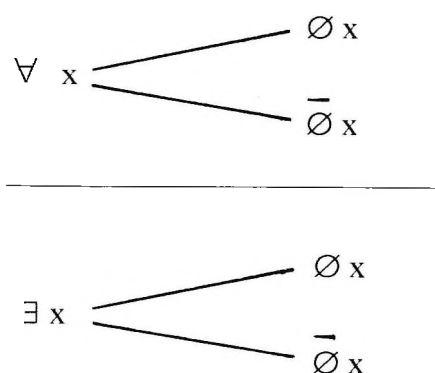
Donc, à ce titre et à seule fin, si je puis dire, de faire quelques mouvements qui nous rappellent la dimension dans laquelle nous nous déplaçons, je rappellerai ceux - à savoir comment d'abord se présente ce qui inaugure le tracé de la logique, à savoir comme logique formelle et dans Aristote. Bien sûr, je ne vais pas, pour vous, reprendre - encore que ça serait très instructif, ça serait très instructif mais après tout chacun de vous peut, à se donner seulement la peine d'ouvrir les *Premiers Analytiques*, se mettre à l'épreuve de cette reprise. Qu'ils ouvrent donc les *Premiers Analytiques*, et ils verront ce qu'est le syllogisme, et le syllogisme, après tout, il faut bien en partir, du moins est-ce là que je reprends les choses, puisqu'à notre avant-dernière rencontre c'est là-dessus que j'ai terminé. Je ne vais pas le reprendre en l'exemplifiant de toutes les formes de syllogisme, qu'il me suffise de mettre en valeur rapidement ce qu'il en est de l'Universelle et de la Particulière, et dans leurs formes tout simplement affirmatives. Je vais prendre le syllogisme dit DARII, c'est-à-dire fait d'une Universelle affirmative et deux Particulières⁸⁵, et je vais vous rappeler ce qu'il en est d'une certaine façon de présenter les choses. Sachez simplement qu'ici rien, en aucun cas, ne peut fonctionner que de substituer dans la trame du discours, de substituer au signifiant le trou fait de le remplacer par la lettre. Car si nous énonçons ceci, pour ne nous occuper que de DARII, que, pour employer les termes d'Aristote, "Tout homme est bon", le "tout homme" est de l'Universelle, et je vous ai assez souligné, assez préparés en tout cas à entendre ceci - je veux sans plus le rappeler - que l'Universelle n'a pas, pour tenir, besoin de l'existence d'aucun homme. "Tout homme est bon" peut vouloir dire qu'il n'y a d'homme que bon, et que ce qui n'est pas bon n'est pas homme. Deuxième articulation, "Quelques animaux sont des hommes", et troisième articulation, qui s'appelle conclusion, la seconde étant la mineure, "Quelques animaux sont donc bons". Il est clair que ceci, spécifiquement, ne tient que de l'usage de la lettre, pour la raison qu'il est clair que, sauf à supporter la lettre, il n'y a pas d'équivalence entre le "tout homme", le "tout homme" sujet de l'Universelle - qui joue ici le rôle de ce que l'on appelle le moyen terme, et ce même moyen terme, à la place où il est employé comme attribut, à savoir que "quelques animaux sont des hommes" - car à la vérité, cette distinction qui mérite bien d'être faite demande néanmoins beaucoup de soin.

L'homme du "tout homme", quand il est le sujet, implique une fonction de l'Universelle qui ne lui donne pour support très précisément que de son statut symbolique, à savoir que quelque chose s'énonce "l'homme". Sous les espèces de l'attribut, et pour soutenir que "quelques animaux sont des hommes", il convient bien sûr - c'est la seule chose qui les distingue - d'énoncer que ce que nous appelons homme chez l'animal est très précisément cette espèce d'animal qui se trouve habiter le langage. Bien sûr, il est à ce moment justifiable de poser que "l'homme est bon", c'est une limitation. C'est une limitation très précisément en ceci, que ce sur quoi peut se fonder

que l'homme soit bon tient à ceci, mis en évidence depuis longtemps et d'avant Aristote, que l'idée du bon ne saurait s'instaurer que du langage. Pour Platon, elle est au fondement - il n'y a pas de langage, ni d'articulation possible, puisque, pour Platon, le langage c'est le monde des idées, il n'y a pas d'articulation possible sans cette idée primaire du bien. Il est tout à fait possible de s'interroger autrement sur ce qu'il en est du bon dans le langage, et simplement, dans ce cas, d'avoir à déduire les conséquences qui en résulteront pour la position universelle de ceci, que l'homme est bon. Comme vous le savez, c'est ce que fait Meng tseu, que je n'ai pas avancé pour rien dans mes dernières conférences. "Bon", qu'est-ce à dire ? Bon à quoi ? Ou est-ce simplement dire, comme cela se dit depuis quelque temps, "vous êtes bon" ? Si les choses en sont venues à un certain point dans la mise en question de ce qui est la vérité, et aussi bien du discours, c'est bien peut-être en effet que ce changement d'accent qui a pu être pris quant à l'usage du mot "bon". Bon... bon. Pas besoin de spécifier. Bon pour le service... bon pour le casse-pipe, bon pour.... c'est trop en dire. Le "vous êtes bon" a sa valeur absolue, en fait c'est ça le lien central - c'est qu'il y a du bon... au discours.

Dès que vous habitez un certain type de discours, vous êtes bon pour qu'il vous commande. C'est bien en cela que nous sommes conduits à la fonction du signifiant-maître. J'ai souligné qu'il n'est pas inhérent en soi au langage, et que le langage ne commande, je veux dire ne rend possible, qu'un certain nombre déterminé de discours, et tous ceux qu'au moins jusqu'à présent, je vous ai articulés spécialement du signifiant-maître - dire que "quelques animaux sont bons" n'est évidemment, dans ces conditions, pas du tout une conclusion simplement formelle. Et c'est en cela que je soulignais tout à l'heure que l'usage de la logique, quoi que d'elle-même elle puisse énoncer, n'est pas du tout à réduire à une tautologie. Que quelques animaux soient bons, justement, ne se limite pas à ceux qui sont des hommes, comme l'implique l'existence de ceux que l'on appelle les animaux domestiques, dont ce n'est pas pour rien qu'il y a longtemps que j'ai souligné qu'on ne peut pas dire qu'ils n'aient pas l'usage de la parole. Qu'il leur manque le langage, et bien entendu bien plus, les ressorts du discours, ne les rend pas pour autant moins sujets à la parole, c'est même cela qui les distingue et qui les fait moyens de production. Ceci, vous le voyez, nous ouvre une porte qui nous mènerait un tout petit peu loin. Je vous ferai remarquer que, je livre à vos méditations que, dans les commandements dits du Décalogue, la femme est assimilée aux susdits sous la forme suivante : "Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son boeuf, ni son âne..." et, enfin, une énumération qui est très précisément celle des moyens de production. Ceci n'est pas pour vous donner l'occasion de ricaner, mais de réfléchir en rapprochant ce que je fais remarquer là en passant, de ce qu'autrefois j'avais bien voulu dire de ce qui s'exprimait dans les commandements⁸⁶, à savoir rien d'autre que les lois de la parole, ce qui limite leur intérêt. Mais il est très important de limiter l'intérêt des choses pour savoir sur quoi, vraiment, elles portent.

Bon. Eh bien, ceci étant dit, et ma foi comme j'ai pu, c'est-à-dire par un frayage qui, comme d'habitude, est celui que je suis forcé de faire, enfin, du grand A renversé, de la tête de buffle, du bulldozer, je passe à l'étape suivante, à savoir ce que nous permet d'inscrire le progrès de la logique. Vous savez qu'il est arrivé quelque chose, ce qui d'ailleurs [...] il est très très beau que ça ait attendu quelque chose comme un peu plus de deux mille ans - qu'il est arrivé quelque chose qui s'appelle une réinscription de ce premier essai fait par le moyen des trous portés à la bonne place, à savoir par le remplacement des termes par une lettre, des termes dits extrême et moyen terme, majeure et mineure étant des positions. Alors, vous verrez qu'avec la logique inaugurée par les lois de Morgan et Boole, nous sommes arrivés - inaugurée seulement par eux, ils ne les ont pas fixées à leur dernier point - nous sommes arrivés aux formules que je vais écrire. Je viens de faire ces petits ronds pour vous montrer que la barre n'est pas une barre entre les deux $\emptyset$ de x , cette barre est liée uniquement à l' $\emptyset$ de x qui est en dessous, c'est-à-dire signifie sa négation.



Le fruit de l'opération d'inscription complète, celle qu'a permis, suggéré, le progrès de la mathématique, soit arriver par l'algèbre à s'écrire entièrement, que l'idée a pu venir de se servir de la lettre pour autre chose que pour faire des trous, c'est-à-dire à écrire autrement nos quatre espèces de propositions en tant qu'elles sont centrées du "tout", du "quelques", à savoir de mots dont il ne serait vraiment pas difficile de vous montrer quelle ambiguïté ils supportent. Alors, à partir de cette idée, on a écrit que ce qui se présentait d'abord comme sujet, à condition de l'affecter de ce $\forall$, nous pouvions le prendre comme équivalent à "tout x ", et que dès lors ce dont il s'agissait, c'était de savoir dans quelle mesure un certain "tout x " pouvait satisfaire à un rapport de fonction. Je pense que je n'ai pas besoin ici de souligner - pourtant il faut bien que je le fasse, sans ça tout ceci paraîtrait vide - que la chose a tout à fait son plein sens en mathématiques, à savoir que justement en tant que nous restons dans la lettre où gît le pouvoir de la mathématique, cet " x " de droite, en tant qu'il est inconnu, peut légitimement être posé ou pas posé comme pouvant trouver sa place dans ce qui se trouve être la fonction qui lui répond, c'est à savoir là où ce même " x " est pris comme variable. Pour aller vite, je vais l'illustrer : j'ai souligné, je l'ai dit, je l'ai énoncé - que l' x

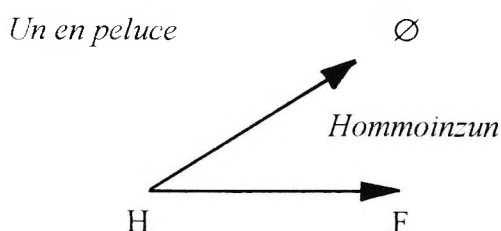
qui est à gauche dans l' $\forall$ de x , nommément est une inconnue. Prenons par exemple la racine d'une équation du second degré. Est-ce que je peux écrire : pour toute racine d'une équation du second degré, l'inconnue peut s'inscrire dans cette fonction qui définit l' x comme variable, celle dont s'instituent les nombres réels ? Il est tout à fait clair qu'il n'est pas vrai que pour tout $\forall$ de x , à savoir pour toute racine de l'équation du second degré, on puisse dire que toute racine de l'équation du second degré satisfasse à la fonction dont se fondent les nombres réels. Tout simplement parce qu'il y a des racines de l'équation du second degré qui sont des nombres imaginaires, qui ne font pas partie de la fonction des nombres réels.

Ce que je veux vous souligner, c'est ceci, c'est qu'avec ça on croit en avoir assez dit - eh bien non, on n'en a pas assez dit. Car aussi bien, pour ce qui est des rapports de "tout x " comme du rapport que l'on croit pouvoir substituer au "quelque", à savoir dont on peut se satisfaire dans l'occasion, à savoir qu'il existe des racines de l'équation du second degré qui satisfont à la fonction des nombres réels, et aussi qu'il existe des racines de l'équation du second degré qui ne la satisfont pas, mais que dans un cas comme dans l'autre ce qui en résulte, loin que nous puissions voir ici la transposition purement formelle, l'homologie complète des universelles et des particulières, affirmatives et négatives respectivement, c'est que ce que ceci veut dire, c'est non pas que la fonction n'est pas vraie - qu'est-ce que ça peut vouloir dire qu'une fonction ne soit pas vraie ? Du moment que vous écrivez une fonction, elle est ce qu'elle est, cette fonction, même si elle déborde beaucoup la fonction des nombres réels. Ceci veut dire que, concernant l'inconnue que constitue la racine de l'équation du second degré, je ne peux pas écrire, pour l'y loger, la fonction des nombres réels, ce qui est bien autre chose que l'Universelle négative, dont les propriétés d'ailleurs étaient déjà bien faites pour nous la faire mettre en suspens - je l'ai assez souligné en son temps. Il en est exactement de même au niveau de "il existe un x ", il existe un x à propos duquel... il existe certains x , certaines racines de l'équation du second degré, à propos desquelles je peux écrire la fonction dite des nombres réels en disant qu'elles y satisfont. Il en est d'autres à propos desquelles il ne s'agit pas de nier la fonction des nombres réels.

Eh bien, c'est cela qui va vous introduire dans la troisième étape, qui est celle, en somme, dont tout ce que je viens de vous dire aujourd'hui est fait, bien sûr, pour vous y introduire - c'est que, comme vous l'avez bien vu, je glisse tout naturellement, à me fier au souvenir de ce qu'il s'agit de réarticuler - j'ai glissé à l'écrire, à savoir que la fonction, avec cette petite barre au dessus, symbolisait quelque chose de tout à fait inepte au regard de ce que j'avais effectivement à dire. Vous avez peut-être remarqué qu'il ne m'est même pas venu à l'idée, du moins jusqu'à présent, et à vous non plus, de penser que la barre de la négation, peut-être, avait quelque chose à faire, à dire, dans la colonne, non pas de droite, mais de gauche. Essayons.... Quel parti peut-on en tirer ? Qu'est-ce qu'on peut avoir à dire à propos de ceci, que la fonction ne varierait pas - appelons-la $\emptyset$ de x , comme par hasard - et à mettre, ce que nous n'avons jamais eu à

faire jusqu'à présent, la barre de négation. Elle peut être dite ou écrite, commençons par dire - ce n'est pas de "tout x" que la fonction $\emptyset$ de x peut s'inscrire. Ce n'est pas d'un x existant que la fonction $\emptyset$ de x peut s'écrire. Voilà... je n'ai pas encore dit si c'était inscriptible ou pas. Mais à expliquer ainsi, j'énonce quelque chose qui n'a pas de référence, que l'existence de l'écrit. Pour tout dire, il y a un monde entre les deux négations - celle qui fait que je ne l'écris pas, que je l'exclus et, comme s'est exprimé autrefois quelqu'un qui était un grammairien assez fin⁸⁷, c'est "forclusif" - la fonction ne sera pas écrite, je ne veux rien en savoir. L'autre est discordantielle - ce n'est pas en tant que "il y aurait un tout x" que je peux écrire ou ne peux pas écrire $\emptyset$ de x. Ce n'est pas en tant qu'il existe un x que je peux écrire ou ne pas écrire $\emptyset$ de x. Ceci est très proprement ce qui nous met au coeur de l'impossibilité d'écrire ce qu'il en est du rapport sexuel. Car après qu'aient subsisté pendant des temps, concernant ce rapport, les structures de fiction bien connues, celles sur lesquelles reposent toutes les religions, nous en sommes venus, ceci de par l'expérience analytique, à la fondation de ceci, que ce rapport ne va pas sans tiers terme, qui est à proprement parler le phallus.

Bien entendu, j'entends, si je puis dire, une certaine comprenotte se formuler : "Avec ce tiers terme, mais cela va tout seul !" Justement, il y a un tiers terme, c'est pour cela qu'il doit y avoir un rapport.



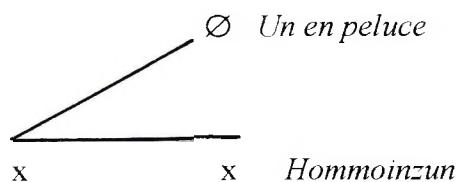
Il est très difficile, bien sûr, d'imager ça, de montrer qu'il y a quelque chose d'inconnu qui est là l'homme, qu'il y a quelque chose d'inconnu qui est là la femme, et que le tiers terme, en tant que tiers terme, il est très précisément caractérisé par ceci, c'est que justement il n'est pas un médium, que si on le relie à l'un des deux termes, le terme de l'homme par exemple, on peut être certain qu'il ne communiquera pas avec l'autre et inversement, que c'est spécifiquement là ce qui est la caractéristique du tiers terme, que bien entendu, si même on a inventé un jour la fonction de l'attribut, pourquoi ce ne serait pas en rapport, dans les premiers pas ridicules de la structure du semblant, que tout homme est phallique, toute femme ne l'est pas ? Or ce qui est à établir, c'est bien autre chose, c'est que "quelque homme" l'est à partir de ceci qu'exprime ici la seconde formule, à partir de ceci que ça n'est pas en tant que particulier qu'il l'est, l'homme est fonction phallique en tant qu'il est "tout homme" - et, comme vous le savez, il y a les plus grands doutes à porter sur le fait que le "tout homme" existe. C'est cela l'enjeu, c'est qu'il ne peut être qu'au titre de "tout homme", c'est-à-dire d'un signifiant, rien de plus : $\exists \times \emptyset \times$.

Et que par contre, ce que je vous ai énoncé, ce que je vous ai dit, c'est que pour la femme, l'enjeu est exactement le contraire, à savoir ce qu'exprime l'énoncé discordantiel du haut, celui que j'ai écrit, si je puis dire, sans l'écrire, puisque je vous explique qu'il s'agit d'un discordantiel qui ne se soutient que de l'énoncé, c'est que la femme, la femme ne peut remplir sa place dans le rapport sexuel - elle ne peut l'être qu'au titre de "une femme". Comme je l'ai fortement accentué, il n'y a pas de "toute femme".

Ce que j'ai voulu aujourd'hui frayer, vous illustrer, c'est que la logique porte la marque de l'impasse sexuelle, c'est qu'à la suivre dans son mouvement, dans son progrès, c'est-à-dire dans le champ où elle paraît avoir le moins à faire avec ce qui est en jeu dans ce qui s'articule de notre expérience, à savoir l'expérience analytique, vous y retrouverez les mêmes impasses, les mêmes obstacles, les mêmes béances et, si je puis dire, la même absence de fermeture d'un triangle fondamental. Je pense qu'il vous sera peut-être facile de vous apercevoir vous-mêmes de la convenance de ceci, d'où résulte par exemple que rien ne peut être fondé du statut de l'homme, je parle vu de l'expérience analytique, qu'à faire artificiellement, mythiquement, ce "tout homme" avec celui présumé le père mythique de *Totem et Tabou*, à savoir celui qui est capable de satisfaire à la jouissance de toutes les femmes. Mais inversement, ce sont les conséquences de la position de la femme de ceci, que ce n'est qu'à partir d'être "une femme" qu'elle puisse s'instituer dans ce qui est inscriptible de ne pas l'être, c'est-à-dire restant béant de ce qu'il en est du rapport sexuel, et qu'il arrive ceci, si lisible dans ce qu'il en est de la fonction combien précieuse des hystériques - les hystériques sont celles qui, sur ce qu'il en est du rapport sexuel, disent la vérité. On voit mal comment aurait pu se frayer cette voie de la psychanalyse si nous ne les avions pas eues.

Que la névrose, qu'une névrose au moins - je le démontrerai également pour l'autre - qu'une névrose ne soit strictement que le point où s'articule la vérité d'un échec qui n'est pas moins vrai partout ailleurs que là où la vérité est dite, c'est de là que nous devons partir pour donner son sens à la découverte freudienne. Ce que l'hystérique articule, c'est bien sûr ceci, pour ce qui est de faire le "tout homme", elle en est aussi capable que le "tout homme" lui-même, à savoir par l'imagination. Donc, de ce fait, elle n'en a pas besoin, mais que si cela l'intéresse, le phallus, à savoir ce dont elle ne se conçoit comme châtrée, comme Freud l'a assez souligné, que par le progrès du traitement, du traitement analytique, elle n'en a que faire, puisque sa jouissance, il ne faut pas croire qu'elle ne l'a pas de son côté. Mais que si par hasard le rapport sexuel l'intéresse, il faut qu'elle s'intéresse à cet élément tiers, le phallus, et comme elle ne peut s'y intéresser que par rapport à l'homme en tant qu'il n'est pas sûr qu'il y en ait un, toute sa politique sera tournée vers ce j'appelle en avoir "au moins un". Cette façon de "l'au moins un", c'est là-dessus que je vais terminer, vous verrez que j'aurai par la suite, bien sûr, à la mettre en fonction avec ce que déjà, bien sûr, vous voyez là déjà articulé, à savoir celle de "l'un en plus", qui n'est d'ailleurs ici, n'est-ce pas, tel que je l'ai écrit la dernière fois, ce n'est pas pour rien que je l'ai écrit ainsi, je pense tout de même que chez certains cela a donné

certain échos. "L'au moins un" comme fonction essentielle du rapport en tant qu'il situe la femme par rapport au point ternaire clé de la fonction phallique, nous l'écrivons ainsi, de cette façon, parce qu'elle est inaugurable d'une dimension qui est très précisément celle sur laquelle j'ai en somme insisté pour "Un discours qui ne serait pas du semblant" : *L'hommoinzun*.



Séminaire du 9 juin 1971

Je vais me fonder aujourd'hui sur quelque chose que j'ai pris soin d'écrire. Voilà. Je ne dis pas ça simplement comme ça à la cantonade, ce n'est pas superflu. Je me permettrai éventuellement de ronronner quelque chose à propos de tel terme de l'écrit. Mais si vous avez suffisamment entendu ce que j'ai abordé cette année de la fonction de l'écrit, eh bien, je n'aurai pas besoin de la justifier plus, si ce n'est dans le fait, en acte. Il n'est pas indifférent, en effet, que ce que je vais lire maintenant soit écrit. Ça n'a pas du tout la même portée si simplement je dis, ou si je vous dis que j'ai écrit : "Qu'un homme et une femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non. Ils peuvent comme tels s'entendre crier." Ça serait du badinage si je ne l'avais pas écrit. Ecrit suppose au moins soupçonné de vous, enfin de certains d'entre vous, ce qu'en un temps j'ai dit du cri⁸⁸. Je ne peux y revenir. Ceci arrive, qu'ils crient, dans le cas où ils ne réussissent pas à s'entendre autrement - autrement, c'est-à-dire sur une affaire qui est le gage de leur entente. Ces affaires ne manquent pas. Y est comprise à l'occasion, c'est la meilleure, l'entente au lit. Ces affaires ne manquent pas, certes, donc, mais c'est en cela qu'elles manquent quelque chose, à savoir de s'entendre comme homme, comme femme, ce qui voudrait dire sexuellement. L'homme et la femme ne s'entendraient-ils ainsi qu'à se taire ? Il n'en est même pas question. Car l'homme, la femme, n'ont aucun besoin de parler pour être pris dans un discours comme tels, du même terme que celui que j'ai dit tout à l'heure, comme tels ils sont des faits de discours. Le sourire ici suffirait, semble-t-il, à avancer qu'ils ne sont pas que ça. Sans doute, qui ne l'accorde ? Mais qu'ils soient cela aussi, des faits de discours, fige le sourire. Et ce n'est qu'ainsi, figé par cette remarque, qu'il a son sens, le sourire, sur les statues archaïques. L'infatuation, elle, ricane.

C'est donc dans un discours que les "étants" homme et femme naturels, si l'on peut dire, ont à se faire valoir comme tels. Il n'est discours que de semblant. Si cela ne s'avouait pas de soi, j'ai dénoncé la chose, j'en rappelle l'articulation - le semblant ne s'énonce qu'à partir de la vérité. Sans doute n'évoque-t-on jamais celle-ci, la vérité, que dans la science. Cela n'est pas la raison de nous en faire plus de souci, elle se passe bien de nous. Pour qu'elle se fasse bien entendre, il lui suffit de dire "Je parle", et on l'en croit, parce que c'est vrai - qui parle, parle. Il n'y a d'enjeu - je rappelle ce que j'ai dit du pari, en l'illustrant de Pascal - il n'y a d'enjeu que de ce qu'elle dit. Comme vérité, elle ne peut dire que le semblant sur la jouissance, et c'est sur la jouissance sexuelle qu'elle gagne à tous les coups. Je vais ici vous mettre au tableau les figures algébriques dont j'ai cru pouvoir ponctuer ce dont il s'agit concernant le coinçage auquel on est amené à écrire ce qui concerne le rapport sexuel :

$$\begin{array}{c} \overline{\forall} \times \emptyset \times \\ \overline{\exists} \times \emptyset \times \end{array}$$

Les deux barres mises sur les symboles qui sont à gauche, et donc se situent respectivement, au regard de ce dont il s'agit - tout ce qui est capable de répondre au

semblant de la jouissance sexuelle - les deux barres, dites de négation, sont ici telles que justement elles ne sont pas à écrire, puisque de ce qui ne peut pas s'écrire, on ne l'écrit pas, tout simplement. On peut dire qu'elles ne sont pas à écrire, que ce n'est pas de "tout x" que puisse être posée la fonction $\emptyset$ de x, et que c'est de ce "ce n'est pas de tout" que se pose la barre. Qu'il n'existe pas de "x" tel qu'il satisfasse à la fonction dont se définit la variable d'être la fonction $\emptyset$ de x, qu'il n'en existe pas, c'est de cela que se formule ce qu'il en est de l'homme, mâle j'entends, mais justement ici la négation n'a que la fonction dite de la *Verneinung*, c'est-à-dire qu'elle ne se pose qu'à avoir d'abord avancé que "il existe quelque homme", et que c'est par rapport à "toute femme" qu'une femme se situe. C'est un rappel, ça ne fait pas partie de l'écrit que je reprends - que je reprends, ce qui signifie que, puisque je vois que c'est assez répandu, vous faites bien en effet de prendre des notes, c'est le seul intérêt de l'écrit, c'est que par après, vous ayez à vous situer, et par rapport à lui. Eh bien, on fera bien de me suivre dans ma discipline du nom. J'aurai à y revenir, et spécialement dans un troisième point, ça sera la séance dont nous concluerons cette année.

Le propre du nom, c'est d'être nom propre - même un, tombé entre autres à l'usage de nom commun, ce n'est pas du temps perdu que de lui retrouver un emploi propre. Et quand un nom est resté assez propre, n'hésitez pas, prenez exemple et appelez la chose par son nom, "La chose freudienne", par exemple, comme j'ai fait, vous le savez - j'aime à l'imaginer tout au moins, j'y reviendrai la prochaine fois. Nommer quelque chose, c'est un appel. Aussi bien, dans ce que j'ai écrit, la Chose en question, freudienne, se lève et fait son numéro, ce n'est pas moi qui le lui dicte. Cela serait même de tout repos, de ce repos dernier au semblant de quoi tant de vies s'astreignent, si je n'étais pas comme homme, masculin, exposé là sous le vent de la castration, relisez mon texte... Elle, la vérité, mon imbaissable partenaire, elle est certes dans le vent, c'est cela. Mais ce vent ne lui fait ni chaud ni froid, pour la raison que la jouissance, c'est très peu pour elle, puisque la vérité, c'est qu'elle la laisse au semblant. Ce semblant a un nom, lui aussi, repris du temps mystérieux de ce qu'ils jouassent les Mystères, rien de plus, où ils nommaient le savoir supposé à la fécondité, et comme tel offert à l'adoration sous la figure d'un semblant d'organe. Le semblant dénoncé par la vérité est, il faut le reconnaître, "assez-phalle", assez intéressé dans ce qui, pour nous, s'amorce par la vertu du coït, à savoir la sélection des génotypes avec la reproduction du phénotype qui s'ensuit, assez intéressé donc pour mériter ce nom antique de phallus, bien qu'il soit clair que l'héritage qu'il couvre maintenant se réduit à l'acéphalie de cette sélection, soit l'impossibilité de subordonner la jouissance dite sexuelle à ce qui, *sub rosa*, spécifierait le choix de l'homme et de la femme, pris comme porteurs chacun d'un lot précis de génotypes, puisqu'au meilleur cas c'est le phénotype qui guide ce choix.

A la vérité, c'est le cas de le dire, un nom propre - car c'en est encore un, le phallus - n'est tout à fait stable que sur la carte où il désigne un désert. C'est les seules choses qui, sur la carte, ne changent pas de nom. Il est remarquable que même les déserts produits

au nom d'une religion, ce qui n'est pas rare, ne soient jamais désignés du nom qui fut, lui, dévastateur. Un désert ne se rebaptise qu'à être fécondé. Cela n'est pas le cas pour la jouissance sexuelle, que le progrès de la science ne semble pas conquérir au savoir. C'est par contre du barrage qu'elle constitue à l'avènement du rapport sexuel dans le discours, que sa place s'y est évidée, jusqu'à devenir, dans la psychanalyse, évidente. Telle est, au sens que ce mot a dans le pas logique de Frege, "Die Bedeutung des Phallus". C'est bien pourquoi - j'ai mes malices, hein ! - c'est en Allemagne, parce qu'en allemand, que j'ai porté le message à quoi répond, dans mes *Ecrits*, ce titre, et ce au nom du centenaire de la naissance de Freud. Il fut beau de toucher, en ce pays élu pour qu'y résonnât ce message, la sidération qu'il produisit. On ne peut pas en avoir l'idée maintenant, parce que vous vous baladez tous avec des machins comme cela sous le bras. A ce moment-là, cela faisait un effet, *Die Bedeutung* ! Dire que je m'attendais à cela ne serait rien dire, du moins dans ma bouche. Ma force est de savoir ce qu'attendre signifie. Pour la sidération en question, je ne mets pas ici dans le coup mes vingt-cinq ans de crétinisation ratée. Cela serait consacrer que ces vingt-cinq ans triomphent partout. Plutôt insisterai-je sur ce que "Die Bedeutung des Phallus" est en réalité un pléonasmе : il n'y a pas, dans le langage, d'autre *Bedeutung* que le phallus. Le langage, dans son fonction d'existant, ne connote - j'ai dit "connote" - en dernière analyse que l'impossibilité de symboliser le rapport sexuel chez les êtres qui l'habitent, qui habitent le langage, en raison de ce que c'est de cet habitat qu'ils tiennent la parole. Et qu'on n'oublie pas ce que j'ai dit de ce que la parole, dès lors, n'est pas leur privilège, à ces êtres qui l'habitent, qu'ils l'évoquent, la parole, dans tout ce qu'ils dominent par l'effet de discours. Cela commence par ma chienne, dont j'ai longtemps parlé⁸⁹, et cela va très loin. Le silence éternel, comme disait l'autre, des espaces infinis, n'aura pas, comme beaucoup d'autres, d'autres éternités, duré plus qu'un instant. Cela parle vachement dans la zone de la nouvelle astronomie, celle qui s'est ouverte tout de suite après ce menu propos de Pascal ! C'est de ce que le langage n'est constitué que d'une seule *Bedeutung* qu'il tire sa structure, laquelle consiste en ce qu'on ne puisse, de ce qu'on l'habite, en user que pour la métaphore, d'où résultent toutes les insanités mythiques dont vivent ses habitants, pour la métonymie dont ils prennent le peu de réalité qu'il leur reste sous la forme du plus-de-jouir.

Or ceci, que je viens de dire, ne se signe que dans l'Histoire, et à partir de l'apparition de l'écriture, laquelle n'est jamais simple inscription, fût-ce dans les apparences de ce qui se promeut de l'audio-visuel. L'écriture n'est jamais, depuis ses origines jusqu'à ses derniers protéismes techniques, que quelque chose qui s'articule comme os dont le langage serait la chair. C'est bien en cela qu'elle démontre que la jouissance sexuelle n'a pas d'os, ce dont on se doutait par les moeurs de l'organe qui en donne, chez le mâle parlant, la figure comique. Mais l'écriture, elle - pas le langage - l'écriture donne os à toutes les jouissances qui, de par le discours, s'avèrent ouvrir à l'être parlant. Leur donnant os, elle souligne ce qui y était, certes, accessible, mais masqué, à savoir que le

rapport sexuel fait défaut au champ de la vérité, en ce que le discours qui l'instaure ne procède que du semblant à ne frayer la voie qu'à des jouissances qui parodient - c'est le mot propre - celle qui y est effective, mais qui lui demeurent étrangères. Tel est l'autre de la jouissance, à jamais interdite, celui dont le langage ne permet l'habitation qu'à le fournir - pourquoi n'emploierais-je pas cette image - de scaphandre. Peut-être que cela vous dit quelque chose, cette image - il y en a tout de même quelques-uns d'entre vous qui ne sont pas assez occupés par leurs fonctions de syndicat pour être, tout de même, émus de nos exploits lunaires. Il y a longtemps que l'homme rêve à la Lune, il y a mis le pied, maintenant. Pour bien se rendre compte de ce que cela veut dire, il faut faire comme j'ai fait, revenir du Japon. C'est là qu'on se rend compte que rêver à la Lune, c'est vraiment une fonction. Il y a un personnage dont je ne dirai pas le nom - je ne veux pas faire ici d'érudition - qui est encore là, enfermé, c'est exactement lui, on se rend bien compte de ce que cela veut dire, *persona*, c'est la personne même, c'est son masque qui est là, enfermé dans une petite armoire japonaise, on le montre aux touristes. On sait que c'est lui, enfin, de l'endroit, à dix mètres, où il se montre - cela se trouve dans un endroit qui s'appelle le Pavillon d'Argent, à Kyôto - qui rêvait à la Lune⁹⁰. Nous aimons croire qu'il la contemplait assez phallique. Nous aimons à le croire, enfin, cela nous laisse tout de même dans l'embarras, on ne se rend plus compte. Le chemin parcouru, tout cela, pour l'inscrire, pour se tirer de cet embarras, il faut comprendre que c'est l'accomplissement du A de mon graphe.

Bon. Tout cela est un badinage, je vous demande pardon, c'est un badinage-signal, signal pour moi, bien sûr, qui m'avertit que je frôle le structuralisme. Si je suis forcé de le frôler comme cela, naturellement c'est pas de ma faute. Je m'en déchargerai - ce sera à vous d'en juger - sur la situation que je subis. Le temps passe et naturellement je suis forcé d'abréger un peu, de sorte que cela va devenir plus difficile à suivre, mon écrit. Mais cette situation que je subis, je vais l'épingler, je vais l'épingler de quelque chose qui ne va pas vous apparaître tout de suite, mais que j'aurai à dire d'ici qu'on se quitte dans huit jours, c'est que je l'épinglerai du refus de la performance. C'est une maladie, une maladie de l'époque, sous les fourches de laquelle il faut bien passer, puisque ce refus constitue le culte de la compétence, c'est-à-dire de la certaine idéalité dont je suis réduit, avec d'ailleurs beaucoup de champs de la science, à m'autoriser devant vous. Le résultat, cela c'est des anecdotes, mes *Ecrits* sont par exemple... on en traduit un en anglais, "Fonction et champ de la parole et du langage", on le traduit par *The Language of the Self*. Je viens d'apprendre qu'en espagnol, on a fait aussi quelque chose dans ce genre-là, une traduction d'un certain nombre, c'est intitulé *Aspects structuralistes de Freud*. Enfin, laissons. La compétence n'existe que de ce que c'est dans l'incompétence qu'elle prend assiette à se proposer sous forme d'idéalité à son culte. C'est comme cela qu'elle va aux concessions, et je vais vous en donner un exemple. La phrase par laquelle j'ai commencé, "L'homme et la femme peuvent s'entendre, je ne dis pas non..." eh bien voilà, c'était pour vous dorer la pilule ! Et la pilule, cela n'arrange rien, hein !

La notion forgée du terme de structuralisme tente de prolonger la dénégation faite un temps à certains spécialistes de la vérité - la dénégation d'un certain vide qui s'aperçoit dans la raréfaction de la jouissance. C'est ce vide qu'avait relevé, sans fables, l'existentialisme, après que la phénoménologie, bien plus faux-jeton, eût jeté le gant de ses exercices respiratoires. Elle occupait les lieux laissés déserts par la philosophie, parce que ce n'étaient pas des lieux appropriés. Actuellement, ils sont tout juste bons au mémorial de sa contribution, qui n'est pas mince, à la philosophie, au discours du maître qu'elle a définitivement stabilisé de l'appui de la science. Marx ou pas, et qu'il l'ait balancée sur les pieds ou sur la tête⁹¹, la philosophie, il est certain que la philosophie, en tout cas, elle, n'était pas "assez phalle". Qu'on ne compte pas sur moi pour structuraliser l'affaire de la vie impossible, comme ce n'était pas de là qu'elle a des chances, la vie, de faire la preuve de son réel. La prosopopée esbaudissante du "Je parle" dans l'écrit cité tout à l'heure, "La chose freudienne", pour être mise au compte rhétorique d'une "vérité en personne", ne me fait pas choir là d'où je la tire, du puits. Rien n'est dit là de ce que parler veut dire : la division sans remède de la jouissance et du semblant. La vérité, c'est de jouir à faire semblant, et de n'avouer en aucun cas que la réalité de chacune de ces deux moitiés ne prédomine qu'à s'affirmer d'être de l'autre, soit à mentir à jets alternés. Tel est le mythe de la vérité. Son astronomie est équatoriale, soit déjà tout à fait périmée quand elle naquit du couple nuit-jour. Une astronomie, cela s'arraisonne de se soumettre aux saisons, de s'assaisonner ; ceci est une allusion à l'astronomie chinoise qui elle [était équatoriale], mais qui n'a rien donné.

La chose dont il s'agit, ce n'est pas sa compétence de linguiste - et pour cause ! - qui, à Freud, en a tracé les voies. Ce que je rappelle, moi, c'est que ces voies, il n'a pu les suivre qu'à y faire preuve, et jusqu'à l'acrobatie, de performances de langage, que là seule la linguistique permet de les situer dans une structure en tant qu'elle s'attache, elle, à une compétence qu'on appelle une conscience linguistique, qui est tout de même bien remarquable, justement, de ne jamais se dérober à son enquête. Donc ma formule, que l'inconscient est structuré comme un langage, implique *a minima* la condition que l'inconscient c'est le langage. Mais cela n'ôte rien à la portée de l'énigme qui consiste en ce que l'inconscient en sache plus long qu'il n'en a l'air, puisque c'est de cette surprise qu'on était parti pour le nommer comme on l'a fait. Il en sait, des choses ! Naturellement, tout de suite cela tournait si on le coiffait, le petit inconscient, de tous les instincts, qui sont d'ailleurs toujours là comme éteignoirs - lisez n'importe quoi qui se publie hors de mon école. L'affaire était dans le sac, il ne s'agissait que d'y mettre l'étiquette, à l'adresse de la vérité précisément; laquelle la saute assez, de notre temps, si je puis dire, pour ne pas dédaigner le marché noir - j'ai mis des bâtons dans l'ornière de sa clandestinité à marteler que le savoir en question ne s'analyse que de se formuler comme un langage, soit dans une langue particulière, fût-ce à métisser celle-ci, en quoi d'ailleurs il ne fait rien de plus que ce que les dites langues se permettent constamment de leur propre autorité. Personne ne m'a relancé sur ce que sait [*ce que c'est que ?*] le

langage, à savoir "Die Bedeutung des Phallus" - je l'avais dit, certes, mais personne ne s'en est aperçu parce que c'était la vérité. Alors, qui est-ce qui s'intéresse à la vérité ? Eh bien, des gens, quand j'ai dessiné la structure de l'image grossière qu'on trouve dans la topologie à l'usage des familles, voilà comment ça se dessine [*dessin d'une bouteille de Klein*].

Dans cette topologie à l'usage des familles, c'est comme ça qu'on dessine la bouteille de Klein. Il n'y a pas, j'y reviens, un point de sa surface qui ne soit partie topologique du rebroussement qui se figure ici du cercle, ici dessiné, du cercle seul propre à donner à cette bouteille le cul dont les autres s'enorgueillissent indûment - les autres bouteilles, hein ! Elles ont un cul, Dieu sait pourquoi ! Ainsi n'est-ce pas là où on le croit, mais en sa structure de sujet, que l'hystérique - j'en viens à une partie des gens que je désignais à l'instant - conjugue la vérité de sa jouissance au savoir implacable qu'elle a que l'autre propre à la causer, c'est le phallus, soit un semblant. Qui ne comprendrait la déception de Freud à saisir que le pas de guérison à quoi il parvenait avec l'hystérique n'allait à rien de plus qu'à lui faire réclamer ce dit semblant, soudain pourvu de vertus réelles, de l'avoir accroché à ce point de rebroussement qui, pour n'être pas introuvable sur le corps - c'est évident - est une figuration topologiquement tout à fait incorrecte de la jouissance chez une femme. Mais Freud le savait-il, on peut se le demander. Dans la solution impossible de son problème, c'est à en mesurer la cause au plus juste, soit à en faire une juste cause, que l'hystérique s'accorde de ce qu'elle feint d'être détenteur de ce semblant : "au moins un" que j'écris, ai-je soin de la réécrire "l'hommoizun", conforme à l'os qu'il faut à sa jouissance pour qu'elle puisse le ronger. Cette approche de "l'hommoizun" - il y a trois façons de l'écrire, "au moins un", la façon orthographique commune, et puis il y a ça, "hommoizun", qui a cette valeur expressive que je sais donner toujours aux jeux structurels, et puis à l'occasion, vous pouvez quand même le rapprocher et l'écrire a(u moinzun) comme ça pour ne pas oublier qu'à l'occasion elle peut fonctionner comme objet a - cette approche de "l'hommoizun" ne pouvant se faire qu'à avouer, au dit point de mire, qu'il prend au gré de ses penchants la castration délibérée qu'elle lui réserve, ses chances sont limitées. Il ne faudrait pas croire que son succès passe par quelqu'un de ces hommes, au masculin, que le semblant embarrasse plutôt, ou qui le préfèrent plus franc. Ceux que je désigne ainsi, ce sont les sages, les masochistes. Cela situe les sages; il faut les ramener à leur juste plan. Juger ainsi du résultat est méconnaître ce qu'on peut attendre de l'hystérique, pour peu qu'elle veuille bien s'inscrire dans un discours, car c'est à mater son maître qu'elle est destinée, pour que, grâce à elle, il se rejette dans le savoir.

Voilà, je n'apporte ici rien d'autre - c'est l'intérêt de cet écrit, c'est qu'il engendre des tas de choses, mais il faut bien savoir où sont les points à retenir - rien d'autre que de marquer que le danger est le même, à ce carrefour, que celui que je viens d'épingler d'en être averti, puisque c'est de là que j'étais parti, tout à l'heure. J'en reviens à ce point, hein, je tourne en rond ! Aimer la vérité, même celle que l'hystérique incarne, si l'on

peut dire, n'est-ce pas, soit à lui donner ce qu'on n'a pas sous prétexte qu'elle le désire, c'est très précisément se vouer à un théâtre dont il est clair qu'il ne peut plus être qu'une fête de charité. Je ne parle pas seulement de l'hystérique, je parle de ce quelque chose qui s'exprime dans, vous dirais-je comme Freud, le "malaise dans le théâtre". Pour qu'il tienne encore debout, il faut Brecht, qui a compris que ça ne pouvait pas tenir sans une certaine distance, sans un certain refroidissement. Cet "il est clair" dont je viens de dire "qu'il ne peut plus être", etc., est à proprement parler, justement, un effet d'*Aufklärung* - c'est à peine croyable, en somme - lié à l'entrée en scène, si boiteuse qu'elle se soit faite, du discours de l'analyste. Ça a suffi à ce que l'hystérique, l'hystérique qualifiée dont je suis en train, vous le sentez bien, d'approcher la fonction pour vous, ça a suffi à ce que l'hystérique renonce à la clinique luxuriante dont elle meublait la béance du rapport sexuel. C'est à prendre, c'est à prendre comme le signe - c'est un exercice - c'est à prendre comme le signe fait à quelqu'un - je parle de l'hystérique - qu'elle va faire mieux que cette clinique ! La seule chose importante, ici, est ce qui passe inaperçu, à savoir que je parle de l'hystérique comme de quelque chose qui supporte la quantification. Quelque chose s'inscrirait à m'entendre d'un $\forall$ de x , toujours apte en son inconnue à fonctionner dans $\emptyset$ de x comme variable ? C'est bien en effet ce que j'écris, et dont il serait facile, à relire Aristote, de déceler quel rapport à la femme, précisément identifiée par lui à l'hystérique - ce qui met plutôt les femmes de son époque en très bon rang, à tout le moins elles étaient, pour les hommes, stimulantes - déceler quel rapport à la femme, identifiée à l'hystérique, lui a permis - c'est un saut - d'instaurer sa logique en forme de [la transcription grecque, fautive, est incompréhensible. Le terme désignant "la proposition en général" est ἀπόφανσις]. Le choix de [], le choix de ce vocable, plutôt que celui de [même remarque que précédemment], pour désigner la proposition universelle affirmative, comme la négative d'ailleurs, enfin toute cette pantalonnade de la première grande logique formelle, est tout à fait essentiellement lié à l'idée qu'Aristote se faisait de la femme.

Ce qui n'empêche pas que justement, la seule formule universelle qu'il ne se serait pas permis de prononcer, ça serait "toutes les femmes", il n'y en a pas trace, ouvrez les *Premiers Analytiques*. Pas plus que lui, alors que ses successeurs s'y sont rués tête la première, ne se serait pas permis d'écrire cette incroyable énormité dont vit la logique formelle depuis, "Tous les hommes sont mortels", ce qui préjuge tout à fait du sort à venir de l'humanité. "Tous les hommes sont mortels", cela veut dire que tous les hommes, puisqu'il s'agit là de quelque chose qui s'énonce en extension, tous les hommes en tant que tous sont destinés à la mort, c'est-à-dire le genre humain à s'éteindre, ce qui est pour le moins hardi. Que "de x " impose le passage à un "toute femme", qu'un être aussi sensible qu'Aristote, eh bien, ne l'ait jamais commis, ce "toute femme", c'est justement ce qui me permet d'avancer que le "toute femme" est l'énonciation dont se décide l'hystérique comme sujet. C'est pour cela qu'une femme est solidaire d'un "pas plus d'un" qui proprement la loge dans cette logique du successeur que Peano nous a

donnée comme modèle. Mais l'hystérique n'est pas "une femme". Il s'agit de savoir si la psychanalyse, telle que je la définis, donne accès à "une femme", ou si "qu'une femme advienne", c'est affaire de δόξα, c'est-à-dire si c'est comme la vertu l'était au dire des gens qui dialoguaient dans le *Ménon* - vous vous rappelez le *Ménon*, mais non, mais non ! - comme cette vertu l'était - c'est ce qui fait le prix, le sens de ce dialogue - comme cette vertu était ce qui ne s'enseigne pas. Ça se traduit - ce qui ne peut d'elle, "d'une femme", telle que j'en définis là le pas, être su dans l'inconscient, soit de façon articulée.

Car enfin - là j'arrête - quelqu'un qui, justement, en remet dans le théâtre, comme si c'était là question digne, enfin, d'absorber vraiment une grande activité - c'est un livre très bien fait - une grande activité d'analyste, comme si c'était là, vraiment, ce dans quoi un analyste devait se spécialiser, quelqu'un me fait mérite, dans une note, d'avoir introduit la distinction entre vérité et savoir⁹². Enorme, énorme ! Je viens de vous parler du *Ménon*. Naturellement il ne l'a pas lu, il ne lit que du théâtre... mais enfin, le *Ménon*, c'est avec ça que j'ai commencé de franchir les premières phases de la crise qui m'a opposé à [un certain analytique]. La distinction entre la vérité et le savoir, l'opposition entre l'ἐπιστήμη et la δόξα vraie, celle qui peut fonder la vertu, vous la trouvez écrite comme ça, toute crue, dans le *Ménon*. Ce que j'ai mis en valeur, c'est justement le contraire - c'est leur jonction, à savoir que là, là où ça se noue en apparence, dans un cercle où lier le savoir dont il s'agit, dans l'inconscient, c'est celui qui glisse, qui se prolonge, qui à tout instant s'avère savoir de la vérité. Et c'est là que je pose à l'instant la question - est-ce que ce savoir, effectivement, nous permet de progresser sur le *Ménon*, à savoir de dire si cette vérité, en tant qu'elle s'incarne dans l'hystérique, est susceptible effectivement d'un glissement assez souple pour qu'elle soit l'introduction à "une femme" ? Je sais bien que la question s'est élevée d'un degré depuis que j'ai démontré qu'il y a du langagièrement articulé qui n'est pas pour cela articulable en paroles. C'est là simplement ce dont se pose le désir. Il est facile pourtant de penser que c'est justement de ce qu'il s'agisse du désir, en tant qu'il met l'accent sur l'invariance de l'inconnue, de l'inconnue qui est à gauche, celle qui ne se produit que sous le chef d'une *Verneinung* - c'est justement de ce qu'il met l'accent sur l'invariance de l'inconnue, que l'évidement du désir par l'analyse ne saurait s'inscrire dans aucune fonction de variable. C'est là la butée dont se sépare comme tel le désir de l'hystérique de ce qui pourtant se produit, et qui permet à d'innombrables femmes de fonctionner comme telles, c'est-à-dire en faisant fonction de "pas plus d'un" de leur être pour toutes leurs variations situationnelles. L'hystérique, là, joue le rôle de schéma fonctionnel, si vous savez ce que c'est - c'est la portée de ma formule du désir dit insatisfait. Il s'en déduit que l'hystérique se situe d'introduire le "pas plus d'un" dont s'institue chacune des femmes par la voie du "Ce n'est pas de toute femme que se peut dire qu'elle soit fonction du phallus". Que ce soit de toute femme, c'est là ce qui fait son désir, et c'est pourquoi ce désir se soutient d'être insatisfait - c'est qu'une femme en résulte, mais qui ne saurait être l'hystérique en

personne. C'est bien en quoi elle incarne ma vérité de tout à l'heure, celle qu'après l'avoir fait parler, j'ai rendu à sa fonction structuraliste.

Le discours analytique s'instaure de cette restitution de la vérité à l'hystérique. Il a suffi à dissiper le théâtre dans l'hystérie. C'est en ça que je dis qu'il n'est pas sans rapport avec quelque chose qui change la face des choses à notre époque. Je pourrais insister sur le fait que quand j'ai commencé à énoncer des choses qui portaient tout ça en puissance, j'ai eu immédiatement comme écho le "splash" d'un article sur le théâtre chez l'hystérique. La psychanalyse d'aujourd'hui n'a de recours qu'à l'hystérique pas à la page. Quand l'hystérique prouve que, la page tournée, elle continue à écrire au verso, et même sur la suivante, on ne comprend pas. C'est pourtant facile - elle est logicienne.

Ceci pose la question de la référence faite au théâtre par la théorie freudienne - l'Œdipe, pas moins. Il est temps d'attaquer ce que, du théâtre, il a paru nécessaire de maintenir pour le soutien de "l'autre scène", celle dont je parle, dont j'ai parlé le premier⁹³. Après tout, le sommeil y suffit peut-être. Qu'il abrite à l'occasion, ce sommeil, la gésine des fonctions fuchsiennes⁹⁴, comme vous savez que c'est arrivé, peut justifier qu'il se fasse désir, qu'il se prolonge. Il peut se faire que les représentants signifiants du sujet se passent toujours plus aisément d'être empruntés à la représentation imaginaire, on en a des signes à notre époque. Il est certain que la jouissance dont on a à se faire châtrer n'a avec la représentation que des rapports d'appareil. C'est bien en quoi l'Œdipe sophocléen, qui n'a ce privilège pour nous que de ce que les autres Œdipes soient incomplets et le plus souvent perdus⁹⁵, est encore beaucoup trop riche et trop diffus pour nos besoins d'articulation. La généalogie du plaisir et du désir, en tant que ce dont il est question, c'est de comment ils se causent, relève d'une combinatoire plus complexe que celle du mythe. C'est pourquoi nous n'avons pas à rêver sur ce à quoi a servi le mythe dans le temps, comme on dit. C'est du métalangage que de s'engager dans cette voie, et à cet égard les *Mythologies* [sic pour *Mythologiques*] de Lévi-Strauss sont d'un apport décisif. Elles manifestent la combinaison des formes dénommables du mytheme, dont beaucoup sont éteintes, selon des lois de transformation précises, mais d'une logique fort courte, ou tout au moins dont il faut dire que le moins qu'on puisse dire, c'est que notre mathématique l'enrichit, cette combinatoire. Peut-être conviendrait-il de remettre en question si le discours analytique n'a pas mieux à faire que de se vouer à interpréter ces mythes sous un mode qui ne dépasse pas le commentaire gourou, au reste parfaitement superflu, puisque ce qui intéresse l'ethnologue, c'est la cueillette du mythe, sa collation épinglée et sa recollation avec d'autres fonctions, le rythme de production recensé de même dans une écriture dont les isomorphismes articulés y suffisent. Pas de trace de supposition, allais-je dire, sur la jouissance qui y est servie. C'est tout à fait vrai, même à tenir compte des efforts faits pour nous suggérer l'opérance éventuelle d'obscurs savoirs qui y seraient gisants. La note donnée par Lévi-Strauss, dans les *Structures*, de l'action de parade exercée par ces structures à l'endroit de l'amour⁹⁶, ici tranche heureusement. Ça

n'empêche pas que ça a passé au-dessus des têtes, du fait des analystes qui étaient en faveur à l'époque. En somme, l'Edipe a l'avantage de montrer en quoi l'homme peut répondre à l'exigence d'un "pas plus d'un" qui est dans l'être d'une femme. Il n'en aimerait pas lui-même "pas plus d'une" ! Malheureusement, c'est pas la même, c'est toujours le même rendez-vous, celui où, quand les masques tombent, ce n'était ni lui, ni elle⁹⁷. Pourtant, cette fable ne se supporte que de ce que l'homme ne soit jamais qu'un petit garçon. Et que l'hystérique n'en puisse démordre est de nature à jeter un doute sur la fonction du dernier mot de sa vérité. Un pas dans le sérieux pourrait, me semble-t-il, se faire à embrayer ici sur l'homme, dont on remarquera que je lui ai fait, jusqu'à ce point de mon exposé, la part modeste, encore que j'en sois un, s'il est un qui fasse ici partie de ce beau monde !

Il me semble impossible - ce n'est pas en vain que je bute dès l'entrée sur ce mot - de ne pas saisir la schize qui sépare le mythe d'Edipe de *Totem et Tabou*. J'abats tout de suite mes cartes - le premier est dicté à Freud par l'hystérique, et le second par ses propres impasses. Ni du petit garçon, ni de la mère, ni du tragique passage du père au fils, passage de quoi, sinon du phallus ? De ce qui a pu faire l'étoffe du premier mythe, pas de trace dans le second. Là, dans *Totem et Tabou*, le père jouit, terme qui est voilé dans le premier mythe de la jouissance, le père jouit de toutes les femmes jusqu'à ce que ses fils l'abattent, ne s'y étant pas mis sans une entente préalable, après quoi aucun ne lui succède dans sa gloutonnerie de jouissance. Le terme de ce qui arrive en retour - les fils le dévorent, chacun nécessairement n'ayant qu'une femme, et de ce fait même le tout faisant une communion.

C'est à partir de là que se produit le contrat social - nul ne touchera, non pas la mère ici, il est bien précisé dans le *Moïse et le monothéisme*, de la plume de Freud lui-même, que seuls parmi les fils, les plus jeunes font encore liste dans le harem⁹⁸. Ce n'est donc plus les mères, mais les femmes du père, comme telles, qui sont concernées par l'interdit. La mère n'entre en jeu que pour, justement, ses bébés, qui sont de la graine de héros.

Mais si c'est ainsi que se fait, à entendre Freud, l'origine de la loi, ce n'est pas de la loi dite de l'inceste maternel, pourtant donnée comme inaugurale en psychanalyse. Alors qu'en fait - c'est une remarque, n'est-ce pas - mise à part une certaine loi de Mani, qui l'a puni de castration réelle - "Il s'en ira vers l'ouest, avec ses couilles à la main"⁹⁹ - cette loi de l'inceste est plutôt élidée partout. Je ne conteste pas du tout le bien-fondé prophylactique de l'interdit analytique, je souligne qu'au niveau où Freud articule quelque chose de lui, *Totem et Tabou* - et Dieu sait qu'il y tenait - il ne justifie pas mythiquement cet interdit. L'étrange commence au fait que Freud, et d'ailleurs personne d'autre non plus, ne semble s'en être aperçu.

Je continue dans ma foulée. La jouissance par Freud est promue au rang d'un absolu, qui ramène aux soins de l'homme - je parle de *Totem et Tabou* - de l'homme originel. C'est avoué, tout ça, c'est du père que je parle, du père de la horde primitive. Il est

simple de reconnaître le phallus - c'est la totalité de ce qui, fémininement, peut être sujet à la jouissance. Cette jouissance, je viens de le remarquer, reste voilée dans le couple royal de l'Édipe, mais ce n'est pas que, du premier mythe, elle soit absente. Le couple royal n'est même mis en question qu'à partir de ceci qui est énoncé dans le drame, qu'il est le garant de la jouissance du peuple - ce qui colle, au reste, avec tout ce que nous savons de toutes les royautés, tant archaïques que modernes. Mais la castration d'Édipe n'a pas d'autre fin que de mettre fin à la peste thébaine, c'est-à-dire de rendre au peuple la jouissance dont d'autres vont être les garants - ce qui, bien sûr, vu d'où l'on part, n'ira pas sans quelques péripéties amères pour tous. Dois-je souligner que la fonction-clé du mythe s'oppose, dans les deux sens, strictement ? Loi d'abord dans le premier, tellement primordiale qu'elle exerce ses rétorsions même quand les coupables n'y ont contrevenu qu'innocemment, et c'est de la loi d'où ressortit la profusion de la jouissance. Dans le second, jouissance à l'origine, loi ensuite, dont on me fera grâce d'avoir à souligner les corrélats de perversion, puisqu'en fin de compte avec la promotion, sur laquelle on insiste assez, du cannibalisme sacré, c'est bien toutes les femmes qui sont interdites de principe à la communauté des mâles, qui s'est transcendée comme telle dans cette communion. C'est bien le sens de cette autre loi primordiale, sans quoi qu'est-ce qui la fonde ? Étéocle et Polynice sont là, je pense, pour montrer qu'il y a d'autres ressources. Il est vrai qu'eux procèdent de la généalogie du désir. Encore faut-il que le meurtre du père ait constitué, pour qui ? Pour Freud, pour ses lecteurs, une fascination suprême, pour que personne n'ait même songé à souligner que dans le premier mythe, il se passe, ce meurtre, à l'insu du meurtrier, et qui non seulement ne reconnaît pas qu'il frappe le père, mais qui ne peut pas le reconnaître puisqu'il en a un autre, lequel de toute antiquité est son père puisqu'il l'a adopté. C'est même expressément pour ne pas courir le risque qu'il frappe son vrai père qu'il s'est exilé.

Ce dont le mythe est suggestif, c'est de manifester la place que le père géniteur a en une époque dont Freud souligne que, tout comme dans la nôtre, ce père y est problématique. Et aussi bien le serait-il, et Édipe absous, s'il n'était pas de sang royal, c'est-à-dire si Édipe n'avait pas à fonctionner comme le phallus, le phallus de son peuple, pas de sa mère, et qu'un temps - c'est ça le plus étonnant - ça ait marché, à savoir que les Thébains étaient très heureux, j'ai souvent indiqué que c'est de Jocaste qu'a dû venir le virage. Est-ce de ce qu'elle ait su, ou de ce qu'elle ait oublié ? Quoi de commun en tout cas avec le meurtre du second mythe, qu'on laisse entendre être de révolte ou de besoin, à vrai dire impensable voire impensé, sinon comme procédant d'une conjuration ?

Il est évident que je n'ai fait là qu'approcher le terrain sur lequel, enfin, disons une conjuration aussi m'a empêché d'aborder vraiment le problème, c'est-à-dire au niveau de *Moïse et le monothéisme*, à savoir du point sur lequel tout ce que Freud a articulé devient vraiment significatif. Je ne peux même pas en indiquer ce qu'il faut pour vous

ramener à Freud, mais je peux dire qu'en nous révélant ici sa contribution au discours analytique, il ne procède pas moins de la névrose que ce qu'il a recueilli de l'hystérique sous la forme de l'Œdipe. Il est curieux qu'il ait fallu que j'attende ce temps pour qu'une pareille assertion, à savoir que *Totem et tabou* est un produit névrotique, pour que je puisse l'avancer, ce qui est tout à fait incontestable - sans que pour ça je mette en rien en cause la vérité de la construction. C'est même en ça qu'elle est témoignage de la vérité. On ne psychanalyse pas une oeuvre, et encore moins celle de Freud qu'une autre, on la critique, et bien loin qu'une névrose rende suspecte sa solidité, c'est cela même qui la soude dans ce cas. C'est à ce témoignage que l'obsessionnel apporte de sa structure à ce qui, du rapport sexuel, s'avère comme impossible à formuler dans le discours, que nous devons le mythe de Freud.

J'en resterai là aujourd'hui. C'est la prochaine fois que je donnerai à ça exactement sa portée, car je ne voudrais pas qu'il y ait de malentendus. Le fait d'articuler d'une certaine façon ce qui est la contribution de Freud au mythe fondamental de la psychanalyse, je le souligne, n'est pas du tout, parce qu'ainsi en est soulignée l'origine, rendu suspect, bien au contraire. Il s'agit seulement de savoir où cela peut nous conduire.

Séminaire du 16 juin 1971

Je vais essayer aujourd'hui de fixer le sens de cette route par laquelle je vous ai menés cette année sous le titre - *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Cette hypothèse, car c'est au conditionnel que ce titre vous est présenté, cette hypothèse est celle dont se justifie tout discours. N'omettez pas que l'année dernière, j'ai essayé d'articuler en quatre discours typiques ces discours auxquels vous avez affaire dans un certain ordre instauré qui, bien sûr, ne se justifie lui-même que pour l'Histoire. Si je les ai brisés en quatre, c'est ce que je crois avoir justifié du développement que je leur ai donné, et de la forme que dans un écrit dit *Radiophonie* - paradoxalement, mais pas tellement que cela, si vous avez entendu ce que j'ai dit la dernière fois - un certain ordre, dont cet écrit vous rappelle les termes. C'est du glissement toujours syncopé, du glissement des quatre termes dont il y a toujours deux qui font béance, que ces discours que j'ai désignés nommément du discours du maître, du discours universitaire, du discours que j'ai privilégié du terme de l'hystérique et du discours de l'analyste - que je les ai ordonnés. Ces discours ont la propriété de toujours avoir leur point d'ordonnance, qui est aussi celui, d'ailleurs, dont je les épingle, d'être à partir du semblant.

Qu'est-ce que le discours analytique a de privilégié d'être celui qui nous permet, en somme, les articulant ainsi, de les répartir aussi en quatre dispositions fondamentales ? C'est paradoxal, c'est singulier qu'une pareille énonciation se présente comme au terme de ce qui se trouve être à l'origine de ce que le savoir analytique, à savoir Freud, a permis. Il ne l'a pas permis à partir de rien, il l'a permis à partir de ce qui se présente - je l'ai bien des fois articulé - comme étant au principe de ce discours même, à savoir qui se privilégie d'un certain savoir, qui éclaire l'articulation au savoir de la vérité. Il est à proprement parler prodigieux que ceux-là qui, pris d'une certaine perspective, celle que nous pourrions définir de se poser comme au regard de la société, ceux donc qui, dans cette perspective, se présentent comme des infirmes - soyons plus aimables, comme des boiteux, et l'on sait que beauté boîte - à savoir les névrosés, et nommément les hystériques et les obsessionnels, que ce soit d'eux que parte, que soit parti ce trait de lumière foudroyant qui traverse de long en large la "demansion" que conditionne le langage, la fonction qu'est la vérité, voire à l'occasion - chacun sait la place que cela tient dans l'énonciation de Freud - cette cristallisation qui est ce que nous connaissons sous sa forme moderne, ce que nous connaissons de la religion, nommément la tradition judéo-chrétienne, sur laquelle porte tout ce qu'a énoncé Freud à propos des religions.

Ceci est cohérent, je le rappelle, avec cette opération de subversion de ce qui, jusqu'alors, s'était soutenu à travers toute une tradition sous le titre de la connaissance, et cette opération s'origine de la notion de symptôme - il est important, historiquement, de s'apercevoir que ce n'est pas là que réside la nouveauté de l'introduction à la psychanalyse réalisée par Freud - la notion de symptôme, comme je l'ai plusieurs fois marqué, et comme il est très facile de la repérer à la lecture de celui qui en est

responsable, à savoir Marx. Ce qu'il y a, dans la connaissance, de fondamentale duperie, cette dimension du semblant qu'introduit la duperie, dénoncée comme telle par la subversion marxiste - le fait que ce qui est dénoncé, c'est justement, toujours dans une certaine tradition parvenue à son acmé avec le discours hégélien, que quelque semblant y est instauré en fonction de poids et mesures, si je puis dire, à tenir pour argent comptant, et ce n'est pas pour rien que j'emploie ces métaphores puisque c'est autour de l'argent, autour du capital comme tel, que joue le pivot de cette dénonciation, qui fait résider dans le fétiche ce quelque chose qu'un retour de la pensée doit remettre à sa place, très précisément en tant que semblant.

Le singulier de cette remarque est tout de même fait aussi pour nous faire apercevoir qu'il ne suffit pas que quelque chose s'énonce dans cette énonciation qui se pose comme vérité, au nom de laquelle émerge, se promeut, la plus-value comme étant le ressort de ce qui réduit à son semblant ce qui, jusque là, se soutenait d'un certain nombre de méconnaissances délibérées, il ne suffit pas - remarquerai-je, et l'Histoire le démontre - que cette irruption de la vérité se produise, pour que pour autant soit abattu ce qui se soutient de ce discours - le discours que nous pourrions appeler dans l'occasion "capitaliste", en tant qu'il est détermination du discours du maître, y trouve bien en fait et bien plutôt son complément. Il apparaît que, loin que le discours capitaliste se porte plus mal de cette reconnaissance comme telle de la fonction de la plus-value, il n'en subsiste pas moins, et qu'aussi bien capitalisme repris dans un discours de maître est bien ce qui semble distinguer les suites politiques qui ont résulté de la dénonciation marxiste de ce qu'il en est d'un certain discours du semblant.

C'est bien en quoi je ne m'appesantirai pas ici sur ce qu'il en est de la mission historique par là dévouée, dans le marxisme ou tout au moins dans ses manifestes, dévouée aux prolétaires. Il y a là, je dirais, un reste d'entification humaniste qui, en faisant du prolétaire celui bien sûr qui, dans ce mécanisme, se trouve le plus dépouillé, n'en montre pas moins que quelque chose subsiste, qui le fait subsister effectivement dans cet état de dépouillement, et que le fait qu'il soit le support de ce qui se produit sous l'espèce de la plus-value, c'est pas pour autant quelque chose qui d'aucune façon le libère de l'articulation de ce discours. C'est bien en quoi cette dénonciation nous reporte à une interrogation sur ce quelque chose qui pourrait être plus originel et qui se trouverait dans l'origine même de tout discours en tant qu'il est discours du semblant. C'est bien en quoi aussi ce que j'ai articulé sous le terme de plus-de-jouir nous rapporte à ce qui est interrogé dans le discours freudien comme mettant en cause le rapport de quelque chose qui s'articule à proprement parler, et à nouveau, comme vérité, en opposition à un semblant, et cette vérité, cette opposition et cette dialectique de la vérité et du semblant se trouvent, si ce que Freud a dit a un sens, situés au niveau de ce que j'ai désigné du terme de rapport sexuel.

J'ai en somme osé articuler, inciter à ce qu'on s'aperçoive, que si cette révélation qui nous est fournie par le savoir du névrosé, concernant quelque chose qui n'est rien d'autre

que ceci, qui ne s'articule que d' "il n'y a pas de rapport sexuel". Qu'est-ce que cela veut dire ? Non pas, certes, que le langage - puisque déjà je le dis, "il n'y a pas de rapport sexuel", c'est quelque chose qui peut se dire, puisque maintenant c'est dit, mais bien sûr il ne suffit pas de le dire, il faut encore le motiver - et les motifs, nous les prenons dans notre expérience prise du fil suivi de ce qui s'accroche à cette béance fondamentale - et ce fil suivi il se noue, il a son départ central enroulé autour de ce vide que nous donne le désir du névrosé.

La dernière fois, j'ai - je vous l'ai assez fait sentir, assez souligné - tenté d'amorcer d'un écrit comment peut se situer ce qu'il en est du point de départ de ce fil. J'ai l'intention aujourd'hui, non pas bien sûr - la chose est au-delà des limites de tout ce qui peut se dire dans l'espace limité d'un séminaire - non pas de ce que le névrosé indique de son rapport à cette distance, mais de ce que les mythes dont s'est ordonné, si je puis dire, non pas toujours sous la dictée, mais en écho au discours du névrosé - les mythes que Freud a forgés. Pour pouvoir le faire dans un temps aussi court, il faut partir de ce point vraiment central, qui est aussi un point d'énigme du discours psychanalytique, du discours psychanalytique en tant qu'il n'est ici qu'à l'écoute de ce discours dernier, de celui qui ne serait pas du discours du semblant. Il est à l'écoute d'un discours qui ne serait pas, mais qui aussi bien n'est pas, je veux dire que ce qui s'indique n'est que la limite imposée au discours quand il s'agit du rapport sexuel. J'ai essayé quant à moi, au point où j'en suis, d'où j'avance tout ce qui pourrait s'en formuler plus avant, de vous dire que c'est de son échec au niveau d'une logique, d'une logique qui se soutienne, car toute logique se soutient, à savoir de l'écriture. Il est clair que l'oeuvre de Freud est une oeuvre écrite, mais aussi bien que ce qu'elle dessine d'écrit, c'est quelque chose qui entoure une vérité voilée, obscure, celle qui s'énonce de ceci, qu'un rapport sexuel, tel qu'il se passe dans un quelconque accomplissement, ne se soutient, ne s'assied que de cette composition entre la jouissance et le semblant qui s'appelle la castration. Que nous la voyions ressurgir à tout instant dans le discours du névrosé, mais sous la forme d'une crainte, d'un évitement, c'est justement en cela que la castration reste énigmatique - qu'aucune, en sorte, de ses réalisations sous des formes fort diverses, mouvantes, chatoyantes, ou aussi bien l'exploration de la psychopathologie, du phénomène analysable tout au moins de cette psychopathologie, que les excursions dans l'ethnologie le permettent - il n'en reste pas moins que ce quelque chose dont se distingue tout ce qui est évoqué comme castration, nous le voyons sous quelle forme ? Sous la forme toujours d'un évitement.

Si le névrosé, si je puis dire, témoigne de l'intrusion nécessaire de ce que j'ai appelé à l'instant cette composition de la jouissance et du semblant qui se présente comme la castration, c'est justement en ce qu'il s'y montre de quelque façon inapte et, si tout ce qu'il en est des rituels d'initiation qui, comme vous le savez - et si vous ne le savez pas, vous n'avez qu'à lire les ouvrages techniques, et pour en prendre deux qui sont produits de l'intérieur du champ analytique lui-même, je vous désigne respectivement *The*

Problems of Bisexuality as Reflected in Circumcision, c'est-à-dire "Les problèmes de la bisexualité en tant que réfléchis dans la circoncision", de Herman Nunberg, paru à l'Imago Publishing de Londres, et d'autre part l'ouvrage intitulé *Blessures symboliques* de Bruno Bettelheim¹⁰⁰. Vous y verrez, déployée dans toute son ambiguïté, dans son flottement fondamental, l'hésitation en quelque sorte de la pensée analytique entre une ordonnance explicative qui fait d'une crainte de la castration laissée tout à fait en panne, et en quelque sorte au petit bonheur ou malheur, comme vous voudrez, des accidents dans lesquels se présente quelque chose qui, pris dans ce registre, ne serait que l'effet d'on ne sait quel malentendu, lui-même source jaillie de préjugés, de maladresses, de quelque chose de rectifiable, ou au contraire d'une pensée qui s'aperçoit qu'il y a bien là quelque chose dont la constance, à tout le moins dans un nombre des productions que nous pouvons enregistrer sous tous les registres, que les catalogues soient plus ou moins bien faits, que ce soient ceux de l'ethnologie ou de la psychopathologie que j'évoquais tout à l'heure, ou d'autres, nous mettent en face de ceci, que c'est de - Freud l'exprime à l'occasion, il sait fort bien le dire dans *Malaise dans la civilisation*¹⁰¹ - c'est à propos de quelque chose qui, après tout, ne rend pas si nouveau ce que j'ai formulé de l' "il n'y a pas de rapport sexuel", qu'il indique bien sûr en des termes comme il le fait d'habitude, tout à fait clairs - que sans doute là-dessus très précisément à propos du rapport sexuel, quelque fatalité s'inscrit qui y rend nécessaire ce qui alors apparaît comme étant dans les moyens, les ponts, les passerelles, les édifices, les constructions pour tout dire, qui, à la carence de ce rapport sexuel, pour autant qu'après tout, dans une sorte d'inversion de perspective, tout discours possible n'en apparaîtrait que comme le symptôme, qui, à l'intérieur de ce rapport sexuel, ménage dans des conditions que, comme à l'ordinaire, nous reportons dans la préhistoire, dans les domaines extra-historiques - qui dans ces conditions-là permettrait en quelque sorte la réussite de ce qui pourrait s'établir d'artificiel, en suppléant à ce manque inscrit en somme dans l'être parlant, sans que nous puissions savoir si c'est de ce qu'il soit parlant que c'en est ainsi, ou au contraire de ce que l'origine soit que le rapport n'est pas parlable, qu'il faut que s'élabore pour tous ceux qui habitent le langage, qu'il faut que pour eux s'élabore quelque chose qui remplisse, sous la forme de la castration, la béance laissée dans ce quelque chose de pourtant essentiel, biologiquement essentiel, à la reproduction des êtres vivants, à ce que leur race demeure féconde - tel est bien en effet le problème à quoi semble faire face tout ce qu'il en est des rituels d'initiation.

Que ces rituels d'initiation comprennent des manipulations, opérations, incisions, circoncisions, qui visent et mettent leur marque très précisément sur l'organe que nous voyons fonctionner comme symbole dans ce qui, par l'expérience analytique, nous est présenté comme allant au-delà du privilège d'un organe, puisque c'est le phallus, et le phallus en tant que c'est à ce tiers que s'ordonne tout ce qui, en somme, met en impasse la jouissance qui fait de l'homme et de la femme, en tant que nous les définissons d'un simple épingle biologique, ces êtres qui très précisément sont, avec la jouissance

sexuelle et d'une façon électorale parmi toutes les autres jouissances, en difficulté avec elle - c'est bien de cela qu'il s'agit, et c'est de là que nous devons partir si nous voulons que se maintienne un sens correct à ce qui s'inaugure du discours analytique.

S'il existe - on nous le suppose - quelque chose de défini, c'est ce que nous appelons la castration, qui aurait le privilège de parer à ce quelque chose dont l'indécidable fait le fond du rapport sexuel, pour autant que la jouissance y doit être ordonnée. Au regard de ceci, qui ne semble pas inévitable - je parle de ces énoncés - la dramaturgie de contrainte qui fait le quotidien du discours analytique est tout à fait le contraire, tout à fait contraire à ceci - ceci est une remarque, et qui fait la valeur du livre second de Bettelheim que je vous ai pointé - qui est évidemment tout à fait contraire avec ceci, qui est la seule chose importante - il ne s'agit pas de repousser dans la préhistoire ce qu'il en est des rituels d'initiation, les rituels d'initiation, comme tout ce que nous pouvons avoir envie de repousser dans la préhistoire, ils sont là, ils existent, ils sont vivants de par le monde. Il y a encore des Australiens qui se font circoncire, subinciser, il y a des zones entières dans la civilisation où la circoncision règne, et méconnaître que dans un siècle dit de lumières, ces pratiques, non seulement subsistent, mais font florès, se portent bien, c'est évidemment de là que nous devons partir pour nous apercevoir que ce n'est d'aucune dramaturgie concevable de contrainte, quelle qu'elle soit - qu'il n'y a pas d'exemple que ce soit seulement la contrainte. Il s'agit encore de savoir ce que veut dire une contrainte, une contrainte n'est jamais que quelque chose d'un tout autre ordre que la prétendue prévalence d'une prétendue supériorité physique ou autre, elle se supporte précisément des signifiants et, si c'est à la loi, à la règle de ces dits signifiants, que de tels sujets veulent bien se soumettre, c'est bien pour des raisons. Et ces raisons, c'est ce qui nous importe, et c'est là que nous devons bien plutôt interroger quelle est la complaisance - pour employer un terme qui, pour nous mener tout droit à l'hystérique, n'en est pas moins d'une portée extrêmement générale - la complaisance qui fait que subsiste bel et bien, en des temps tout à fait historiques, ce qu'il en est de ce qu'on nous présente comme quelque chose dont, à soi seule, l'image serait insupportable pour tel ou tel, et justement cela dont il s'agit, c'est de savoir pourquoi.

C'est là que je reprends mon fil, c'est à suivre ce fil que nous donnons sens à ce qui s'articule du langage dans ce que j'appellerai cette parole inédite, en tout cas inédite jusqu'à une certaine époque qui elle est bel et bien historique et à notre portée - cette parole inédite et qui se présente, en somme, comme devant toujours, pour une part, le rester, il n'y a pas d'autre définition à donner à l'inconscient. Venons-en maintenant à l'hystérique, puisqu'il me plaît de partir de l'hystérique pour essayer de voir où nous conduit ce fil. L'hystérique, mais vous allez me demander - j'espère que non, en tout cas - qu'est-ce que c'est, justement, enfin c'est cela le sens du discours analytique, c'est à une pareille question - "Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que ça veut dire, l'hystérique en personne ?" - qu'il me semble avoir travaillé assez longtemps à partir de l'imaginaire pour indiquer, qu'en personne, rappeler simplement ce qui est déjà écrit dans le terme

de "personne", ça veut dire : en masque. Aucune réponse de départ ne peut être donnée de ce sens. A la question, qu'est-ce que l'hystérique, la réponse du discours analytique, c'est "Vous le verrez bien", vous le verrez bien justement à suivre où elle nous conduit.

Sans l'hystérique, bien sûr, ne serait nulle part venu au jour ce qu'il en est de ce que j'inscris quand j'essaie de vous donner la première ébauche logique de ce dont il s'agit maintenant, de ce que j'écris Φ de x, qui est à savoir que la jouissance, cette variable dans la fonction inscrite en x, se situe de ce rapport avec ce Φ qui là désigne le phallus, découverte centrale ou plutôt redécouverte ou, comme vous voudrez, rebaptême, puisque, comme je vous l'indiquais la dernière fois, c'est du phallus en tant que semblant dévoilé dans les Mystères que le terme est repris, et non pas par hasard, puisque c'est très précisément dans le fait que c'est au semblant du phallus qu'est rapporté le point pivot, le centre de tout ce qui peut s'ordonner ou se contenir de la jouissance sexuelle que, dès les premières approches de l'hystérique, dès les *Studien über Hysterie*, Freud nous amène. J'ai, la dernière fois, articulé ceci, qu'en somme, à prendre les choses du point qui peut en effet être interrogé de ce qu'il en est du discours le plus commun, que si nous voulons, non pas pousser à son terme ce que la linguistique nous indique, mais justement l'extrapoler - à savoir nous apercevoir que rien de ce que le langage permet de faire n'est jamais que métaphore ou bien métonymie, que le quelque chose que toute parole quelle qu'elle soit prétend un instant dénoter ne fait jamais que renvoyer à une connotation, et que s'il y a quelque chose qui puisse au dernier terme s'indiquer comme étant ce qui, de toute fonction appareillée, du langage se dénote, je vous l'ai dit la dernière fois, il n'y a qu'une *Bedeutung*, "Die Bedeutung des Phallus", c'est là ce qui est du langage dénoté - dénoté, bien sûr sans que puisse jamais rien y répondre, puisque s'il y a bien quelque chose qui caractérise le phallus, ça n'est non pas d'être le signifiant qui manque comme certains ont cru pouvoir entendre certaines de mes paroles, mais d'être assurément, en tout cas, ce dont ne sort aucune parole.

Sinn et *Bedeutung*, c'est de là, je l'ai rappelé la dernière fois, c'est de cette opposition articulée par le logicien vraiment inaugural qu'est Frege - *Sinn* et *Bedeutung* définissent des repères qui vont plus loin que ceux de connotation et de dénotation. Beaucoup de choses dans cet article¹⁰², dont vraiment Frege instaure les deux versants du *Sinn* et de la *Bedeutung*, beaucoup de choses sont à retenir, et spécialement pour un analyste. Car assurément, sans une référence logique et qui, bien sûr, ne peut se suffire de la logique classique, l'aristotélicienne - sans une référence logique il est impossible de trouver le point juste dans les matières que j'aborde. La remarque de Frege tourne tout entière autour de ceci, que portés à un certain point du discours scientifique, ce que nous constatons, c'est par exemple des faits comme celui-ci - est-ce la même chose de dire "Vénus", ou de l'appeler de deux façons, comme elle fut longtemps désignée, "l'étoile du soir" et "l'étoile du matin"¹⁰³ ? Est-ce la même chose de dire "Sir Walter Scott" ou de dire "l'auteur de *Waverley*" - je vous préviens, pour ceux qui l'ignorerait, qu'il est

effectivement l'auteur de cet ouvrage qui s'appelle *Waverley*. C'est à l'examen de cette distinction que Frege¹⁰⁴ s'aperçoit qu'il n'est pas possible, en tout cas, de remplacer "Sir Walter Scott" par "l'auteur de *Waverley*". C'est en cela qu'il distingue ceci, que "l'auteur de *Waverley*" véhicule un sens, un *Sinn*, et que "Sir Walter Scott" véhicule une *Bedeutung*. Il est clair que si l'on pose, si l'on pose avec Leibniz que *salva veritate*, nous devons sauver la vérité, il faut poser que tout ce qui se désigne comme ayant une *Bedeutung* équivalente peut indifféremment se remplacer, et si on met la chose à l'épreuve - je vais tout de suite la mettre à l'épreuve selon des voies tracées par Frege lui-même. Le roi George III - peu importe que ce soit George III ou George IV, ça n'a en l'occasion que peu d'importance - demandait, s'informait de savoir si "Sir Walter Scott" était "l'auteur de *Waverley*". Si nous remplaçons "l'auteur de *Waverley*" par "Sir Walter Scott", nous obtenons la phrase suivante - "le roi George III s'informait pour savoir si Sir Walter Scott était bien Sir Walter Scott", ce qui bien évidemment n'a pas le même sens.

C'est à partir de cette simple remarque, opération logique, que Frege instaure, inaugure cette distinction fondamentale du *Sinn* et de la *Bedeutung*. Il est tout à fait clair que cette *Bedeutung* est toujours plus lointaine. Pour lui, bien sûr, il s'en arrête à la distinction de ce qu'il appelle le discours direct et le discours oblique¹⁰⁵. C'est pour autant que c'est dans une subordonnée, que c'est le roi George III qui demande, que nous devons ici maintenir les *Sinn* dans leur droit, et ne remplacer en aucun cas "l'auteur de *Waverley*" par "Sir Walter Scott". Mais ceci, bien sûr, est un artifice, c'est un artifice qui pour nous, nous met sur la voie de ceci, à savoir que "Sir Walter Scott", en l'occasion, c'est un nom - et aussi bien quand M. Carnap reprend la question de la *Bedeutung*, c'est par le terme *nominatum* qu'il le traduit¹⁰⁶, en quoi justement il glisse là où il n'aurait pas fallu glisser. Car ceci, justement, est ce qui peut nous permettre d'aller plus loin, mais certainement pas dans la même direction que M. Carnap. C'est celle de ce que veut dire le nom, j'entends le nom N-O-M, je le répète comme la dernière fois. Il nous est très facile de faire ici le joint avec ce que j'ai indiqué tout à l'heure, je vous ai fait remarquer que le phallus ne répondait pas. Eh bien, ceci vous met sur la voie du point que je désire ici accentuer, c'est que le Nom, le nom *name* ou le nom *noun* - mais on ne voit bien les choses qu'au niveau du nom propre, comme disait l'autre - le nom c'est ce qui appelle, mais à quoi ? C'est ce qui appelle à parler, et c'est bien ce qui fait le privilège du phallus, c'est qu'on peut l'appeler éperdument, il ne dira toujours rien.

Seulement, ceci, alors, donne son sens à ce que j'ai appelé en son temps la métaphore paternelle, et c'est là que nous conduit l'hystérique. La métaphore paternelle, bien sûr, là où je l'ai introduite, c'est-à-dire au niveau de mon article sur la "Question préalable à tout traitement possible de la psychose", je l'ai insérée dans le schéma général extrait du rapprochement de ce que nous dit la linguistique sur la métaphore, avec ce que l'expérience de la métaphore nous donne de la condensation. J'ai écrit¹⁰⁷ le S sur SI, multiplié par SI sur S, je me suis, comme j'ai écrit également dans "L'instance de la lettre", fortement appuyé sur cette face de la métaphore qui est d'engendrer un sens. Si

"l'auteur de *Waverley*" c'est *Sinn*, c'est très précisément parce que "l'auteur de *Waverley*" remplace quelque chose d'autre, qui est la *Bedeutung* initiale que Frege croit pouvoir épingleur du nom de "Sir Walter Scott". Mais enfin il n'y a pas que sous cet angle que j'ai envisagé la métaphore paternelle.

Si j'ai écrit quelque part que le Nom-du-Père c'est le phallus - et Dieu sait quels frémissements d'horreur ceci a évoqué dans quelques âmes pieuses ! - c'est précisément parce qu'à cette date, je ne pouvais pas l'articuler mieux. Ce qui est clair, c'est que c'est le phallus, bien sûr, mais que c'est tout de même le Nom-du-Père. Ce qui est nommé Père, le Nom-du-Père, si c'est un nom qui lui a une efficace, c'est précisément parce que quelqu'un se lève pour répondre. Sous l'angle de ce qui se passait pour la détermination psychotique de Schreber, c'est en tant que signifiant capable de donner un sens au désir de la mère qu'à juste titre je pouvais situer le Nom-du-Père. Mais, au niveau de ce dont il s'agit quand c'est, disons, l'hystérique qui l'appelle, ce dont il s'agit c'est que quelqu'un parle.

Je voudrais ici vous faire observer que Freud a quelquefois essayé d'approcher d'un peu plus près cette fonction du père, qui est tellement essentielle au discours analytique qu'on peut dire, d'une certaine façon, qu'elle en est le produit. Si je vous ai écrit le discours analytique a sur S_2 , $\$$ sur S_1 , c'est-à-dire l'analyste sur ce qu'il y a de savoir par le névrosé, qui questionne le sujet pour y introduire quelque chose, on peut dire que le signifiant-maître, jusqu'à présent, du discours analytique, c'est bien le Nom-du-Père. Il est extrêmement curieux qu'il ait fallu le discours analytique pour que là-dessus se pose la question - qu'est-ce qu'un père ? Freud n'hésite pas à articuler que c'est le nom par essence qui implique la foi, c'est la façon dont il s'exprime. Nous pourrions peut-être tout de même en désirer un petit peu plus. Après tout, à prendre les choses au ras niveau du biologique, on peut parfaitement concevoir que la reproduction de l'espèce humaine - ça c'est déjà fait, c'est sorti déjà de l'imagination d'un romancier¹⁰⁸ - se produise sans aucune espèce d'intervention d'un être désigné sous le titre du père. L'insémination artificielle, après tout, ne serait pas là pour rien¹⁰⁹. Qu'est-ce qui, en somme, fait la présence, depuis un temps qui n'est pas d'hier, de cette essence du père ? Et après tout, est-ce que nous-mêmes, analystes, nous savons bien ce que c'est ? Je voudrais tout de même vous faire remarquer ceci, c'est que dans l'expérience analytique, le père n'est jamais que référentiel. Nous interprétons telle ou telle relation avec le père - est-ce que nous analysons jamais quelqu'un en tant que père ? Qu'on m'apporte une observation ! Le père est un terme de l'interprétation analytique, à lui se réfère quelque chose.

C'est à la lumière de ces remarques que je voudrais quand même vous situer ce qu'il en est du mythe de l'Œdipe. Le mythe de l'Œdipe fait en quelque sorte tracas, parce que, soit-disant, il instaure la primauté du père, qu'il serait une espèce de reflet du patriarcat. Je voudrais vous faire sentir quelque chose, enfin ce par quoi, à moi tout au moins, il ne paraît pas du tout un reflet du patriarcat, bien loin de là. Il nous fait seulement apparaître ceci, un point d'abord par où la castration pourrait être serrée d'un abord

logique, et de cette façon que je désignerai d'être numérable. Le père non seulement est castré, mais il est précisément castré au point de n'être qu'un numéro. Ceci s'indique tout à fait clairement dans les dynasties. Tout à l'heure, je vous parlais d'un roi, que je ne savais plus très bien comment appeler, George III ou George IV. Pensez que ce qui est justement, ce qui paraît, le plus typique, de la représentation de la paternité, à savoir la royauté, c'est comme ça que ça se passe, George I, George II, George III, George IV. Mais enfin, il est bien évident que ça n'épuise pas la question, qu'il n'y a pas seulement numéro, il y a nombre. Pour tout dire, j'y vois le point d'aperception de la série des nombres naturels, comme on s'exprime, et comme on s'exprime pas si mal, car vous le voyez c'est très proche de la nature. Je voudrais vous faire remarquer, puisqu'on évoque toujours à l'horizon l'Histoire, ce qui bien entendu est une raison de suspicion extrême, je voudrais vous faire remarquer simplement ceci, c'est que le matriarcat, comme on s'exprime, n'a aucun besoin d'être repoussé aux limites de l'Histoire, le matriarcat consiste essentiellement en ceci, c'est que pour ce qui est de la mère, comme Freud le souligne à l'occasion, il n'y a pas de doute. On peut à l'occasion perdre sa mère dans le métro, bien sûr, mais enfin il n'y a pas de doute sur qui est la mère. Il n'y a également aucun doute sur qui est de la mère de la mère, et ainsi de suite. La mère, dans sa lignée, je dirais, est innombrable. Elle est innombrable dans tous les sens propres du terme, elle n'est pas à numérer parce qu'il n'y a pas de point de départ. La lignée maternelle a beau être nécessairement en ordre, on ne peut la faire partir de nulle part. Je voudrais vous faire remarquer d'autre part ceci, qui paraît être la chose qu'on touche le plus couramment du monde, parce qu'après tout c'est pas rare, ça, il est pas du tout rare qu'on puisse avoir pour père son grand-père - je veux dire pour vrai père - et même son arrière-grand-père. Oui. Quand les gens vivaient, comme il nous est dit dans la première lignée des patriarches, aux environs de neuf cents ans - j'ai relu ça récemment, c'est très piquant, c'est un trucage absolument sensationnel, tout est fait pour que les deux ancêtres de Noé, là, les plus directs, soient morts juste au moment où le Déluge se produit¹¹⁰, on voit ça, c'est figolé. Enfin, laissons ça de côté. C'est simplement pour vous mettre dans la perspective de ce qu'il en est du père.

De ceci, voyez-vous, ce qui résulte, c'est que si nous définissons l'hystérique par ceci qui définit - ça ne lui est pas particulier - le névrosé, à savoir l'évitement de la castration, il y a plusieurs façons de l'éviter. L'hystérique a ce procédé simple, c'est qu'elle l'unitéralise de l'autre côté, du côté du partenaire. Disons qu'à l'hystérique, il faut le partenaire châtré. Qu'il soit châtré, il est clair que c'est au principe de la possibilité de la jouissance de l'hystérique. Mais c'est encore trop. S'il était châtré, il aurait peut-être une petite chance, puisque la castration c'est justement ce que j'ai défini tout à l'heure comme étant ce qui permet le rapport sexuel, il faut qu'il soit seulement ce qui répond à la place du phallus. Alors, puisque Freud lui-même nous indique que tout ce qu'il élabore comme mythe - ceci est à propos du *Moïse* - "Je n'en ferai pas la critique", dit-il de ce qu'il a lui-même écrit, à la date où il le publie en 1938, sur son hypothèse

historique, à savoir celle qu'il a rénovée de Sellin¹¹¹, - "car tous les résultats acquis", dit la traductrice, "constituent les déductions psychologiques qui en dérivent et sans cesse s'y rapportent"¹¹² - comme vous le voyez, ça ne veut rien dire. En allemand, ça veut dire quelque chose, c'est *denn sie bilden die Voraussetzung*, "car ils forment la supposition des manifestations psychologiques qui, de ces données, découlent et toujours de nouveau y font retour".

C'est bien en effet sous la dictée des hystériques que, non pas s'élabore, car jamais l'Œdipe n'a été par Freud véritablement élaboré, il est indiqué en quelque sorte à l'horizon, dans la fumée, si l'on peut dire, de ce qu'il s'élève comme sacrifice de l'hystérique. Mais observons bien ce que veut dire maintenant cette nomination, cette réponse à l'appel du père dans l'Œdipe. Si je vous ai dit tout à l'heure que ça introduit la série des nombres naturels, c'est que là nous avons ce qui, à la plus récente élaboration logique de cette série, à savoir celle de Peano, s'est avéré nécessaire, c'est à savoir pas simplement le fait de la succession. Quand on essaie d'axiomatiser la possibilité d'une telle série, on rencontre la nécessité du zéro pour poser le successeur. Les axiomes minimaux de Peano - je n'insiste pas sur tout ce qui a pu se produire en commentaires, en marges, en perfectionnements, mais la dernière formule, c'est celle qui pose le zéro comme nécessaire à cette série, faute de quoi elle ne saurait d'aucune façon être axiomatisée, et faute de quoi elle serait donc innombrable comme je le disais tout à l'heure. L'équivalent logique de la fonction du père est très précisément ceci, cette fonction du zéro trop souvent oubliée. Je ne peux le faire qu'en marge et très rapidement, mais je vous ferai observer que nous entrerons dans le deuxième millénaire en l'an 2000, que je sache. Si simplement vous admettez ça - vous l'admettez ou vous pouvez tout aussi bien ne pas l'admettre - mais si simplement vous admettez ça, je vous ferai remarquer que ça rend nécessaire qu'il y ait eu un an zéro après la naissance du Christ. C'est ce que les auteurs du calendrier républicain avaient oublié - la première année, ils l'ont appelée l'an I de la République. Ce zéro est absolument essentiel à tout repérage chronologique naturel. Et alors nous comprenons ce que veut dire le meurtre du père. Il est curieux, singulier, que ce meurtre du père n'apparaisse jamais, même dans les drames, comme le fait remarquer avec pertinence quelqu'un qui a écrit là-dessus un pas mauvais chapitre¹¹³, que même dans les drames, il n'y a jamais... aucun dramaturge, enfin, n'a osé, comme s'exprime l'auteur, faire représenter, manifester le meurtre délibéré d'un père par son fils - faites bien attention à ça, même dans le théâtre grec ça n'existe pas - d'un père en tant que père. Mais par contre, c'est tout de même le terme "meurtre du père" qui paraît au centre de ce que Freud élabore à partir des données qui constituent, du fait de l'hystérique et de son abord, le refus de la castration. Est-ce que ce n'est pas en tant que le meurtre du père, ici, est le substitut de cette castration refusée, que l'Œdipe a pu venir s'imposer, si je puis dire, à la pensée de Freud dans la filière de ses abords de l'hystérique ? Il est clair que dans la perspective hystérique, c'est le phallus qui est fécond, et que ce qu'il engendre c'est lui-même, si l'on

peut dire. La fécondité est forgerie phallique et c'est bien par là que tout enfant est reproduction du phallus en tant qu'il est gros, si je puis m'exprimer ainsi, d'engendrement. Mais alors nous entrevoyons aussi, puisque c'est du "pas plus d'un" que je vous ai inscrit l'impossibilité logifiée dans le choix de cette relation insatisfaite au rapport sexuel, que c'est du "pas plus d'un" que je vous l'ai désignée, que c'est par là - que les incroyables complaisances de Freud pour un monothéisme dont il va chercher le modèle, chose très curieuse, bien ailleurs que dans sa tradition - il lui faut que ce soit Akhénaton¹¹⁴. Rien n'est plus ambigu, je dirais, sur le plan sexuel, que ce monothéisme solaire. A le voir rayonner de tous ses rayons pourvus de petites mains qui vont chatouiller les naseaux d'innombrables menus humains, enfin de l'un et de l'autre sexe, dont il est, dans cette imagerie de la sculpture tout à fait frappant que, c'est le cas de le dire, ils se ressemblent comme des frères, mais encore plus comme des soeurs.. Si le mot "sublime" peut avoir son sens ambigu, c'est bien là, puisqu'aussi bien ce n'est pas pour rien que les dernières images monumentales, celles que j'ai pu voir la dernière fois que j'ai quitté le sol égyptien, d'Akhénaton, sont des images non seulement châtrées, mais carrément féminines.

Il est tout à fait clair que si la castration a un rapport au phallus, ça n'est pas là que nous pouvons le désigner. Je veux dire que si je fais le petit schéma qui correspondrait au "pas tous" ou "pas toutes", comme désignant un certain type de la relation au Φ de x, c'est bien en ce sens, que c'est au Φ de x, tout de même, que se rapportent les élus. Le passage, le passage à la "médiation" - entre guillemets - masculine n'est bien celle que de cet "au moins un" que je soulignais, et que nous retrouvons dans le Peano par ce $n + 1$ toujours répété, celui qui, en quelque sorte, suppose que le n qui le précède se réduit à zéro, par quoi ? Précisément par le meurtre du père. A ce repérage de, si l'on peut dire, ce détour, la façon, pour employer le terme de Frege lui-même - c'est bien le cas de le dire - oblique, *ungerate*, dont le sens du meurtre du père se rapporte à une autre *Bedeutung*, c'est là qu'il faudra bien que je me limite aujourd'hui, m'excusant de n'avoir pas pu pousser plus loin les choses. Ce sera donc pour l'année prochaine - je regrette que les choses se soient, cette année, trouvées fortement ainsi tronquées - mais vous pouvez voir [*que*] le *Totem et Tabou*, par contre, à savoir celui qui met du côté du père la jouissance originelle, est quelque chose à quoi ne répond pas moins un évitement strictement équivalent de ce qu'il en est du nœud de la castration.

Strictement équivalent, ce en quoi se marque bien ceci, que l'obsessionnel, pour répondre à la formule "il n'y a pas de x qui existe qui puisse s'inscrire dans la variable $\emptyset$ de x" - l'obsessionnel se dérobe simplement de ceci, de ne pas exister - c'est le quelque chose auquel, pourquoi pas, nous renouerons la suite de notre discours, l'obsessionnel en tant qu'il est dans la dette de ne pas exister au regard de ce père mort [moins] mythique, qui est celui de *Totem et Tabou*, comment ? C'est là que s'attache réellement tout ce qu'il en est d'une certaine édification religieuse, et de ce en quoi elle n'est; hélas, pas réductible, et même pas de ce que Freud accroche à son second mythe, celui de

Totem et Tabou, à savoir ni plus ni moins que sa seconde topique, c'est ce que nous pourrions vous développer ultérieurement. Car, notez-le, la seconde topique, sa grande innovation c'est le Surmoi - quelle est l'essence du Surmoi ? Précisément elle s'origine de ce père originel plus que mythique, de cet appel comme tel à la jouissance pure, c'est-à-dire aussi à la non-castration. Et qu'est-ce que ce père, en effet, dit au déclin de l'Œdipe ? Il dit ce que dit le Surmoi, ce que dit le Surmoi - ce n'est pas pour rien que je ne l'ai encore jamais abordé - c'est - "Jouis !" Tel est l'ordre impossible à satisfaire, qui comme tel est à l'origine de tout ce qui s'élabore, si paradoxal que cela puisse vous paraître, au terme de la conscience morale. Pour bien en sentir le jeu, je dirais la dérision, il faut que vous lisiez *l'Ecclésiaste* - jouis tant que tu es dans ce bas monde, jouis, dit l'auteur énigmatique de ce texte étonnant, jouis avec la femme que tu aimes¹¹⁵. C'est tout le comble du paradoxe, parce que c'est justement de l'auteur que vient l'obstacle.

Notes

Séminaire du 13 janvier 1971

1. Cf. dans *L'Envers de la psychanalyse*, Ed. du Seuil, p. 193, l'allusion à la formule de Freud *Regieren, Erziehen, Analysieren*.

2. Allusion aux *Anagrammes* de Ferdinand de Saussure, publiés en 1971 chez Gallimard avec une présentation de Jean Starobinski. Celui-ci en avait révélé l'existence dans le *Mercure de France* de février 1964, par un article que cite une note de 1966 à "L'Instance de la lettre dans l'inconscient" (*Ecrits*, page 503).

3. L'un des trois essais scientifiques (avec la Dioptrique et la Géométrie) accompagnant le *Discours de la méthode*. La référence au météore est déjà dans le séminaire sur *Les Psychoses*, Ed. du Seuil, pp. 357-58, séance du 4 juillet 1956. Il faut rappeler qu'au XVII^e siècle le terme avait un sens beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui, et désignait en fait tous les phénomènes atmosphériques, d'où d'ailleurs l'allusion de Lacan à la théorie de l'arc-en-ciel (cf. chapitre VIII du texte de Descartes).

4. *Modus ponens* : procédure logique qui consiste à mener un raisonnement en partant d'un résultat déjà établi, mais sans reprendre en compte les preuves qui ont permis d'y parvenir. Elle était déjà connue dans l'Antiquité, notamment d'Euclide, bien qu'il ait fallu attendre Abélard pour la voir formulée explicitement.

Séminaire du 20 janvier 1971

5. Le schéma se trouve en fait à la fin du chapitre suivant, "Etat amoureux et hypnose".

6. *Sex and Gender*, de Robert Stoller, est paru en 1978 chez Gallimard, collection "Connaissance de l'Inconscient", sous le titre *Recherches sur l'identité sexuelle*.

7. Allusion à un passage de *Psychanalyser*, de Serge Leclaire. Celui-ci, après avoir écrit (p. 181 de l'édition de poche) : *C'est, je le rappelle, cette nature double d'objet-partie du corps et trait différentiel immédiat qui assure au phallus le privilège d'être universellement l'index du manque de la lettre*, ajoute en note : *Nous retrouvons par ce biais la formule de J. Lacan où le phallus est caractérisé comme "signifiant du manque de signifiant"* (Séminaire Ste Anne, 12 avril 1961, inédit). Si on se réfère à l'édition du Seuil du *Transfert*, à la date indiquée, on trouve, pages 272-73, la formule suivante : *...si phi, le phallus comme signifiant, a une place, c'est très précisément celle de suppléer au point où, dans l'Autre, disparaît la signifiante - où l'Autre est constitué par ceci, qu'il y a quelque part un signifiant manquant. D'où la valeur privilégiée de ce signifiant, que l'on peut écrire sans doute, mais que l'on ne peut écrire qu'entre parenthèses, en disant qu'il est le signifiant du point où le signifiant manque*. Cette formulation n'est pas contestée par *Le Transfert* dans tous ses errata. On voit donc que Lacan, quand il ajoute : *C'est absurde. Je n'ai jamais articulé une chose pareille*, ne se

démarque pas simplement d'une définition qu'il juge fausse, mais refuse également d'en endosser la paternité. On voit aussi qu'aucun des deux n'a vraiment tenu les propos que l'autre lui attribue !

Les autres séances reprennent parfois la même critique ; je n'ai pas cru devoir en relever toutes les occurrences. Serge Leclaire est également visé dans le séminaire du 12 mai 1971. Signalons enfin qu'il est le créateur de la formule du "pèse-personne" évoquée dans celui du 20 janvier.

8. Le transcripteur a noté *chen-chen*, ce qui ne peut être exact, quel que soit le système de translittération. Vu les références chinoises de Lacan dans ce séminaire, il doit s'agir du *shenren* ("homme accompli") de la tradition confucéenne, plutôt que du *shengren* ("homme véritable") des taoïstes.

9. "En perdant un peu le souffle" est une expression à double entente, car "souffle" est l'un des sens de *Qi*. Les voici tels que les donne *L'Idiot Chinois* de Kyril Ryjik (tome I, page 262) :

1/ *Vapeur, exhalaison, fluide, gaz.* 2/ *Air [atmosphérique]* 3/ *Haleine, souffle.* 4/ *L'esprit, la vie qui anime le corps humain.* 5/ (philo. Synthèse du XIIe siècle) *L'élément de matérialité qui entre dans la composition de toutes choses.* 7/ *Manifestation extérieure de l'esprit : air, humeur, attitude.* 8/ *Vigueur, souffle [du style].* 9/ *Colère, exciter la colère, irriter.* 10/ *Odeur, flairer, sentir.*

L'ouvrage de Ryjik (deux tomes, 1980 et 1984, Payot), souvent mis à contribution lors du présent travail, est d'un très grand intérêt, notamment par son souci d'aborder l'étude des caractères chinois sous l'angle de la sémiotique. Il a hélas deux gros inconvénients : 1/ Le premier tome, le plus utile (il comporte les fiches sémantiques de 535 caractères différents), est épuisé et ne pourra être consulté qu'en bibliothèque ; 2/ L'ensemble constitue le plus époustouflant foutoir que je me souvienne avoir lu, ce qui explique sans doute les profonds soupirs que sa simple évocation arrache aux sinologues.

Séminaire du 10 février 1971

10. Cet "homme d'une certaine date" est le *junzi* confucéen ("homme de bien", Etienne propose "homme de qualité", Pierre Ryckmans "honnête homme" - ces deux dernières traductions devant s'entendre un peu au sens du XVIIe siècle). Le *yi* est l'une des quatre vertus prônées par Confucius : humanité (*ren*), sens du devoir (*yi*), politesse (*li*), connaissance (*zhi*). Il s'agit là, bien entendu, de définitions extrêmement simplifiées, qu'il faut de surcroît se garder de comprendre "à l'occidentale". Pour de plus amples informations, consultez *Le Monde chinois* (Armand Colin, 1972) de Jacques Gernet, qui offre, sous forme compactée, toutes les références de base sur la Chine, son histoire et sa civilisation, et surtout *La Pensée chinoise* de Marcel Granet (Albin Michel) - ouvrage sexagénaire, mais qui reste la meilleure introduction au sujet.

Attention : les noms chinois sont transcrits en *pinyin* dans le premier ouvrage, selon le système EFEO ("Ecole Française d'Extrême-Orient") dans le second, d'où d'inévitables pataugeages. Les courageux consulteront la "Table de concordance pour l'alphabet phonétique chinois" placée en annexe du recueil posthume d'Henri Maspéro, *Le Taoïsme et les religions chinoises* (Gallimard, 1971).

11. L'article (de Georges Mounin) a en fait pour titre "Quelques traits du style de Jacques Lacan". Il est paru dans la *Nouvelle Revue Française* de janvier 1969, dans la rubrique "Langages", pages 84-92. C'est un texte passablement anodin et décousu, qui commence par des remarques superficielles sur l'écriture lacanienne puis, sans qu'on comprenne trop pourquoi on bifurque, entreprend de juxtaposer des citations des *Ecrits* dont la collation vise à établir que Lacan n'a rien compris à Saussure.

12. Lacan y fait allusion à deux reprises dans le séminaire *D'un Autre à l'autre* (séances du 8 janvier et du 18 juin 1969), ainsi que lors de la séance à Vincennes, le 3 décembre de la même année - cf. *L'Envers de la psychanalyse*, Ed. du Seuil, p. 229 : ...le petit texte grotesque sur les remarques de mon style qui avait tout naturellement trouvé place au lieu déshabité de la paulhânerie.

13. Voici la fin de l'article de Mounin : *Le style de Lacan ne prépare pas à la curiosité sainement orientée pour la linguistique : à cet égard on peut déplorer que l'Ecole Normale, où eût dû par priorité se produire l'aggiornamento linguistique de haute qualité, ait perdu, en partie à cause de Lacan, quelque dix ou quinze ans difficiles à rattraper, encore aujourd'hui. Mais au moins, le style de Lacan prépare-t-il à la saine approche de la psychanalyse, dont je ne crois pas que nous ayons moins besoin que de la bonne linguistique ?*

14. Allusion au linguiste André Martinet.

15. C'est le fameux *Hypotheses non fingo*. La référence à Newton et à la science newtonienne étant fondamentale chez Lacan, il n'est peut-être pas inutile de signaler la parution récente de deux ouvrages très suggestifs : *La malle de Newton* de Loup Verlet (Gallimard, 1993), et la monumentale biographie (892 pages !) de Richard Westfall (Flammarion, 1994). Le livre de Verlet (qui fait plusieurs références à Lacan) a un côté "premier de la classe" parfois crispant, et part un peu dans tous les sens - mais c'est aussi ce qui fait son intérêt. La "malle" du titre est celle où Newton dissimulait ses manuscrits alchimiques ; c'est aussi, métaphoriquement, l'inconscient de la science, l'auteur entreprenant, à travers et par-delà l'exemple newtonien, une sorte de psychanalyse de l'activité scientifique.

Le livre de Westfall, beaucoup plus traditionnel dans sa forme, est un très bel exemple de biographie "à l'anglo-saxonne", d'une richesse d'information exceptionnelle, en particulier sur les travaux scientifiques de Newton - mais il fait aussi fréquemment référence à ses activités alchimiques. Celles-ci ont été examinées en détail par Betty J. Teeter Dobbs dans *Les Fondements de l'Alchimie de Newton* (Editions Guy Trédaniel, 1981). L'éditeur français étant spécialisé dans l'alchimie, et ayant fait précéder l'ouvrage

d'une préface à se rouler par terre, il n'est pas inutile de préciser que ce livre est une étude historique parfaitement sérieuse.

16. Membre de l'Institut, professeur au Collège de France, Paul Demiéville fut l'un des plus grands sinisants du siècle. On le voit passer, en robe de chambre et caleçon long, dans le séminaire sur *L'Ethique de la psychanalyse* (Ed. du Seuil, p. 343, séance du 22 juin 1960). Signalons aux amateurs son admirable traduction des *Entretiens* de Lin-Tsi (Fayard, 1972) : non seulement ils pourront se faire une idée plus juste du bouddhisme *tch'an*, loin des *ordures occultisantes* justement stigmatisées dans le présent séminaire, mais de surcroît ils constateront que Lin-tsi (dont les Japonais ont fait Rinzai) pratiquait en maître, et dès le IX^e siècle, l'art typiquement lacanien de la fulmination.

17. Le *WU WEI*, "non-agir", est l'une des notions fondamentales de la pensée taoïste. Il ne se réduit pas, bien entendu, à la simple inaction : c'est en fait "l'agir" véritable, qui est soumission à la nature profonde des choses (ou à leur ordre naturel, ce qui revient au même) ; c'est par conséquent prendre le contrepied exact du confucianisme, toujours pédagogique et réformateur, préoccupé de justice, de morale et de bienséance - autant d'idées que le taoïsme tourne en dérision, dénonçant leur caractère artificiel et trompeur. Confucius est plus d'une fois ridiculisé dans le *Zhuangzi* (Tchouang-tseu), où l'on trouvera (chapitre 4) ce qui est sans doute le meilleur exemple de *non-agir* : celui de ce boucher qui, parce qu'il découpait les bêtes en passant sa lame dans les interstices des jointures, n'avait, en dix-neuf ans, jamais eu besoin d'aiguiser son couteau....

Voici les sens de *WEI*, tels que les donne *L'Idiot chinois* (tome I, page 369). Ils sont regroupés en deux grandes catégories dont chacune correspond à une prononciation différente :

WEI : 1/ *Faire, pratiquer, agir, agir en qualité de.* 2/ *Diriger, gouverner.* 3/ *Etre* [Dans un état qui a été fait, comme résultat d'une pratique, etc.] 4/ *Feindre, simuler.*

WEI : 1/ *Pour, pour le compte de, dans l'intérêt de.* 2/ *Pour, en vue de, afin de, en raison de, à cause de.* 3/ *Agir dans l'intérêt de.*

18. Nouvelle allusion à André Martinet.

19. Voici les différents sens de *XING* tels que les donne *L'Idiot chinois* (tome I, page 332) :

1/ *Nature, disposition naturelle, naturel.* 2/ *Sexe, sexuel.* 3/ *Instinct sexuel, sexualité.* 4/ *Vie.* 5/ *Emportement, passion.*

20. Voici les sens de *MING* tels que les donne le même ouvrage (tome II, page 211) : 1/ *Ordonner de, commander de.* 2/ *ordre, décret, commandement.* 3/ *décret du Ciel* [en tant que *Mandat du Ciel* pour le souverain, en tant que *lot alloué à chacun, destinée, fortune, sort, vie*]. 4/ *instruction, avis, recommandation.* 5/ *illustre, fameux, célèbre.* 6/ *charge publique, dignité, diplôme d'officier, etc.* 7/ *confier une dignité, nommer à une charge.* 8/ *emblème* [sur un vêtement officiel].

Séminaire du 17 février 1971

21. On sait très peu de choses sur la vie de Mencius, qui vécut au IV^e siècle avant J. C. ; la tradition veut qu'il soit mort très âgé en 289 av. J. C., mais cela n'a rien d'assuré. D. C. Lau accompagne sa traduction anglaise du *Mencius* (Penguin, 1970) de commentaires historiques et philologiques regroupant les rares faits qui nous soient parvenus.

Il y a, de la part de Lacan, une certaine ironie à proposer à ses auditeurs l'étude d'un auteur confucéen au lendemain de la Révolution culturelle chinoise (et en pleine apogée du maoïsme germano-pratin), dont Confucius et ses successeurs avaient été l'une des cibles favorites - ce sera d'ailleurs encore le cas en 1973 lors de la campagne *Pi Lin Pi Kong*, qui entreprendra de dénoncer d'un même élan le vieux maître et feu le maréchal Lin Biao (sinistre traîneur de sabre et ex-dauphin de Mao, mort en 1971 dans des conditions mystérieuses après avoir, apparemment, tenté un coup d'état).

Le petit livre d'Etiemble, *Confucius* (Gallimard, collection Folio, 1986), est une utile introduction à la pensée confucéenne (qui est loin de se réduire à Confucius lui-même ; Mencius a, de ce point de vue, autant d'importance) ; il a aussi l'avantage d'en aborder les destinées historiques, à savoir sa fossilisation progressive en système de pensée officiel.

22. Il y a en effet deux manières d'ordonner le *Mencius*, selon que l'on considère qu'il est composé de livres comprenant chacun deux parties, ou que ces parties constituent chacune un livre. C'est simple affaire de convention puisque l'ouvrage, collation de propos du maître, n'a pas d'unité véritable.

23. Deux bulles papales, en 1715 puis 1742, condamnèrent les concessions faites par les Jésuites aux croyances traditionnelles chinoises. La seconde mit un terme définitif à la "querelle des rites", mais ruina tout espoir de christianisation de la Chine, dont l'ordre de Jésus fut expulsé en 1775 ; le Vatican ne reconnut son erreur qu'en... 1938. Voltaire consacre à "la dispute sur les cérémonies chinoises" le dernier chapitre du *Siècle de Louis XIV* (1752), dans lequel il se donne les gants d'approuver les Jésuites...

24. Voici les différents sens des caractères examinés par Lacan, toujours selon *L'Idiot chinois* (la référence de page est donnée après chacun) :

Première phrase :

- *TIAN* : 1/ *Firmament, ciel*. 2/ *Ciel* [principe animant l'univers]. (t. I, p. 308).
- *XIA* : 1/ *Inférieur, en bas*, [postposé] : *au-dessous de, en dessous*. 2/ *Descendre, tomber* [pluie]. 3/ [élément d'un syntagme de mouvement] : *en descendant*. 4/ Postposé en résultatif d'action : *capacité, possibilité*. 5/ *Faire descendre, abaisser* [qq. chose ou qq'un]. 6/ *Inférieur, subalterne*. 7/ *S'humilier*, [poli] *mon humble...* 8/ *Soumettre, se rendre maître de*. 9/ *Postérieur, prochain, infra, ci-dessous*. 10/ *Se rendre à*. 11/ *Descendre* [à l'auberge] 12/ *Employer, mettre en oeuvre*. 13/ *Coup, instant, (nombre de) fois*. 14/ *Publier, envoyer, donner (un ordre)*. (t. I, p. 233).

L'expression *TIĀN XIA* a le sens général de "le monde", "dans le monde entier", "sur terre", "en tous lieux", etc.

- *ZHI* : 1/ *Aller à, parvenir à. 2/ Jusqu'à. 3/ Quant à ce qui concerne. 4/ Particule déterminative de* (reliant le déterminant au déterminé, ou mettant un bloc sémantique en position de déterminant par rapport à un déterminé sous-entendu (= opérateur de génitif généralisé), mettant le suivant en position de déterminé (déterminant sous-entendu) : cette situation générale conduit à des "traductions" très diverses *lui, elle, le, la, les, eux, ce, cet, cette*, etc. (t. I, p. 266).

- *YĀN* : 1/ *Parole. 2/ Parler, dire, discourir. 3/ Signifier. 4/ Expression, locution, phrase. 5/ Mot.* (t. I, p. 311).

- *XING* : Voir plus haut la note 19.

- *YĒ* : Ce caractère opère avec une notion de très forte *jonction* entre deux termes :

A - en tant que sème dans une composition, implique l'idée que l'autre terme est lié à sa propre singularité : *en tant que lui-même*.

B - dans la phrase *YĒ [A] YĒ [B] = et A et B*.

- *aussi, également, encore, et*.

- *[A] YĒ [B] : A est (ou fait) aussi B*.

- (spécialement dans les textes anciens) : *[A] [B] YĒ = A est B même, A c'est B*.

C'est donc un opérateur affirmant l'identité de deux singularités (t. I, p. 218)

- *ZE* : 1/ *Degré, classe* [à partir de la notion très élaborée depuis les Légistes de degrés dans les peines]. 2/ *Loi, règle, modèle. 3/ Prendre pour modèle, imiter, se conformer à. 4/ Alors, dans ce cas, aussitôt donc, par suite, dès lors, etc. 5/ SPEC. des affaires* [impliquant idée de classement : *document, exemplaire, article, paragraphe, etc.*]. 6/ *Faire* [avec accent sur la conséquence, ex. : *que faites-vous ? faire du bruit, etc.*] (t. I, p. 277)

- *GU* : 1/ *Événement, affaire, phénomène* [céleste]. 2/ *Cause, motif. 3/ Exprès, intentionnellement. 4/ Expressément, spécialement. 5/ C'est pourquoi, par conséquent. 6/ Vieux, ancien. 7/ Décéder, mourir. 8/ A l'origine, par nature, primitivement.* (t. I, p. 256)

- *ER* : 1/ *Et, et aussi. 2/ Particule indiquant le rapport entre deux actions ou états : concomitance ; succession : alors, ensuite ; similitude : comme, comme si ; conséquence : par suite, alors seulement, dans ce cas ; opposition : mais cependant, néanmoins. 3/ [Les sens suivants en rapport avec une idée de succession généralisée] Tu, toi, vous. 4/ Suffixe d'adjectif ou d'adverbe. 5/ Particule finale exclamative ou euphonique. 6/ [verbe auxiliaire] Pouvoir.* (t. I, p. 267)

- *JI* : 1/ *Se, soi-même. 2/ En personne, personnellement.* (t. I, p. 316)

- *YI* : 1/ Terme de "ponctuation" finale marquant la notion de *complètement et fermement réalisé*, soit a) un résultat définitif, b) un jugement arrêté, c) une

conséquence nécessaire. 2/ L'assertion peut avoir une valeur restrictive : *purement et simplement*. 3/ Traduisible par une interrogation oratoire. (t. I, p. 273).

Jusque-là, pas de problème. Lacan fait ensuite un aparté sur le logico-positivisme (voir les deux notes suivantes), puis en revient à sa traduction. Ici les choses se compliquent : *Donc c'est de GU qu'il s'agit, et en tant que YI WEI* (voir page 34). Les transcriptions phonétiques étant presque toujours fautives, il n'est pas facile de s'y retrouver, mais la consultation du texte chinois montre qu'on est passé à la seconde phrase, qui commence par *GU*. Lacan saute ensuite le caractère *ZHE*, signale *YI*, qu'il fait immédiatement suivre de *WEI* (pas de confusion sur cette dernière lecture, puisqu'il précise : *...je vous ai déjà dit que ce WEI, qui peut dans certains cas vouloir dire "agir" ou voire même quelque chose qui est de l'ordre de "faire"...*), parle du caractère *LI*, puis donne la lecture *LI ER JI YI*. Or les caractères de la seconde phrase se lisent *GU ZHE YI LI WEI BEN*. Par ailleurs, le premier caractère de la phrase suivante se lit *SUO*. Il semble qu'ici Lacan ait commis une erreur de lecture et en soit revenu sans s'en apercevoir à la première phrase (dont les trois derniers caractères se lisent effectivement *ER JI YI*, voir plus haut), ayant apparemment confondu *ZE* et *LI*, sans doute en raison d'un élément graphique commun (les deux traits verticaux à droite, représentation d'un couteau) - c'est du moins l'explication la plus plausible. Voici en tout cas les sens des caractères de la seconde phrase (*GU* excepté, puisque déjà présent dans la première) :

- *ZHE* : Opérateur mettant en connexion les effets de sens de ce sur quoi il opère :

1/ Fonctionnant comme particule enclitique qui donne au terme qui précède (mots, expressions ou propositions) une valeur de substantif : *celui qui, ce qui, ce que*, etc.

2/ (démonstratif) : *ce, cette, ces*.

3/ Particule qui opère les effets de ce qui précède (valeur dubitative, interrogative, pause finale, etc.) (t. I, p. 362).

- *YI* : 1/ *Se servir de, au moyen de*. 2/ *Cause, motif, pour, parce que, à cause de*. 3/ *Dans le but de, afin de*. 4/ *Prendre pour, regarder comme, estimer que*. 5/ *Selon*. 6/ *Depuis, à partir de*, etc. (t. I, p. 270).

- *LI* : 1/ *Aigu, pointu, acéré, effilé, tranchant*. 2/ *Facile, naturel, spontané*. 3/ *Profit, gain, avantage, intérêt, profiter à, avantageux, utile à*. 4/ *Utiliser*. 5/ *Intérêt personnel, égoïste, intéressé*. 6/ *Intérêt* (de l'argent). 7/ *Propice, favorable*. (t. I, p. 350)

- *WEI* : voir plus haut note 17.

- *BĒN* : 1/ *Racine*. 2/ *Tronc, SPEC. des arbres*. 3/ *Fondement, base, essence, fondamental, essentiel, principal, à fond, radicalement*. 4/ *Origine, source, primitif, originaire de soi, par nature, originellement*. 5/ *Capital* (par opposition à "intérêt"). 6/ *Propre, personnel*. 7/ *Présent, actuellement, ce, cet, cette* (ici présent). 8/ *Mémorial présenté à l'empereur*. 9/ *Livre, album, volume, tome, cahier ; SPEC. des livres, cahiers, copies, exemplaires...* (en tant qu'eux-mêmes en propre, pas en tant que tomes). (t. I, p. 404).

Un sinisant de mes amis (ce qui ne l'empêche pas d'être fort compétent) a bien voulu me traduire la version en chinois moderne du texte de Mencius, dont il me signale qu'elle s'apparente davantage à une interprétation qu'à un rendu fidèle. Voici ce qu'il en fait :

Meng-tseu dit : "Quand sur terre on discute de la nature de l'homme, il suffit de réussir à en approfondir la raison d'être. Et en approfondir la raison d'être consiste fondamentalement à en suivre le principe naturel. Si nous avons horreur de faire appel à l'intelligence, c'est parce qu'il est facile à l'intelligence de tomber dans les explications tirées par les cheveux. Si les gens intelligents faisaient comme Yu quand il dompta les eaux, nous n'aurions aucune raison d'avoir l'intelligence en horreur. La façon dont Yu dompta les eaux consista à suivre son inclination naturelle. Si les gens intelligents suivaient ainsi leur inclination naturelle, l'intelligence serait une chose grandiose. Aussi haut que soit le ciel, aussi éloignées que soient les étoiles, à condition d'en approfondir la raison d'être, on réussirait à calculer la date du jour de l'an dans mille ans sans se lever de son siège.

Le même me donne ce qu'il appelle un "mot à mot hasardeux des deux premières phrases" de la version en langue classique : *Sur terre parler de la nature humaine, c'est [rechercher ?] les causes en même temps que [rechercher ?] le soi. Pour ce qui est [de la recherche ?] des causes, son fondement est dans le suivre.*

25 *The Meaning of Meaning* (1923) est généralement évoqué par Lacan en termes plus cruels qu'ici (cf. la note suivante). Sur le logico-positivisme, on renverra le lecteur à *L'Empirisme logique* de Pierre Jacob, Editions de Minuit, 1980, et aux *Origines de la philosophie analytique* de Michael Dummett, Gallimard, 1991. Il est à noter qu'aucun de ces deux auteurs ne fait allusion à l'ouvrage de Ogden et Richards.

Charles Kay Ogden (1889-1957) fut l'éditeur de la traduction anglaise du *Tractatus Logico-Philosophicus* de Wittgenstein, et l'inventeur du *Basic English*, forme simplifiée d'anglais (elle ne compte que 850 mots). Ivor Armstrong Richards (1893-1979) fut critique, poète et enseignant (il acheva sa carrière à Harvard). C'est l'un des précurseurs du *New Criticism*.

26. Cf *Ecrits*, p. 498. La note 2 de la même page évoque le *Mencius on the Mind* de manière particulièrement féroce.

27. "Royaumes combattants" : période de l'histoire chinoise allant du milieu du Ve siècle à 221 avant J. C., date à laquelle fut fondée la dynastie des Qin (voir note 49).

28. Il s'agit plus précisément du tout premier paragraphe du Mencius.

29. Les quatre classiques du confucianisme sont les *Entretiens* de Confucius, le *Mencius*, et deux textes extraits du *Liji* ("Mémoire sur les rites"), à savoir le *Daxue* ou "Grande étude" et le *Zhongyong* ou "Invariable milieu". Ce choix ne remonte qu'à l'époque des Song ; il s'appuie sur l'autorité de Zhu Xi (1130-1200), principal inspirateur du "néo-confucianisme" qui, à partir de l'arrivée au pouvoir de la dynastie mandchoue

des Qing (1644), tint lieu de "doctrine officielle" à l'empire chinois jusqu'à sa chute en 1911.

Lacan porte sur les talents de traducteur de Wieger une appréciation charitable qui est loin d'être partagée par les spécialistes de la Chine, de Granet à Etiemble, lesquels reprochent constamment au père jésuite de "christianiser" les textes, voire de n'y rien comprendre.

30. Le transcritteur n'ayant noté aucun dessin supplémentaire, on peut penser que Lacan fait allusion à un caractère déjà tracé au tableau. Ce qu'il en dit permet d'estimer qu'il s'agit du caractère *LI*.

31. Jan Swammerdam (1637-1680), naturaliste et entomologiste néerlandais, spécialiste des insectes, fut l'un des premiers à tirer parti du microscope, et à observer, en 1658, les globules rouges du sang.

32. Dans la philosophie indienne, le *Purusha* est l'esprit masculin, l'esprit global de l'humanité. Il constitue l'aspect mâle d'une dualité dont le *Prakriti* incarne la nature féminine. Le *Prakriti* est également la matière, la puissance créatrice.

33. "Tantra" fut d'abord le nom donné à des manuels ésotériques d'inspiration aussi bien hindouiste que bouddhiste. Par extension, il désigne un ensemble de doctrines liées à ces deux religions, et centrées sur le culte de la *Shakti* (énergie féminine, donc principe actif, des divinités). Pour elles, même ce qui est interdit par l'orthodoxie peut devenir moyen de libération, du moment que le rituel en assure la sanctification. L'union sexuelle peut par exemple être considérée comme symbolisant celle du fidèle avec la *Shakti*. Toutefois, seuls les adeptes du Tantra "de la main gauche" (*Vamâchâra*) pratiquent réellement ces fornications collectives. Originaire de l'ouest de l'Inde, le tantrisme s'est répandu au Tibet et en Mongolie, en se mêlant au bouddhisme dit *Mahâyâna* ("du Grand Véhicule").

34. L'admirable livre de Pierre Guyotat, paru en 1970 (aujourd'hui réédité dans la collection l'Imaginaire, Gallimard), avait fait presque aussitôt l'objet d'une triple mesure d'interdiction à l'affichage, à la publicité et à la vente aux mineurs (levée en décembre 1981 seulement), en dépit de trois préfaces-paratonnerres (Leiris, Barthes, Sollers). Il s'en était suivie une campagne de protestations et de signatures (sans doute les "propos" dont il est question dans le texte) à laquelle on eut la surprise amusée - vu le genre de l'ouvrage - de voir s'associer le PCF, *Tel Quel* en étant depuis mai 68 un "compagnon de route" un peu turbulent. Renvoyons ici au livre, paru au Seuil, de Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel, 1960-1982*, ainsi qu'au numéro 49/50 (printemps 1995) de *L'Infini*. C'était le bon temps, allez.

35. *La métamathématique* de Paul Lorenzen, publié en 1967 chez Gauthier-Villars et Mouton. Le texte allemand date de 1962. Sans aller jusqu'à conseiller la lecture de cet ouvrage, du moins sans aspirine, il faut souligner l'extrême intérêt de son introduction, qui résume remarquablement l'évolution historique et théorique des questions depuis le début du siècle.

36. Le transcripteur a noté *oh* et *ouah*, se référant à "vagissements", ce qui n'est d'ailleurs pas si faux, Lacan ayant très certainement voulu l'équivoque. Toutefois, *o* (noté : *ㄣ*) et *wa* (noté : *ㄨ*) sont en japonais ce qu'on appelle des "particules fonctionnelles" (on dit aussi "particules enclitiques"), dont la fonction est de souligner une relation grammaticale entre mots ou propositions d'une phrase. *O* indique par exemple le complément d'objet direct (entre autres) ; *wa* a une fonction de mise en valeur, ou en relief, du sujet ou du complément d'objet direct. Soient les deux phrases *Hon o kaimashita* et *Hon wa kaimashita*. *Hon* veut dire "livre", *kaimashita* est le passé du verbe *kaimasu*, lui-même forme polie de *kau*, "acheter". "Livre" est placé avant "acheté" parce qu'en japonais le déterminant précède le déterminé. La première phrase signifie "J'ai acheté un livre", la seconde "J'ai acheté ce/le livre", en sous-entendant qu'il s'agit d'un livre bien précis (par exemple celui que j'ai en main, ou dont je parle). Notez par ailleurs qu'on pourrait traduire par "les livres" que "tu, il, nous" etc. En effet, le japonais ignore les articles, la conjugaison du verbe par personnes grammaticales, le pluriel des mots, et le sujet (grammatical !) y est souvent sous-entendu ; dans chaque cas, le sens est toujours déduit du contexte.

Séminaire du 10 mars 1971

37. Cf. *Ecrits*, page 40.

38. Allusion à Derrida, on s'en doute, et plus particulièrement aux thèses avancées dans la *Grammatologie*.

Derrida s'est expliqué à trois grandes reprises sur (ou avec, comme on voudra) Lacan : la première fois lors d'un entretien avec Jean-Louis Houdebine et Guy Scarpetta paru dans le numéro 30-31 (automne-hiver 1971) de la revue *Promesse* et repris dans *Positions* (Editions de Minuit, 1972, pages 53-133) - ou plus exactement dans une très longue note à cet entretien (pages 112-119) ; la seconde dans "Le Facteur de la Vérité", texte issu d'une conférence prononcée à l'Université John Hopkins en novembre 1971, paru en 1975 dans le numéro 21 de la revue *Poétique*, et repris en volume dans *La Carte postale* (Aubier-Flammarion, 1980), pages 439-524 - il s'agit d'un démontage extrêmement minutieux du "Séminaire sur 'La Lettre volée' ". On citera enfin "Pour l'amour de Lacan", intervention lors du colloque *Lacan avec les philosophes* de 1990 (Albin Michel, 1991, pages 397-420).

La question des rapports très complexes entre les réflexions de Lacan et de Derrida, qu'il ne faut pas réduire à une sorte d'indifférence crispée, est abordée en détail par René Major dans son livre *Lacan avec Derrida : analyse désistentielle* (Editions Menta, 1991).

39. Ce qui peut paraître simple calembour est en fait une allusion parodique à un passage très précis de "La Double séance" (essai consacré à Mallarmé, repris dans *La Dissémination*), qui est la note 61 de ce texte (page 325 de la réédition au format poche,

1993) : *Elle* [page, reproduite, d'un manuscrit de Mallarmé] *fait apparaître, entre autres choses, la facture biseautée d'Igitur. Celle-ci condense plus qu'ailleurs le calcul anagrammatique des formes en URE (pliure, déchirure, reliure). Bruit de lime de la rature. (La) rature appartient à (la) littérature, rime avec elle...* [etc.]. La conférence de Derrida, prononcée les 26 février et 5 mars 1969 lors d'une réunion du Groupe d'Etudes Théoriques de *Tel Quel*, avait été publiée dans cette revue l'année suivante (numéros 41 et 42, printemps et été 1970).

40. James Février est l'auteur d'une *Histoire de l'écriture* (édition actuellement disponible : Payot, 1994) plusieurs fois citée par Lacan.

41. François Jacob, l'auteur de *La Logique du vivant*, qui venait alors de sortir en librairie (fin 1970).

42. L'ouvrage a en fait pour titre *L'Ecriture et la psychologie des peuples* (Armand Colin, 1963). Il s'agit des actes de la "XXIIe Semaine de Synthèse". On remarquera qu'il est, comme celui de Madeleine V. David également cité par Lacan, un des trois livres (il faut en effet y ajouter *Le Geste et la parole* d'André Leroi-Gourhan) que Derrida passe en revue dans la première partie de la *Grammatologie*.

Alfred Métraux, qui s'est donné la mort en 1963, était ethnologue ; on lui doit notamment un remarquable ouvrage sur *Le Vaudou haïtien* (repris dans la collection Tel, Gallimard). Son article a pour titre "Les primitifs, signaux et symboles, pictogrammes et proto-écriture" Il y résume en particulier les travaux de Barthel. L'éloge de Métraux ("homme excellent et vraiment astucieux") est aussi l'occasion d'une polémique contre les "menus astucieux de l'archi-écriture" vitupérés plus loin.

43 Le *Shuo wen jie zi* (litt. "expliquer les signes, analyser les caractères") de Xu Shen, composé vers l'an 100 de notre ère, est en fait le premier véritable dictionnaire chinois. C'est un ouvrage à visée essentiellement étymologique, qui rassemble près de 9500 caractères, classifiés selon 540 "clés" ou "racines", ramenées plus tard à 214 - c'est toujours ce procédé que suivent les dictionnaires de chinois et de japonais actuels. L'ordre suivi est, en gros, celui de la complexité croissante des caractères.

44. Voici les différents sens de *WEN*, tels que les donne *L'Idiot chinois* (tome I, p. 221) :

1/ *Lignes, veines* (du bois, de la pierre), *dessins*. 2/ *Mnémographes simples* (indécomposables sémantiquement, en opposition aux "zi") ; par extension, *les caractères chinois*. 3/ *Pièce écrite, écrit, texte*. 4/ *Composition littéraire : prose ou poésie* (sens large), *prose* (sens étroit). 5/ *Culture, civilisation*. 6/ *Connaissances*. 7/ *La lettre de la loi*. 8/ *Ornements, style* (opposé au signifié). 9/ *Elégant, raffiné*. 10/ *Civil, ordre de la loi, de la lettre, de l'écriture* (opposé à *WU*, *ordre de la sécurité militaire*. 11/ *SPEC. Des pièces de monnaie* (en tant qu'inscriptions ordonnatrices de la vie civile).

45. Les Yin (aussi appelés Shang) régnèrent de 1400 (environ) à 1122 av. J. C., date à laquelle ils furent renversés par les Zhou.

46. Il s'agit du prince Zheng de Qin, lequel, après avoir conquis tous les pays chinois à l'issue de nombreuses campagnes militaires, se proclama "auguste souverain" en 221 av. J. C., mettant ainsi un terme à la période des "Royaumes combattants". Il reste connu sous le nom de *Qin Shi Huandi*, "Premier empereur". C'est à lui qu'on doit la construction de la Grande Muraille ; il entreprit également de procéder à une réforme de l'écriture. Huit ans après son accession au trône, il ordonna "l'incendie des livres" (à l'exception des ouvrages de médecine, d'agriculture et de divination). Sa mort en 210 fut suivie d'une période d'affrontements armés qui prit fin en 202 av. J. C. avec l'arrivée au pouvoir de la dynastie des Han.

Il ne serait pas surprenant que Lacan ait voulu faire un parallèle ironique avec Mao (lequel professait par ailleurs la plus vive admiration pour le "Premier empereur"...))

47. La phonologie du chinois, on s'en doute, a depuis plus de deux mille ans connu bien des évolutions, marquées notamment par un certain appauvrissement. Il n'est pas inutile de rappeler par ailleurs :

1/ Que le chinois qu'on enseigne en Occident est le chinois dit "mandarin", qui est en fait le parler de Pékin - et par extension, celui de la Chine du nord et d'une bonne part de la Chine centrale. C'était aussi la langue des fonctionnaires impériaux. On y distingue quatre "tons" - *recto tono*, montant, descendant, "circonflexe" - qui ont valeur discriminante, le sens d'une syllabe dépendant de l'accentuation qu'on lui donne. Mais d'autres parlers régionaux, en particulier dans le Sud, adoptent des systèmes différents (Aux Langues O, de mon temps, les japonisants se répétaient avec épouvante une rumeur selon laquelle le cantonais comptait neuf tons !)

2/ Que la langue classique (celle dans laquelle est rédigé le *Mencius*) est une langue uniquement écrite, qui se lit mais ne se parle pas - ce qui d'ailleurs est la raison essentielle de sa pérennité : elle peut être comprise par des locuteurs employant des dialectes régionaux tout à fait différents. Par rapport à la langue parlée, elle se caractérise par un extrême dépouillement qui fait disparaître tout ce "superflu" nécessaire à la communication - vous noterez que la traduction en chinois moderne du paragraphe de Mencius est bien plus longue que l'original !

48. Le *Dico Pratique Chinois-Français* (Librairie You Feng, Maison d'éditions Quaille, Paris-Hong Kong, 1992) , pourtant petit ouvrage sans prétention, ne cite (pages 751 à 760) pas moins de 45 caractères se prononçant *Yi*, toutes accentuations confondues (il traduit par *fidélité* ; *justice* ; *sens*, *définition* celui cité par Lacan).

49. Sans doute François Cheng, avec qui Lacan prit des cours de chinois jusque vers 1973.

50. Allusion à un passage de la *Grammatologie*, page 125. Signalons qu'ici la critique de Lacan porte un peu à faux, Derrida entreprenant en fait de "déplier" des thèses qui sont celles de Leroi-Gourhan.

51 Madeleine V. David, *Le débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècles et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes*,

SEVPEN, 1965. L'ouvrage étudie le passage du "décryptement" des écritures non-occidentales (Egypte, Mexique, Chine) à leur "déchiffrement" : on y voit d'abord une sorte de code symbolique plus (Chine) ou moins (Mexique) cohérent, avant d'en venir à l'idée que chacune a sa logique propre, au même titre que l'écriture alphabétique, mais qu'elle fonctionne différemment ; de ce point de vue, les travaux de Champollion marquent le passage définitif à une attitude réellement scientifique. Derrida fait de fréquentes références à ce livre dans la première partie de la *Grammatologie*.

52. On distingue en japonais les adjectifs verbaux (correspondant en fait à "être + adjectif" en français) et les adjectifs nominaux ; seuls les premiers peuvent subir des variations morphologiques. C'est ainsi que *atsui desu* (litt. "c'est" - *desu* - "chaud" - *atsui*, ce qui se traduit subtilement par "il fait chaud") devient, pour exprimer le passé, *atsukatta desu*, "il faisait chaud", et non *atsui deshita* (forme passée de *desu*). Par contre, cette phrase devient à la forme négative *atsuku arimasen deshita*. Il est à noter qu'on pourrait tout aussi bien employer *atsui* isolément pour exprimer la même idée ; l'adjectif verbal peut à lui seul constituer une phrase complète.

53. Les Japonais sortaient à peine de la protohistoire quand, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, ils entrèrent en contact avec les Chinois. L'écart culturel était tel que c'est "tout naturellement", pourrait-on dire, qu'ils leur empruntèrent leur écriture. Toutefois, le japonais (qui appartient au groupe ouralo-altaïque) est très éloigné du chinois (membre du groupe sino-tibétain) - disons à peu près autant que le français de l'arabe. C'est ainsi qu'il en ignore les "tons", comme le monosyllabisme. Les Japonais furent ainsi contraints, pour noter leur langue, à des ajustements compliqués nécessitant notamment la création de deux systèmes syllabiques, les *kana* (généralement inspirés de formes simplifiées des caractères chinois). On distingue les *hiragana* et les *katakana*. Les premiers permettent de noter les "particules" (voir note 36), les adjectifs, les parties "variables" des mots (tournures grammaticales des verbes, etc.), les interjections ; les seconds, aux traits plus anguleux, servent à noter les onomatopées et les mots d'origine étrangère. C'est ainsi que "Lacan" se transcrit : ラカン (RA/KA/N). Les caractères proprement dits sont, graphiquement, les mêmes dans les deux langues, les rares différences tenant essentiellement à des simplifications récentes (après-guerre au Japon, 1956 en Chine) qui varient d'un pays à l'autre. Ils ont très souvent gardé le même sens... mais pas toujours !

Reprendre l'écriture chinoise, c'était aussi, bon gré mal gré, surimposer un vocabulaire nouveau aux mots japonais (*yamato-kotoba*). Tout caractère a donc au moins deux "lectures" (*yomi*, du verbe *yomu*, "lire") : la lecture *kun*, "japonaise", et la lecture *on*, "sino-japonaise" (et non strictement chinoise, puisque le ton disparaît ; on se doute que de surcroît cette lecture s'est figée très vite, parfois sur des formes qui sont dans le chinois actuel archaïques ou sorties de l'usage). En règle générale (en règle générale !), on suit la lecture *kun* quand il est isolé, et la lecture *on* quand il entre dans un composé. Les caractères désignant "montagne" et "eau", par exemple, se lisent

respectivement *yama* et *mizu* quand ils sont pris séparément ; unis, ils se lisent *sansui* - terme qui désigne le "paysage" (au sens où on dit peinture de paysage). Dans les dictionnaires, les lectures *on* sont notées en majuscules et/ou en *katakana*, les lectures *kun* en minuscules et/ou en *hiragana*.

54. C'est bien évidemment un renvoi au premier chapitre de la première partie du *Cours de linguistique générale*, consacré à la *Nature du signe linguistique*, et dans lequel Saussure établit la distinction signifiant-signifié. Voir l'édition critique, due à Tullio de Mauro, du *CLG*, Editions Payot, 1985, pages 97-103.

55. Le sens général de *to purloin* est certes "voler", mais avec une idée de furtivité, voire de mesquinerie ; on pourrait dire "détourner" (d'où le "en souffrance" de Lacan), "dérober". L'*Oxford English Dictionary* lui consacre un article dont on retiendra que le mot vient de l'ancien français *purloigner* (signifiant au départ "différer, tarder, remettre à plus tard", par extension "éloigner, écarter", "allonger, prolonger"), qu'il a pour sens *To make away with, misappropriate, or take dishonestly ; to steal, esp. under circumstances which involve a breach of trust ; to pilfer, pilch* [ces deux derniers verbes ont le sens général de "chaparder"], et aussi (employé sous forme intransitive) *to commit petty theft*. Le Harrap's le traduit par "voler, dérober", en précisant que c'est un verbe employé dans un sens familier.

Séminaire du 17 mars

56. C'est dans le séminaire sur *L'Identification*, séances du 22 et 29 novembre 1961, que Lacan élabore véritablement le concept de trait unaire (qu'il appelle encore "trait unique"), mais la présence de celui-ci dans son discours est bien antérieure : on citera par exemple le séminaire de 57-58 sur *Les Formations de l'inconscient*.

57 L'allusion est déjà dans les *Ecrits*, page 38 : *Non pas que la police puisse être tenue pour constitutionnellement analphabète, et nous savons le rôle des piques plantées sur le campus dans la naissance de l'Etat*.

58. Ces jeux de mot sont ceux de Dupin. Voir *Ecrits*, page 21, pour les commentaires de Lacan.

59. Chacun connaît le texte, en effet (*Atrée*, acte V, scène V), et sait qu'en réalité il n'est pas question de *destin*, mais de *dessein* - l'erreur est déjà dans les *Ecrits*, page 40, et Derrida en tire grand parti dans "Le Facteur de la Vérité". Il est naturellement impossible de savoir si elle est ici le fait de Lacan lui-même ou du transcripteur.

60. L'idée de cette diagonale est déjà dans Aristote : voir les *Premiers Analytiques*, page 108.

Séminaire du 17 mai

61. Numéro trois (octobre 1971) de la revue *Littérature*, animée par des enseignants de la faculté de Vincennes. "Lituraterre", qui en occupe les pages 3 à 10, est en fait la

réécriture par Lacan de la présente séance du séminaire - c'est dire à quel point ce texte est précieux. La leçon en a été constamment suivie ici.

Par rapport au discours effectivement prononcé, Lacan a cherché avant tout à resserrer l'expression, à éliminer la "friture" ou le "bruit blanc" de la communication, il a supprimé certains développements adventices et donné certaines précisions ; mais l'écrit reste très près de la parole, et plus d'une formulation est reprise littéralement. Toutes les adresses à l'auditoire disparaissent, certaines allusions sont effacées (Derrida, Souriau) ou estompées (Marie Bonaparte ne déclare plus forfait "de sa serpillière", mais "de son ménage").

"Lituraterre" a été réédité dans le numéro 41 d'*Ornicar*, été 1987.

62. Le rapprochement *letter litter* est fait à deux reprises dans *Finnegans Wake* : *The letter ! The litter ! And the soother the bitther !* (page 93 de l'édition anglaise), et *letter from litter, word at ward, the sendence of sundance* [etc.] (page 605). Philippe Lavergne, dans sa traduction française (mais ce terme a-t-il encore un sens, dans ce cas précis ?) parue chez Gallimard en 1982, rend ces deux passages par *La lettre ! L'elithre ! Le plus tôt sera le mieux !* (page 102) et *lettre à lit, mot à moi, en phase et phrase* (page 636). L'allusion à *letter litter* est déjà dans les *Ecrits*, page 25.

63. Il s'agit de Mrs Harold McCormick (cf. la biographie de Richard Ellmann, *James Joyce*, Gallimard, collection Tel, tome 2, page 92). Le refus de Joyce ("C'était impensable") provoqua une rupture avec sa bienfaitrice.

64. Allusion à *Fin de partie* (1957) de Samuel Beckett.

65. L'article "Dostoïevsky et le parricide" (paru en 1928) est repris en français dans le tome 2 de *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1985.

66. Il doit s'agir d'une allusion au retentissement de la traduction française du livre de Mikhaïl Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance*, paru l'année précédente chez Gallimard (réédition au format poche : collection Tel, 1982), et/ou aux analyses de Jean Paris dans la revue *Change*.

67. Allusion aux *Deux cent mille situations dramatiques* d'Etienne Souriau (Editions Flammarion, collection "Bibliothèque d'Esthétique", 1950).

68. On aura reconnu la princesse Marie Bonaparte, célèbre punching-ball lacanien et auteur d'un colossal *Edgar Poe, sa vie, son œuvre, Etude analytique* en deux volumes parus aux PUF en 1933 (une mauvaise année, dites donc). L'analyse de la *Lettre volée*, en effet, n'y atteint pas les trois pages (tome 2, pages 602-604). Elles sont reproduites ici, ce qui vous permettra notamment d'élucider une des notes les plus cryptiques des *Ecrits* (page 36), où je suis tenté de voir une sorte d'écho à, ou d'équivalent de, la citation de Crébillon faite par Dupin. Citons, pour sa particulière férocité, le passage suivant, extrait de la séance du 10 mars 1965 du séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse* : *Dans l'introduction d'une sorte de petit apologue emprunté, non pas au hasard, mais à une nouvelle de cet extraordinaire esprit qu'est Edgar Poe, La Lettre volée, qui, en raison de certaines résistances qu'elle offre à ces sortes d'élucubrations*

pseudo-analytiques à propos desquelles on ne peut que penser que devrait être renouvelé dans le domaine de l'investigation quelque chose d'équivalent à ce que vous voyez sur les murailles, "Défense de déposer des ordures" - ici La Lettre volée, à l'exception des autres productions de Poe, semble assez bien se défendre d'elle-même, puisque dans un certain livre, que beaucoup connaissent, en deux volumes, sur Edgar Poe, par une personne qui a titre, La Lettre volée n'a pas paru propre au dépôt de déjections.

69. Allusion aux membres du groupe *Tel Quel*, qui se préparaient alors à passer au maoïsme (ce sera le fameux "Mouvement de juin 1971"). Voir l'ouvrage de Philippe Forest déjà cité.

70. Jacob von Uexküll (1864-1944), à qui on doit notamment *Umwelt und Innenwelt der Tiere* (1909), est un des précurseurs de l'éthologie. On peut lire en français *Mondes animaux et monde humain* (Denoël, coll. Médiations, 1984), qui rassemble deux études datant respectivement de 1934 et de 1940. C'est une référence très ancienne de Lacan, qui y fait allusion dès sa thèse de 1932 ("une école de biologie d'une importance capitale").

71. *Un mot pour un autre* (1951), pièce en un acte de Jean Tardieu (1903-1995), reprise dans *Le professeur Frœppel* (édition revue et augmentée), Gallimard, 1978.

72. Allusion à Serge Leclair, dont les thèses défendues dans *Psychanalyser* (et le recours constant au mot "lettre" de préférence à "signifiant") sont manifestement visées ici.

73. Allusion à Derrida, et plus spécifiquement à "Freud et la scène de l'écriture" (repris dans *L'Écriture et la différence*), mais la référence au "bloc magique" joue un grand rôle dans l'analyse derridienne de la pensée freudienne.

74. Lettre à Fliess du 6 décembre 1896. Voir *La Naissance de la psychanalyse* (PUF, 1956), pages 153-160.

75. Un *kakimono* est une peinture montée verticalement (après doublage de papier et/ou de soie) et munie de bois de suspension.

76. La cursive est un des cinq grands styles de calligraphie. On l'appelle en chinois *caoshu*, "écriture de paille" (avec idée de "brouillon"). C'est une forme simplifiée, un peu semblable à une sténographie, et qui permet une liberté de tracé qu'on a plus d'une fois rapprochée de la peinture abstraite occidentale.

77. Souvenir d'enfance de Lacan - "Histoire d'une moitié de poulet" était le premier texte de son premier livre de lecture. Voir par exemple *L'Envers de la psychanalyse*, Ed. du Seuil, page 63, séance du 21 janvier 1970.

78. C'est le tout premier caractère que l'on apprend à tracer (en chinois : 一) ; son sens primitif est tout simplement "un". Le peintre chinois Shi Tao (cité dans le séminaire sur *La Logique du fantasme*, séance du 26 avril 1967) a élaboré à partir de "l'unique trait de pinceau" - que Lacan rapproche du trait unaire - une extraordinaire philosophie de la peinture à l'encre : voir ses *Propos sur la peinture du moine*

Citrouille-Amère, traduction et commentaires (copieux et passionnants) de Pierre Ryckmans, éditions Hermann, 1984.

79. Un *makemono* est une peinture montée comme un *kakimono*, mais dans le sens horizontal, de façon à former un rouleau que l'on déploie lentement pour admirer l'œuvre entre connaisseurs.

80. Serait-ce vous offenser que de rappeler qu'il s'agit d'un vers d'Apollinaire (le premier de "Sous le pont Mirabeau", dans *Alcools*) ?

81. Je renonce à grand peine à vous faire un cours complet sur les formes de politesse en japonais. Il faut essentiellement retenir : 1/ Qu'on y distingue plusieurs niveaux bien marqués, allant de la simple politesse à la déférence appuyée, en passant par la modestie (signe de respect "en creux") ; 2/ Qu'elles recourent à des formes nominales et verbales spécifiques qui les identifient ; 3/ Qu'il s'agit de formes codées, à la fois très variées et très contraignantes, dont la fonction essentielle est de traduire la position prise par le locuteur vis-à-vis de son interlocuteur, ou de la personne dont il parle - bref, qu'il est question de rapports structurants et non de "sentiments".

82. *L'Empire des Signes* de Roland Barthes est paru chez Skira en 1970. On ne saurait trop conseiller de le lire dans cette édition, récemment réimprimée, et non au format poche (Flammarion) ni surtout dans le pitoyable second tome (Editions du Seuil, 1994) des *Œuvres complètes* de Barthes. En effet, celui-ci a conçu son livre comme un véritable *appareil* de lecture, au sens le plus matériel du terme (le format même de l'ouvrage a une importance fondamentale), dans lequel les textes et les illustrations se répondent et s'opposent de manière rigoureusement réglée (comparez donc les deux photographies du même acteur qui ouvrent et ferment l'ouvrage).

83. Le *bunraku* est une forme traditionnelle de théâtre de marionnettes : il fait l'objet de l'un des plus beaux passages de *L'Empire des Signes*.

Séminaire du 18 mai 1971

84. *Ecrits*, page 31.

85. "Soit A appartenant à tout B, et B à quelque Γ ." (*Premiers Analytiques*, Ed. Vrin, page 16). C'est le "troisième mode concluant".

86. Allusion à deux séances du séminaire sur *L'Éthique de la psychanalyse*, celles du 16 et 23 décembre 1959, (cf. l'édition officielle du texte, pages 83-85 et 97-100).

87. Edouard Pichon, psychanalyste et grammairien. Lacan fait souvent référence, notamment dans les séminaires de Sainte Anne, à son "Essai de grammaire française" en onze volumes, intitulé *Des mots à la pensée*, que Pichon rédigea avec son oncle, Jacques Damourette. Madame Roudinesco pourra vous en dire davantage.

Séminaire du 9 juin 1971

88. Voir le séminaire *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séance du 17 mars 1965, avec référence au tableau d'Edvard Munch, *Le Cri*.

89. La célèbre Justine est longuement évoquée - entre autres - dans la séance du 29 novembre 1961 du séminaire sur *L'Identification*, ou dans l'*Analyticon* tenu à Vincennes, le 3 décembre 1969 (cf. *L'Envers de la psychanalyse*, Ed. du Seuil, page 227).

90. Malgré de très gros efforts, je n'ai pas réussi à élucider cette allusion.

91. Précisons à l'intention de nos jeunes lecteurs qu'il s'agit là d'une référence à une célèbre (enfin, à l'époque) citation de Marx sur la dialectique hégélienne, qui faisait alors couler beaucoup d'encre et de salive, d'autant plus qu'elle existe sous deux formes : selon la traduction Roy du *Capital* (1872), *il suffit de la remettre sur ses pieds pour lui trouver la physionomie tout à fait raisonnable* (*Capital*, Livre I, ch. 1) - mais le texte allemand dit *qu'il faut la retourner pour découvrir le noyau rationnel sous la pelure mystique* ! La, ou les, formule(s) fu(ren)t plus d'une fois reprise(s) dans d'innombrables débats portant sur les rapports entre dialectique hégélienne et dialectique marxiste, et plus généralement sur l'existence, ou non, d'une philosophie marxiste.

92. Il s'agit d'André Green, dans *Un Œil en trop* (Editions de Minuit, 1969), page 264 : *Cette distinction du savoir et de la vérité a été remarquablement dégagée par Lacan, bien au-delà des indications présentes dans le contexte freudien*. De façon plus générale, il me paraît que cet ouvrage est toujours "à l'horizon" - à la fois référence et repoussoir - de la réflexion lacanienne telle qu'elle se déploie dans la présente séance.

93. Nouvelle allusion à l'ouvrage de Green (voir par exemple le tout début du livre, page 11, le paragraphe intitulé "Scène et Autre Scène"), mais la formule était alors d'usage courant : Derrida et le groupe Tel Quel la reprennent.

94. Approximation de Lacan, car en fait Poincaré, qui a découvert les fonctions fuchsiennes, raconte simplement, dans une conférence de 1908 : *...arrivés à Coutances, nous montâmes dans un omnibus pour je ne sais quelle promenade ; au moment où je mettais le pied sur le marchepied, l'idée me vint, sans que rien dans mes pensées antérieures parût m'y avoir préparé, que les transformations dont j'avais fait usage pour définir les fonctions fuchsiennes étaient identiques à celles de la géométrie non-euclidienne*. Cette illumination survint au bout d'une quinzaine de jours de recherches infructueuses déclenchées par une nuit d'insomnie. Cf. l'ouvrage de Jacques Hadamard, *Essai sur la psychologie de l'invention dans le domaine mathématique*, Gauthier-Villars, 1975 - que Lacan a peut-être lu ; publié en 1945 en anglais, il était paru en français chez Blanchard en 1959.

95. Référence à Green, qui lui-même cite l'ouvrage de la mythologue Marie Delcourt, *Edipe ou la légende du conquérant*, Droz, 1944 (réédition : Les Belles Lettres, 1981).

96. *Les Structures élémentaires de la parenté* est la thèse de doctorat de Lévi-Strauss, soutenue en 1947 et parue deux ans plus tard aux PUF. Un article de 1956, "La Famille", repris dans *Le Regard éloigné* (1983), en constitue un "codicille" important.

97. Allusion à la chute d'un conte d'Alphonse Allais - grande référence lacanienne - intitulé "Un drame bien parisien", dans le recueil *A se tordre* (1891). Cf. les *Œuvres anthumes*, Editions Robert Laffont, collection Bouquins, 1989, pages 44-48.

98. Allusion à un passage du chapitre D de la première partie du troisième essai de cet ouvrage : *Pour des raisons naturelles, il existait une situation privilégiée en faveur des plus jeunes fils qui, protégés par l'amour des mères, pouvaient tirer avantage du vieillissement du père et le remplacer après sa mort. On croit reconnaître, dans les légendes et les contes, des échos aussi bien du bannissement des fils aînés que de la préférence accordée aux cadets.* (*L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Gallimard 1986, page 171 de la réédition de poche).

99. La référence est déjà dans le tout premier séminaire - voir *Les Ecrits techniques de Freud*, Editions du Seuil, page 221, séance du 19 mai 1954.

Séminaire du 16 juin 1971

100. *Les Blessures symboliques* de Bruno Bettelheim, paru en 1971 chez Gallimard (coll. "Connaissance de l'inconscient"), réédité en 1977 dans la collection Tel..

101. La distinction entre *Sinn* et *Bedeutung* est articulée par Frege dans un article de 1892, repris dans la traduction des *Ecrits logiques et philosophiques* parue aux Editions du Seuil en octobre 1971, sous le titre "Sens et dénotation". C'est en effet par ce dernier terme que la traductrice, Claude Imbert, rend *Bedeutung*, ce que Lacan approuve (séance du 19 janvier 1972 du séminaire ...*Ou pire*), mais que critique Pierre Jacob, qui propose "référence".

102. Référence aux idées avancées dans le chapitre IV de *Malaise dans la civilisation*.

103. La différence entre "étoile du soir" et "étoile du matin" est évoquée par Frege dans les articles "Sens et dénotation" et "Concept et objet" de la traduction française des *Ecrits logiques et philosophiques*.

104. Ici, confusion ou lapsus de Lacan, car l'exemple Walter Scott / auteur de *Waverley* n'est pas de Frege, mais de Bertrand Russell (dans "On Denoting", article de 1905). Voir Pierre Jacob, *L'Empirisme logique*, page 82. Ce dernier, comme certains commentateurs, reproche par ailleurs à Russell d'avoir brouillé la distinction établie par Frege.

105. Dans la traduction de Frege citée plus haut, cela devient la distinction discours direct / discours indirect.

106. Allusion à l'ouvrage de Carnap intitulé *Meaning and Necessity : A Study in Semantics and Modal Logic* (Chicago, 1947)..

107. C'est du moins la formule notée dans la transcription, mais l'article de Lacan donne en fait (*Ecrits*, page 557)

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \longrightarrow S \left(\frac{1}{x} \right)$$

108. Allusion au *Meilleur des mondes* d'Aldous Huxley (1932).

109. Lacan souligne déjà les paradoxes de l'insémination artificielle dans le séminaire sur *La Relation d'objet*, Ed. du Seuil, pages 375-76, séance du 19 juin 1957.

110. Voir le chapitre V de la *Genèse*.

111. Sur Sellin et la référence qu'y fait Freud, voir *L'Envers de la psychanalyse*, notamment la séance du 15 avril 1970 (pages 155-163), et l'exposé de M. Caquot reproduit à la fin de l'ouvrage.

112. La phrase de Freud citée par Lacan fait partie des quelques lignes placées en tête du dernier des trois essais composant *Moïse et le monothéisme*. Les voici dans la traduction de Cornelius Heim (édition citée dans la note 98, page 139) : *Je commencerai par résumer les conclusions de ma seconde étude, purement historique, sur Moïse. Elles ne seront pas soumises à un nouvel examen, car elles constituent la prémisse des discussions psychologiques qui partent d'elles et ne cessent d'y revenir.*

113. Référence à Green, plus précisément au dernier chapitre d'*Un Œil en trop*, intitulé "Œdipe, mythe ou vérité ?". L'allusion à la non-représentation du parricide est une citation de Marie Delcourt (page 233) : "Jamais les poètes n'ont consenti à mettre en scène un parricide conscient."

114. Voir le second essai de *Moïse et le monothéisme*, en particulier les chapitres 2 à 4.

115. Allusion au verset 9, chapitre IX, de l'*Ecclésiaste* : *Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, tous les jours de vanité qu'on t'accorde ici-bas ; c'est là ta part dans l'existence et dans tout le tracassas que tu te donnes sous le soleil !* (traduction de Jean Bottéro, dans *Naissance de Dieu : la Bible et l'historien*, Gallimard, 1986, rééd. au format de poche 1992, p. 319. L'ouvrage consacre un chapitre à *L'Ecclésiaste* et à ses contradictions.)

Bibliographie des livres et textes cités, et même de quelques autres

Il m'a paru nécessaire d'inclure dans cette bibliographie, outre les titres et les auteurs explicitement cités par Lacan, ceux auxquels il se contente de faire allusion - comme d'ailleurs ceux qu'il ne mentionne pas du tout, mais auxquels il pense, comme les notes le montrent. Dans ce dernier cas, les noms des auteurs sont placés entre crochets.

Je n'ai pas donné de références bibliographiques pour les textes littéraires et philosophiques les plus connus.

[ALLAIS, Alphonse], "Un drame bien parisien", dans *A se tordre* (1891), repris dans *Œuvres Anthumes*, Robert Laffont, collection Bouquins, 1989.

Anonyme : *L'Ecclésiaste*, dans les *Cinq Rouleaux* de l'Ancien Testament.

APOLLINAIRE, Guillaume, "Sous le pont Mirabeau", dans *Alcools*, 1913.

ARISTOTE, *Premiers Analytiques*, traduction Tricot, Vrin éditeur. Dernière réimpression, 1992.

BARTHES, Roland, *L'Empire des Signes*, Skira, 1970.

BETTELHEIM, Bruno, *Les Blessures symboliques : essai d'interprétation des rites d'initiation*, Gallimard, coll. "Connaissance de l'inconscient", 1971, rééd. coll. Tel, 1977.

[BONAPARTE, Marie], *Edgar Poe, sa vie, son oeuvre, Etude analytique*, PUF, 1933.

CARNAP, Rudolf, *Meaning and Necessity : A Study In Semantics and Modal Logic*, Chicago, 1947.

CREBILLON, Prosper Jolyot de, *Atrée et Thyeste*, 1707, reproduit dans *Théâtre du XVIIIe siècle*, tome I, Editions Gallimard, collection La Pléiade, 1972.

DAVID, Madeleine, *Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècles et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes*, SEVPEN, 1965.

[DERRIDA, Jacques], *De la Grammatologie*, Editions de Minuit, 1967 (en particulier la première partie, *Linguistique et Grammatologie*, et plus précisément le chapitre 3).

Id., "La Double séance", repris dans *La Dissémination*, Editions du Seuil, collection "Tel Quel", 1972, réédition au format poche, 1993.

Id., "Freud et la scène de l'écriture", repris dans *L'Ecriture et la Différence*, Editions du Seuil, collection "Tel Quel", 1972, réédition au format poche, 1979.

DESCARTES, René, *Discours de la Méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les Sciences, plus la Dioptrique, les Météores et la Géométrie qui sont des essais de cette méthode*, 1637.

FEVRIER, James, *Histoire de l'écriture*, 2e édition 1959 ; dernière réédition : Payot, 1995..

- FREGE, Gottlob, *Ecrits logiques et philosophiques*, traduction Claude Imbert, Editions du Seuil, collection "L'ordre philosophique", 1971 (réédition au format poche, 1994), en particulier les articles "Sens et Dénotation" et "Concept et objet".
- FREUD, Sigmund, "Au-delà du principe de plaisir", dans *Essais de psychanalyse*, Editions Payot, 1981.
- Id., "Dostoïevsky et le parricide", repris dans *Résultats, idées, problèmes*, tome 2, pages 161-180, PUF, 1985.
- Id., *Etudes sur l'hystérie* (avec Joseph Breuer), PUF, 1956.
- Id., *L'homme Moïse et le monothéisme*, Gallimard, 1986, réédition au format poche, 1993.
- Id., *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1971.
- Id., *La Naissance de la psychanalyse*, PUF, 1956 (mais mieux vaut se reporter à l'édition américaine de la correspondance avec Fliess, celle de Jeffrey Moussaieff Masson, *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Harvard University Press, 1985.)
- Id., "Psychologie des foules et analyse du moi", dans *Essais de psychanalyse*, Editions Payot, 1981.
- Id., *Totem et Tabou*, Editions Payot, 1965.
- [GREEN, André], *Un Œil en trop*, Editions de Minuit, 1969.
- GUYOTAT, Pierre, *Eden, Eden, Eden*, Gallimard, 1970. Réédition : collection L'Imaginaire, 1985.
- [HUXLEY, Aldous], *Le Meilleur des mondes*, 1932.
- JACOB, François, *La Logique du vivant*, Gallimard, 1970. Réédition au format poche : collection Tel, 1976.
- LACAN, Jacques, "La chose freudienne", *Ecrits*, pages 401-436.
- Id., "La direction de la cure et les principes de son pouvoir", *Ecrits*, pages 585-646.
- Id., "L'instance de la lettre dans l'inconscient", *Ecrits*, pages 493-528.
- Id., "Lituraterre", revue *Littérature*, numéro 3, octobre 1971, "Littérature et psychanalyse". Reproduit dans *Ornicar* numéro 41, Editions Navarin, 1987.
- Id., "D'une question préalable à tout traitement possible de la psychose", *Ecrits*, pages 531-583.
- Id., *Radiophonie*, revue *Scilicet* 2/3, 1970.
- Id., "Le Séminaire sur 'La Lettre volée'", *Ecrits*, pages 11-61.
- Id., "La signification du phallus", *Ecrits*, pages 685-695.
- Id., "Subversion du sujet et dialectique du désir", *Ecrits*, pages 793-827.
- [LECLAIRE, Serge], *Psychanalyser*, Editions du Seuil, collection "Le champ freudien", 1968, (réédition au format poche, 1975).
- LEVI-STRAUSS, Claude, *Mythologiques*, quatre volumes parus chez Plon : I, *Le Cru et le Cuit*, 1964 ; II, *Du miel aux cendres*, 1967 ; III, *L'Origine des manières de table*, 1968 ; IV, *L'Homme nu*, 1971.

Id., *Les Structures élémentaires de la parenté*, PUF, 1949. Edition revue, Mouton, 1967.

Littérature, numéro 3 : "Psychoanalyse et Littérature", Editions Larousse, octobre 1971.

LORENZEN, Paul, *La métamathématique*, Gauthier-Villars et Mouton, 1967.

MENCIUS/MENG TSEU, nouvelle traduction d'André Lévy à paraître fin 1995 chez Aubier-Flammarion. A signaler la traduction anglaise de D. C. Lau, Penguin, 1970.

METRAUX, Alfred, "Les primitifs, signaux et symboles, pictogrammes et protoécriture", dans *L'écriture et la psychologie des peuples*, Armand Colin, 1963.

[MOUNIN, Georges], "Quelques traits du style de Jacques Lacan", *Nouvelle Revue Française*, janvier 1969.

NUNBERG, Herman, *Problems of Bisexuality as Reflected in Circumcision*, Imago Publishing Co. Ltd, Londres, 1949.

OGDEN, Charles Kay, et RICHARDS, Ivor Armstrong, *The Meaning of Meaning : A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, Kegan Paul, 1923. 10e édition, San Diego, Harcourt Brace and Jovanovitch, 1989.

Ouvrage collectif : *L'écriture et la psychologie des peuples*, Armand Colin, 1963.

PLATON, *Ménon*.

POE, Edgar Allan, *The Purloined Letter*, 1844, traduit par Baudelaire sous le titre "La Lettre volée" dans *Histoires extraordinaires*, 1856.

RICHARDS, Ivor Armstrong, *Mencius on the Mind*, Kegan Paul. Réédition américaine : Hyperion, nov. 1989.

[RUSSELL, Bertrand], "On denoting", *Mind*, vol. XIV, 1905, reproduit dans R. C. Marsh, éd., *Bertrand Russell, Logic and Knowledge*, G. P. Putnam's Sons, 1956.

SAUSSURE, Ferdinand de, *Anagrammes*, avec une présentation de Jean Starobinski, Gallimard, 1971.

Id., *Cours de linguistique générale*, édition critique de Tullio de Mauro, Payot, 1985. *Scilicet* 2/3, Editions du Seuil, 1970.

[SOURIAU, Etienne], *Les Deux cent mille situations dramatiques*, Flammarion, collection "Bibliothèque d'Esthétique", 1950.

STOLLER, Robert, *Sex and Gender*, 1968. Traduction française : *Recherches sur l'identité sexuelle*, Gallimard, collection "Connaissance de l'inconscient", 1978.

TARDIEU, Jean, *Un mot pour un autre* (1951), repris dans *Le professeur Froeppel*, Editions Gallimard, 1978.

UEXKÜLL, Jacob von, *Mondes animaux et monde humain*, tr. fr. 1965, réédition Denoël, coll. Médiations, 1984.

VOLTAIRE, *Le siècle de Louis XIV*, 1752.



Avertissement sans frais

Un certain Index Raisonné a, depuis près de trente ans, largement fait la preuve de son caractère inopérant. J'avoue n'avoir pas voulu tenter l'exercice, et m'être borné ici à un démembrement alphabétique du discours lacanien. Les entrées du présent index obéissent donc à des critères de pure commodité, et si on peut y voir des points d'accès à ce discours, mieux vaut préciser qu'il s'agit plus souvent de portillons que de portes cochères - tout au plus me suis-je efforcé d'éviter les fausses fenêtres.

J'ai également pris soin de distinguer les emplois de certains mots-clés : le signifiant et les signifiants sont choses différentes, tout comme "la femme" (au sens simplement générique) et "la femme" ou plutôt "La femme" (qui comme chacun sait n'existe pas). Les entrées correspondantes sont signalées par un astérisque.

INDEX

- a* (objet), 12, 13, 14, 17, 35, 45, 75, 98, 112
 achose, 45, 46, 47, 75
acting-out, 17
 Akhenaton, 115
 analysant, 2, 35
 analyste(s), 3, 10, 17, 37, 72
 Aristophane, 76
 Aristote, 7, 12, 13, 48, 65, 67, 86, 87, 99
 artefact, 3, 5, 12, 77, 82
 "Au-delà du principe de plaisir", 8
 au moins un (hommoinzun), 91, 92, 98, 115
 Autre, 4, 5, 10, 14, 18, 37, 41, 67

 bande de Mœbius, 1
 Barthes, 23, 79
 Baudelaire, 58
 Beckett, 70
Bedeutung, 95, 98, 110, 111, 112, 115
Bejahung, 7
 Berkeley, 12
 Bettelheim, 108, 109
 biologie, 15, 49, 72
Blessures symboliques, Les, 108
 Boole, 88
 bouteille de Klein, 45, 98
 Brecht, 99

 Carnap, 111
 castration, 18, 39, 45, 64, 94, 98, 103, 107, 108, 109, 112, 113, 114, 115
 champ, 50, 67
 scientifique, 23, 24, 25
 de la gravitation, 50
Che vuoi ?, 10
 Chine, 33-34
 caractères, 26, 32, 37, 38, 54, 55, 75
 langue, 19, 24, 26, 33
 peuple, 51, 52
 "Chose freudienne", (La), 42, 94, 97
 compétence, 27, 96
 connaissance, 10, 12, 13, 30, 105, 106
 corps, 5, 6, 40, 41, 67

Dasein, 45
 David, 54
Débat sur l'écriture et l'hiéroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècles (Le), 54
 demansion, 12, 37, 40, 75, 105
 Demiéville, 26
 De Morgan, 88

- Descartes, 5, 8, 60, 61
 désir, 10, 39, 41, 44, 49, 50, 100, 101, 103, 112
 dialectique du maître et de l'esclave, 6
 "Direction de la cure et les principes de son pouvoir", (La), 36, 39
 * discours, 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8, 11, 12, 13, 16, 17, 19, 20, 23, 24, 25, 28, 29, 34, 45, 48, 58,
 60, 61, 62, 66, 67, 73, 78, 81, 87, 93, 95, 98, 104, 105, 106, 107
 analytique, 1, 2, 36, 37, 38, 40, 81, 101, 104, 107, 109, 110, 112
 du capitaliste, 14, 28, 105
 de l'inconscient, 9
 de la science, 5, 13, 23, 110
 mathématique, 34, 55
 philosophique, 5, 8
 quatre discours, 1, 11, 24, 105
 discours de l'analyste, 11, 35, 46, 81, 99, 105
 discours de l'hystérique, 11
 discours du maître, 1, 2, 8, 11, 12, 13, 20, 24, 28, 32, 62, 97, 106
 discours universitaire, 2, 11, 24, 53, 71, 73
 Don Juan, 44
 Dostoïevski, 71
 double articulation, 26, 27

 économie, 7, 9
 Ecclésiaste, 116
 écrit, 35, 37, 36, 38, 40, 42, 43, 46, 47, 48, 50, 55, 60, 61, 65, 67, 68, 69, 70, 71, 81, 90,
 93, 94, 107
 écriture, 6, 32, 34, 46, 47, 48, 49, 51, 53, 54, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 83, 95
 chinoise, 32, 52
Ecrits, 7, 33, 35, 36, 41, 46, 49, 55, 56, 58, 71, 72, 81, 95, 96
Ecriture (l') [et la psychologie des peuples], 50
Eden, Eden, Eden, 41
Empire des Signes, 79
 endroit/envers, 1, 40
 Esope, 32, 53
 espace, 59, 60, 61
 Étéocle, 103,
 être/avoir, 39, 42
 Euclide, 48
 expérience analytique, 4, 41, 90, 91, 108, 112

 fantasme, 13, 41, 43, 59, 85
 * femme, 15, 16, 18, 19, 41, 65, 67
 La femme, 44, 65, 66, 67
 certaine femme, 40
 toute femme, 91, 94, 99, 100
 toutes les femmes, 17, 40, 65, 67, 91, 99
 une femme, 91, 100
 Février, 48
 fonction, 10, 13, 14, 43, 81, 83, 88, 89, 94
 hypothétique, 7
 mathématique, 36, 39
 phallique, 92

- signifiante, 26
- Frege, 75 (?), 95, 110, 111, 115
- Freud, 1, 7, 8, 10, 14, 15, 17, 24, 30, 51, 53, 59, 60, 65, 66, 71, 73, 74, 77, 82, 91, 95, 97, 98, 102, 103, 104, 105, 107, 108, 110, 112, 113, 114, 115
- Gloria [Gonzalez], 55
- Gracian, 19
- graphe(s), 36, 39, 46, 47, 48
- hédonisme, 8
- Hegel, 6, 8, 11, 19, 62
- Hitler, 14
- homme, 15, 16, 18, 19, 41
- "tout homme", 86, 90
- homme et femme (rapports), 15, 16, 18, 44
- Houphouët-Boigny, 28
- Humboldt, 35
- Husserl, 61
- hypothèse, 7, 8, 23, 24
- hystérique, 91, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 109, 110, 112, 113, 114
- idéalisme, 13
- idée, 12, 13
- imaginaire, 60, 101, 109
- impossible, 9, 13, 17, 74
- inconscient, 5, 9, 11, 15, 18, 24, 26, 43, 53, 72, 73, 82, 97, 100, 109
- inscription, 1, 65
- "Instance de la lettre dans l'inconscient", (L'), 53, 55, 72, 73, 111
- interprétation, 4, 77, 79, 112
- intersignifiante, 1, 2
- intersubjectivité, 1
- Jacob, 49
- Japon, 74, 79, 96
- langue, 42, 54, 55, 75, 78
- peuple, 78, 79
- "Je mens", 4, 42
- Jésuites, 19, 32
- Jocaste, 103
- jouissance, 8, 9, 17, 39, 40, 64, 66, 67, 73, 78, 79, 81, 82, 91, 93, 94, 96, 97, 98, 101, 102, 103, 108, 109, 110, 115, 116
- féminine, 39, 40
- mortelle, 66
- sexuelle, 17, 18, 66, 67, 93, 94, 95, 109, 110
- Joyce, 70
- jugement d'attribution, 7, 8
- Jung, 70
- langage, 1, 5, 6, 7, 22, 24, 25, 27, 33, 35, 36, 37, 39, 40, 41, 43, 44, 46, 53, 55, 73, 74, 78, 79, 83, 84, 85, 86, 87, 95, 96, 97, 107, 108, 109, 110

- objet, 25, 77, 85
- Leibniz, 61, 111
- letter/litter, 70, 73
- lettre, 48, 53, 56, 59, 62, 63, 64, 66, 67, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 81, 82, 83, 84, 85, 88
- Lettre volée (La)*, 56,
 - Dupin, 56, 59, 63, 64
 - Ministre, 56, 58, 63, 64
 - Poe, 56, 59, 63, 64, 71, 72
 - Police, 59, 63
 - Préfet, 59
 - Reine, 56, 63, 64, 81, 82, 83
 - Roi, 56, 63, 64, 83
 - "Séminaire sur 'La Lettre volée'", 55, 56, 58, 63
- Lévi-Strauss, 23, 65, 101
- liberté, 43, 44
- libre association, 36
- linguistes, 4, 22, 24, 25, 27, 30
- linguistique, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 30, 35, 51, 55, 97, 110, 111
- liitéral, 73, 75, 76, 84
- littérature, 70, 74, 77, 78
- littoral, 73, 74, 75, 76, 77
- lituraterre, 70, 74, 75
- lituraterrire, 78
- logico-positivisme, 3, 4, 33, 34, 37
- logique, 4, 7, 37, 42, 43, 48, 51, 60, 67, 75, 77, 79, 84, 85, 86, 87, 88, 91, 101, 110, 113
 - de l'action, 35
 - aristotélécienne, 67
 - du capitaliste, 28
 - formelle, 67, 86, 99
 - mathématique, 67
 - propositionnelle, 43
 - sous-développée, 20, 28
 - symbolique, 85
- loi, 39, 41, 66, 67, 83, 103, 109
 - sexuelle, 39, 44
- Lorenzen, 42, 43
- maître, 6, 8
- Malaise dans la civilisation*, 108
- Marx, 10, 28, 30, 97, 106
- Massenpsychologie und Ich-analyse*, 14
- matérialisme dialectique, 13
- mathématiciens, 55, 60, 61, 65
- mathématiques, 48, 60, 61, 88
- Meaning of Meaning*, 33
- Mencius/Meng tseu, 19, 20, 24, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 87
- Mencius on the Mind*, 33, 35
- Ménon*, 100
- métalangage, 37, 55, 66, 77, 85
- Métamathématique (La)*, 42
- métaphore, 25, 26, 27, 30, 31, 73, 78, 95, 110, 111

- météore, 5, 76
- métonymie, 27, 28, 73, 95, 110
- Métraux, 50
- ming*, 30, 44
- modus ponens*, 7
- Moïse et le monothéisme*, 102, 103, 113
- monothéisme,
- mythe, 40, 65, 101, 103, 107
 - philosophique, 8
- Mythologiques*, 101

- nature, 9, 32, 33, 44
- névrose, 91, 104
- névrosé, 91, 105, 106, 107, 112, 113
- Newton, 23, 50, 77
- Nixon, 28
- Noé, 113
- nom, 94, 111, 112
- Nom-du-Père, 18, 112
- Nunberg, 108

- obsessionnel, 104, 105, 115
- Œdipe, 6, 101, 103
- Œdipe (I'), 4, 17, 40, 65, 71, 101, 102, 103, 104, 112, 114, 116
- Ogden, 33
- oracle, 4, 41, 42

- parade sexuelle, 16
- pari de Pascal, 5, 93, 95
- parole, 1, 4, 7, 25, 32, 33, 34, 35, 36, 45, 46, 47, 49, 53, 54, 55, 60, 66, 67, 79, 83, 87, 95, 101, 109, 110
- pas plus d'un (papeludun), 65, 75, 99, 100, 102, 115
- passage à l'acte, 16
- Peano, 75, 99, 114, 115
- pénis, 18, 39, 41
- père, 65, 102, 103, 112, 113, 114, 115, 116
 - meurtre du, 102, 103, 114, 115
- performance, 27, 96, 97
- pése-personne, 19
- phallus, 17, 18, 38, 39, 40, 41, 43, 44, 49, 50, 53, 58, 90, 91, 94, 95, 98, 103, 108, 110, 111, 112, 113, 114, 115
- phase phallique, 15, 17
- philosophie, 3, 23, 29, 60, 97
- phonème, 27
- physique, 5, 10, 72, 78
- Pierce, 40
- Platon, 12, 87
- plus-de-jouir, 2, 3, 9, 11, 13, 14, 17, 27, 28, 30, 34, 41, 95
 - pressé, 2, 3, 14, 27
- plus-value, 14, 28, 34, 105
- Polynice, 103

Premiers Analytiques, 48, 86, 99

principe de plaisir, 8, 66

Problems of Bisexuality as Reflected in Circumcision, 108

Proust, 56

*psychanalyse (la), 1, 26, 65, 70, 71, 72, 73, 77, 83, 91, 95, 100, 101, 102, 104

*psychanalyse (une), 25, 36, 70

psychanalyste, 36, 71

psychanalystes, 46, 72

Purusha prakriti, 38

"Question préalable à tout traitement possible de la psychose", 111,

racisme, 14

Rabelais, 71

Radiophonie, 11, 105

rapport sexuel, 15, 16, 17, 18, 38, 39, 40, 44, 49, 58, 59, 65, 66, 67, 69, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 90, 91, 93, 95, 96, 99, 104, 106, 107, 108, 109, 113, 115

réel, 9, 13, 16, 17, 18, 23, 26, 38, 60, 72, 74, 76, 82

référent, 26, 78

refoulement, 4, 72, 78

relation d'objet, 28

répétition, 8

représentant de la représentation, 4

Richards, 33

rituels d'initiation, 107-109

\$, 12, 13, 112

S₁, 12, 112

S₂, 12, 35, 112

Saussure, 4, 53, 55, 74

savoir, 3, 8, 11, 37, 40, 41, 67, 72, 73, 76, 95, 98, 100, 105, 106

science, 10, 23, 24, 29, 30, 50, 52, 76, 77, 78, 84, 93, 95, 96, 97

Scilicet, 1, 2

Schreber, 112

Sellin, 113

semblant, 2, 3, 4, 5, 7, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 17, 18, 76, 77, 78, 79, 90, 93, 94, 97, 98, 105, 106, 110

shenren, 19

Shuo wen, 51

*signifiant (le), 1, 4, 5, 6, 9, 12, 17, 25, 28, 47, 53, 55, 58, 67, 73, 74, 75, 76, 78, 83, 86, 112

batterie du, 5, 76

manque de, 17, 39, 49, 110

signifiant-maître, 5, 6, 35, 71, 87, 112

*signifiants (les), 5, 6, 7, 13, 35, 59, 109

signifié, 4, 76, 78

Sinn, 110, 111

Sophocle, 71

sous-développement, 20, 28, 29, 30, 31

Stoïciens, 74

Stoller, 15

structuralisme, 5, 22, 96, 97

Structures [élémentaires de la parenté], les, 101

Studien Über Hysterie, 110

"Subversion du sujet et dialectique du désir", 47

sujet, 1, 2, 7, 11, 13, 35, 63, 65, 75, 78, 79, 82, 98, 101, 112

supposé savoir, 36, 37

symbolique, 37, 60, 76

sympôme, 10, 16, 30, 53, 77, 78, 105, 108

Swammerdam, 38

tantra, 40

Tardieu, 73

topologie, 40, 48, 98

Totem et Tabou, 40, 91, 102, 104, 115, 116

trait unaire, 60, 75, 76, 78

transexualisme, 15-16

transfert, 36, 37

trou, 6, 13, 45, 48, 72, 73, 86, 88

Uexküll, 72, 78

Umwelt/Innenwelt, 72, 73, 74, 78

un en plus (Hun-En-Peluce), 75, 91

variable, 36, 94, 99

vérité, 3, 4, 10, 11, 12, 13, 16, 18, 23, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 67, 72, 78, 83, 84, 85, 91, 93, 96, 97, 98, 100, 102, 104, 105, 106

Vernunft, 7, 94, 100

Voltaire, 32

Wieger, 35

Wortsvorstellung, 51

Wunderblock, 74

xing, 29, 30, 33, 44

Xu Shen, 51

yi, 21, 28, 52

yin/yang, 26, 38

Composé en Times New Roman corps 12,
cet ouvrage a été achevé d'imprimer
à Xanadu (Grande Garabagne)
le 34 Trécembre 56 A. F.